

Condorcet, *Tableau historique des progrès de l'esprit humain. Projets, Esquisse, Fragments et Notes (1772-1794)*, édité sous la direction de Jean-Pierre Schandeler et Pierre Crépel par le *Groupe Condorcet*, Paris, Institut National d'Études Démographiques (INED), 2004, XVI-1317 p.

Marcel Dorigny

DANS **DIX-HUITIÈME SIÈCLE** 2008/1 n° 40 , PAGES LXVI À LXVI
ÉDITIONS **SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'ÉTUDE DU DIX-HUITIÈME SIÈCLE**

ISSN 0070-6760

ISBN 2707154989

DOI 10.3917/dhs.040.0703bn

Date de mise en ligne : 17/09/2008

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://shs.cairn.info/revue-dix-huitieme-siecle-2008-1-page-LXVI?lang=fr>



Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...
Scannez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



NOTES DE LECTURE

ÉTUDES CRITIQUES

Raymond ABRUGIATI, *Étude sur Le Café 1764-1766. Un périodique des Lumières*, Aix-en-Provence, Publications de l'Université de Provence, 2006, 227 p.

Entre 1764 et 1766, l'Académie des Coups de poing publia à Brescia et à Milan *Il Caffè ossia brevi e vari discorsi distribuiti in fogli periodici*. À la suite de deux rééditions modernes (1960, 1993), une anthologie bilingue en a été donnée en 1997 par ENS Éditions sous la direction de R. Abbrugiati, qui republie dans ce volume divers articles qu'il avait consacrés au journal de P. et A. Verri et, plus illustre, de C. Beccaria. On regrettera l'absence d'une histoire de ce périodique, de même que d'une bibliographie finale, voire d'un index. Organe de la jeune noblesse intellectuelle de Milan, très marquée par les Lumières européennes, et surtout françaises, ce journal, qui prend le café, lieu convivial et de débats par excellence, comme substitut du décor académique ou des salons, recherche, par sa liberté de ton, à populariser les idées politiques et sociales les plus récentes qu'elle appliquera plus tard dans la haute administration autrichienne qui gère alors le Milanois. Les articles de l'auteur analysent divers aspects de cette caisse de résonance idéologique transmise sous la forme de conversations de café : le rationalisme empirique, la « vertu sociale » comme tension entre nature et culture, la réflexion pédagogique, la réforme judiciaire – le traité de Beccaria paraît en 1764 –, le statut de la femme, le patriotisme italien lié, sans contradiction, à l'humanisme éclairé et à son corollaire, le cosmopolitisme ; on y trouve aussi des débats esthétiques, comme la réforme du théâtre italien selon les principes définis par Goldoni – contempteur du masque scénique – ou comme l'universalité de la musique dans son rapport à des civilisations particulières – ethnomusicologie. Écrit avec légèreté, mais efficacité, dans un style que Beccaria qualifiait de facteur de « sensazioni accessorie », *Il Caffè* passe, à juste titre, pour l'une des meilleures feuilles italiennes du 18^e s.

François MOUREAU

Valérie ANDRÉ, Bruno BERNARD (éds), *Le XVIII^e siècle, un siècle de décadence ?*, Bruxelles, Éditions de l'Université de Bruxelles (Coll. « Études sur le 18^e siècle »), 2006, 222 p.

Belle initiative que celle prise par le Groupe d'étude sur le 18^e s. de l'Université libre de Bruxelles, de s'interroger sur le concept de décadence dans un siècle considéré traditionnellement comme celui du progrès, des Lumières et de la raison. On sait pourtant que le 18^e s. est un siècle traversé de doutes, de tensions, de contradictions et que la foi dans l'émancipation des sociétés et des individus cache mal les angoisses qui jalonnent cet espoir émancipateur. Et comme nous le rappelle Valérie André, dans la préface, « les hommes des Lumières portent le deuil du Grand Siècle dont ils se sentent les héritiers indignes ». Et l'on pense d'emblée à Montesquieu et à son ouvrage, les *Considérations sur les causes de la grandeur des Romains et de leur décadence*. Montesquieu ne s'interroge qu'indirectement sur son siècle mais, comme tant d'autres philosophes de son époque, il s'inquiète de la dépopulation et essaie d'en analyser les différentes

causes, à la fois physiques, « tremblements de terre, guerres, maladies, peste, vérole », morales et sociales comme le célibat des prêtres, l'un des grands fléaux du 18^e s. pour un grand nombre de philosophes. Mais on retrouve cette notion de décadence chez bien d'autres écrivains des Lumières. T. L'Aminot montre, dans sa réflexion sur l'*Émile* et le *Contrat social* que « l'œuvre de Rousseau est hantée par les idées de fin, de dégradation et de décadence ». Émile, nous dit-il, est « un homme d'après la chute, un homme de la dégradation dans un univers qui se dégrade sans cesse. Un décadent au sein de la décadence ». Ch. Van Staen, dans une étude passionnante, nous invite à penser les mises à mort symboliques de Rousseau, l'exil, le bannissement et les blessures physiques, la chute de Ménéilmontant. Les questions esthétiques soulevées par le développement de la forme romanesque témoignent également d'une obsession de l'idée de décadence puisque les préfaces des romans s'interrogent sur la position de la forme romanesque à l'intérieur du champ littéraire dans un processus d'auto-justification. On trouvera dans ce recueil bien d'autres réflexions riches et originales, celles de D. Masseur et de F. Preyat sur la notion de décadence dans les vingt dernières années de l'Ancien régime particulièrement en vogue chez les antiphilosophes comme Rigoley de Juvigny. La question des pays européens a aussi sa place puisque sont abordés des problèmes tels que les discours sur la décadence du clergé régulier aux Pays-Bas ou ceux sur la décadence artistique.

Pascal PELLERIN

Pierre-Yves BEAUREPAIRE, *Le Mythe de l'Europe française au XVIII^e siècle, Diplomatie, culture et sociabilités au temps des Lumières*, Paris, Éditions Autrement (Coll. « Mémoires / Histoire »), 2007, 304 p.

L'Europe française au siècle des Lumières a été longtemps un des thèmes favoris de l'historiographie française. L'ouvrage de Louis Réau paru en 1938 en a été comme l'expression la plus remarquable sinon la plus convaincante. Pourtant cette présentation, quels qu'aient pu être d'autre part ses mérites documentaires, utilisait une notion unilatérale d'influence qui ne suffit pas à rendre compte de ces phénomènes complexes de réceptions croisées, de malentendus productifs, de transferts culturels qui trament les relations entre les aires culturelles distinctes. D'où l'intérêt de ce nouvel ouvrage sur ce sujet ancien malgré un titre qui déroute un peu. Car le mythe de l'Europe française est plutôt postérieur au 18^e s. que contemporain, même si à cette époque ont fleuri l'utopie et/ou l'illusion du français langue universelle. Mais, comme le constate justement l'auteur, francophonie ne rimait pas avec francophilie. En fait, ce que l'ouvrage montre fort bien, c'est sans doute une certaine centralité de la référence française pendant toute cette période, résultant tout simplement d'abord du poids économique, démographique, diplomatique, bref politique et culturel de la France. Elle est plus nombreuse, plus riche, plus puissante et culturellement plus active que chacun des pays d'Europe pris isolément à l'exception peut-être de l'Angleterre. Elle s'impose au regard de tous, ce qui ne veut pas dire à l'admiration universelle, elle est, pour ces raisons, l'arbitre non seulement des élégances mais plus généralement des choses de l'esprit même si l'on trouve peut-être ailleurs mais surtout en Angleterre plus ou autant d'innovation et de productivité culturelle. L'auteur étudie bien la mise en place des réseaux épistolaires transfrontaliers, huguenots d'abord, maçonnes ensuite et savants pendant toute la période, qui participent à la circulation rapide des idées et des informations et à la constitution d'une république des lettres majoritairement francophone. L'auteur présente à ce titre quelques personnalités incontournables de passeurs et de médiateurs : F. M. Grimm à Paris, S. Formey à Berlin, et J.-F. Séguier à Marseille. La dynamique des relations interculturelles est vue tout particulièrement à travers le prisme de la franc-maçonnerie. Dans le cas de la Suède, l'auteur souligne

avec raison le rôle considérable que la franc-maçonnerie a joué dans les échanges franco-suédois. Il est dommage toutefois qu'il ne mentionne pas la controverse récente qui a éclaté entre historiens suédois au sujet de la portée « philosophique » de ces échanges (voir l'ouvrage de Tore Frängsmyr). Mais l'auteur examine aussi des lieux spécifiques de transferts comme l'université de Strasbourg avec l'école diplomatique de Schoepflin. Dans sa chronologie, il distingue le printemps du siècle, soit les années 1715-1730, le mitan du siècle, 1740-1750 et le tournant du siècle, 1760-1780. Comme toute chronologie, celle-ci est à la fois intéressante, stimulante et discutable, en particulier pour la dernière partie qui se clôt en 1780 semblant exclure non seulement la Révolution mais aussi les années 80. On voit bien l'avantage heuristique que l'on peut retirer de la mise hors limite de la Révolution française. Cela permet d'éviter une téléologie fréquente, préjudiciable à la sérénité de l'étude de la période ante-révolutionnaire. Mais en situant le tournant du siècle entre 1760-1780, on perd cet avantage puisqu'on semble avancer ou anticiper le vrai grand tournant, celui précisément de la Révolution française. Il est en outre dommage de se priver des années 80 qui font, elles, partie intégrante du siècle des Lumières. Ces quelques points mineurs de désaccord soulevés ne diminuent en rien l'intérêt indiscutable de cet ouvrage qui conjugue agrément de la présentation et maîtrise de l'érudition.

Jean MONDOT

Nizar BEN SAAD, *Machiavel en France des Lumières à la Révolution*, préface de Michel DELON, Paris, L'Harmattan, (Coll. « Ouverture philosophique »), 2007, 289 p.

Après de nombreux travaux sur la réception de Machiavel dans le domaine de la philosophie politique, notamment ceux initiés par J. G. A. Pocock et poursuivis par « l'école de Cambridge », sur l'écho des théories républicaines et l'évolution des concepts du philosophe florentin lors des révolutions anglaises et américaine, l'auteur remet en bonne place l'œuvre de Machiavel dans la France des Lumières et de la Révolution. Le livre s'intéresse plus particulièrement à la présence de ses idées chez les acteurs les plus connus de la Révolution et dans l'œuvre des grands auteurs, de Spinoza et Bayle aux Encyclopédistes et dans la philosophie politique, de Montesquieu à Rousseau, Diderot et Mably, en passant par Helvétius, d'Holbach, Linguet, l'Ami des Hommes ou le marquis de Sade. Une cinquantaine de pages seulement concernent la lecture de Machiavel par des dirigeants ou des publicistes révolutionnaires – Robespierre, Marat, Condorcet, ou Desmoulins par exemple – c'est dire qu'il ne s'agit que d'une esquisse à travers les textes les plus connus, mais qui permet à l'auteur de poser des questions sur la politique de la Révolution. Traversant le 18^e s., le livre propose un parcours érudit dans la pensée des Lumières, au prisme des différents aspects de la réception de Machiavel. Après la condamnation sans appel de ses théories par l'Église, c'est surtout la publication en 1740 de l'*Anti-Machiavel* de Frédéric II, revu par Voltaire, qui cristallise l'attention sur les théories du Florentin, et notamment sur *Le Prince* dans la traduction française d'Amelot de la Houssaye ; les rééditions se suivent jusqu'à la Révolution marquée par la traduction nouvelle de ses œuvres en 1798 par Toussaint Guiraudet. Penseur de la rupture, Machiavel a passionné le 18^e s. français. La première partie est consacrée aux réfutations critiques des anti-Machiavel, la seconde à la résonance forte de ses théories politiques et à la réhabilitation de l'historien de Florence et de l'auteur du *Prince*. Les lectures contrastées traversent les clivages les mieux établis ; elles témoignent du rapport étroit à Machiavel en même temps que du rejet du machiavélisme, bien que des textes jouent sur l'ambiguïté, dépassant l'opposition. En phase avec la deuxième moitié du siècle, l'anti-cléricalisme, la rupture avec la morale traditionnelle, la lutte contre les préjugés et l'intolérance, l'idée de la fondation,

la valorisation de la loi et de la politique en vue de l'intérêt général. À la suite de Spinoza et de Rousseau, Machiavel est réhabilité comme philosophe républicain, défenseur de la liberté dans l'état. Qu'elle soit appréciée par le biais de la philosophie de l'histoire (Condorcet), la théorie de l'état bien ordonné (Mirabeau père), des nécessaires turbulences de l'état libre (Montesquieu), ou la prise en compte des passions humaines (Helvétius), l'œuvre de Machiavel entre en résonance avec le siècle qui y retrouve l'idéal du héros d'action ; l'histoire romaine est un répertoire d'exemples et valorise les passions fortes qui vivifient la société. Même si tous ne lient pas, comme Rousseau, les *Discours* et *Le Prince*, Machiavel est apprécié comme un profond penseur politique, dont on apprécie le réalisme, la lucidité et le choix républicain contre la corruption de l'état. Toute l'œuvre est prise en compte, suscitant des mots nouveaux et l'usage du « concept ténébreux » de machiavélisme, assimilé à la perfidie et à l'art des tyrans ; incarnation du mal, l'injure est toujours prête pour qualifier la politique de l'adversaire ; comme « charlatanisme », le mot est devenu courant dans le discours politique. Sous la Révolution, qui met en avant une politique de l'énergie, Machiavel n'est pas comme pour Desmoulins le « seul maître » de l'art de gouverner, mais bien des arguments font écho à ses théories, la force des choses, la violence salutaire, la politique de salut public pour affermir le règne de la loi. La période mériterait une étude approfondie du vocabulaire : la vertu du Prince n'est pas l'équivalent de la vertu dont Montesquieu a donné une définition que reprennent les révolutionnaires : l'amour des lois et de la patrie. À la suite des Lumières, la Révolution redécouvre Machiavel par le biais de la philosophie politique dans un exercice nouveau du pouvoir. Malgré quelques lacunes dans la bibliographie, le livre servira de référence à toute étude ultérieure sur un sujet encore trop peu exploré.

Raymonde MONNIER

Bertrand BINOCHÉ (dir.), *Les Équivoques de la civilisation*, Seyssel, Champ Vallon (Coll. « Milieux »), 2005, 271 p.

L'ouvrage constitue le troisième volet d'un triptyque consacré à une réflexion sur l'histoire de la croyance en l'histoire (*Sens du devenir et pensée de l'histoire au temps des Lumières*, 2000 et *L'Homme perfectible*, 2004, même éditeur). La première qualité du livre (car il s'agit bien d'un livre dont les différentes contributions construisent l'unité) est de s'attacher à l'étude philosophique de la notion de « civilisation », si commune et pourtant si retorse à l'analyse. La lecture peut être chronologique puisque la structure de l'ouvrage respecte globalement une progression qui, partant de Leibniz (F. Zourabichvili) et de Vico (A. Pons), mène au milieu du siècle français (C. Spector) pour s'achever au début du 19^e s. anglais et allemand (C. Laval, E. Renault). Cette lectureursive peut aussi être « détricotée », pour laisser apparaître des liens que d'autres études plus traditionnelles du concept avaient contribué à masquer. Les onze articles sont pertinemment regroupés en quatre chapitres qui permettent d'échapper à une historicité naïve en combinant les approches historiques et conceptuelles avec des études comparatives (I. La barbarie dans la civilisation ; II. Lumières et civilisation ; III. *Refinement, civilization, expectation* ; IV. *Kultur, Bildung, Zivilisation*). Ainsi plusieurs lignes de lectures s'entrelacent qui permettent d'appréhender le concept de « civilisation » dans sa complexité. Les études d'inspiration comparatiste (diachroniques ou synchroniques) permettent notamment de comprendre les degrés de signification du concept en fonction des éclairages contextuels théoriques et nationaux (C. Larère, M. Malherbe, L. Vincenti). L'une des grandes originalités de ces études est de s'appuyer en particulier sur la question de la « traduction » : interroger un concept traduit, est-ce bien interroger le même concept ? Si les

concepts sont traduisibles dans un autre idiome, un même concept peut être signifié par deux termes différents, de sorte qu'il convient au moins de reformuler la thèse selon laquelle le concept ne peut être présent sans le mot (E. Renault). Qu'en est-il alors de l'adéquation du concept au mot ? C. Larrère montre que l'idée a précédé le mot dans le contexte de l'émergence des catégories économiques. La contribution de G. Dulac, centrée sur la question du transfert du concept, relève d'une démarche parallèle mais s'appuie sur des écrits à visée pratique qui cherchent à faire admettre à Catherine II une conception écossaise du progrès des sociétés (Hume, Robertson, Smith) à l'aide d'intermédiaires (Ribeiro Sanches, Golitsyn, Diderot). Ces interrogations, clairement identifiées ou plus sous-jacentes selon les contributions, confèrent sa cohérence à l'ensemble de l'ouvrage. L'introduction de B. Binoche et la conclusion de F. Keck la parachèvent. Les deux auteurs traitent, dans des perspectives différentes, des « équivoques » de la civilisation. B. Binoche en décortique les niveaux et analyse le « mot » dont l'usage français, comparable à celui de « perfectibilité », ne fait pas l'objet d'un usage théorique assignable. La « civilisation » devient un « schème » lorsque le terme permet d'articuler les histoires écossaises de la société civile ; enfin le terme devient un « maître-mot » (c'est-à-dire une référence obligée et obscure) dont Guizot cherchera à « exploiter le potentiel réconciliateur ». F. Keck repense généalogiquement la discontinuité de la civilisation. Il suit l'équivoque entre « civilisation » et « mentalité » et l'analyse comme la reprise d'une tension qui traverse les sciences de l'homme au 18^e s. entre deux paradigmes « évolutionniste » et « structuraliste » ; il parvient ainsi à dessiner les équivoques de la civilisation dans le positivisme français à partir de Comte. Par ses articles d'une grande qualité, cet ouvrage constitue une contribution majeure à l'étude du mot et du concept.

Jean-Pierre SCHANDELER

Raymond BIRN, *La Censure royale des livres dans la France des Lumières*, préface de Daniel ROCHE, Paris, Odile Jacob (Coll. « Collège de France »), 2007, 181 p.

Ces quatre conférences délivrées au Collège de France par l'auteur tentent un panorama d'une question très complexe au dernier siècle de la monarchie française : le régime officiel de la censure des livres. Contre une vision caricaturale du système policier du livre pourchassant les esprits éclairés, l'auteur montre que la censure royale, aussi bien les censeurs que les magistrats chargés du livre, a pratiqué une politique régulatrice et une tolérance de plus en plus grande, d'autant qu'ils étaient eux-mêmes des acteurs de la scène culturelle et des vecteurs de l'opinion publique. Certes les censeurs font leur travail, mais la répression est surtout pour eux une pédagogie qui enseigne aux hommes de lettres l'art de l'autocensure et du détournement des codes. La « permission tacite » organise un lieu de diffusion privilégié sans « privilège » qui apprend jusqu'où il est loisible d'aller : « l'intérêt de la société exige cette infraction », note Diderot dans la *Lettre sur le commerce de la librairie*. Contre les censures du Parlement et de l'Église, la machine de l'État gère ce qui aux yeux du pouvoir est de son ressort : l'espace public. L'auteur parle même de « censure positive » pour désigner la politique consciente de la Librairie concernant des réformes souhaitées par le pouvoir royal ou par les milieux scientifiques : des protestants à l'inoculation. Après une étude serrée des rapports de censure conservés sous la direction de Malesherbes, l'auteur ose même l'expression d'« arbitre culturel » pour désigner cette activité. Ce petit livre assez pédagogique redresse bien des idées reçues.

François MOUREAU

Carole BITOUN, *La Révolte au féminin, Portraits de femmes exemplaires*, Paris, Hugodoc, 2007, 190 p.

Beau livre que ce recueil de courtes monographies sur les figures de femmes qui ont marqué la vie intellectuelle, sociale et politique depuis la Révolution française. Des femmes de combat qui ont souvent découvert dans la lutte pour les droits des femmes la lutte pour les plus opprimés, les pauvres, les exploités. Ce qui est particulièrement intéressant dans cet ouvrage est le lien fait entre l'enfance, la place tenue dans la famille, le rapport aux parents, aux frères et sœurs et l'insoumission qui naît plus tard, la prise de conscience d'une nécessité d'une rupture avec la condition faite aux femmes. On trouve bien souvent à l'origine de la révolte un déclassement social, un manque d'amour de la mère ou un abandon du père. C'est le cas d'Olympe de Gouges, fille de Lefranc de Pompignan, l'une des cibles de Voltaire, qui abandonne sa fille naturelle à l'âge de six ans. C'est aussi le cas de Flora Tristan, de Louise Michel qui ignore jusqu'à la fin de ses jours qui est son véritable père mais aussi celui d'A. David-Néel qui déteste sa mère ou la situation de Gisèle Halimi qui a également longtemps souffert de sa relation à sa mère. La rébellion naît aussi des situations particulières faites à certains peuples opprimés. C'est la raison pour laquelle de nombreuses femmes d'origine juive se sont révoltées contre leur condition. On pense évidemment d'emblée à Rosa Luxemburg, à la philosophe Simone Weil ou à celles qui se sont engagées dans la Résistance au nazisme et que les circonstances historiques ont conduit à la lutte comme Juliette Tenine, membre du parti communiste. Aux États-Unis, le racisme violent à l'égard de la communauté noire explique en grande partie l'engagement d'Angela Davis. La situation du peuple kurde en Turquie justifie également le combat de Leyla Zana. Il y a donc très souvent une interférence entre la lutte pour le droit des femmes et une lutte pour le droit des opprimés, peuple ou classe sociale. Il faut pourtant remarquer que dans le dernier chapitre intitulé « Combattre aujourd'hui », les revendications sociales des femmes en faveur des classes opprimées sont en net recul si on les compare à celles d'une Olympe de Gouges, d'une Flora Tristan ou d'une Rosa Luxemburg. L'heure est aussi à la libération des femmes venues d'horizons plus lointains comme Ayaan Hirsi Ali, victimes de l'intégrisme religieux et qui font passer au second plan les luttes d'émancipation sociale. On ne peut conclure sans évoquer la figure de S. de Beauvoir, auteur du célèbre *Deuxième sexe* qui a été la bible du féminisme dans la deuxième moitié du vingtième siècle. À ceux et à celles qui pourraient penser que le combat des femmes n'est plus une priorité pour les décennies à venir, cet ouvrage, orné de belles photos, prouve que cette lutte est toujours d'actualité et que la vigilance s'impose quant à la liberté du « deuxième siècle ». Enfin, le 18^e s. a dans cet ouvrage la position d'un élément moteur et, s'il n'en fait pas l'objet principal, le traitement remarquable du sujet mérite que tout dix-huitième siècle s'y attarde.

Pascal PELLERIN

Nadia BOCCARA, *David Hume et le bon usage des passions*, Paris, L'Harmattan, 2006, 341 p.

L'ouvrage, qui est la traduction d'un livre paru en italien en 1999, se propose d'examiner le rapport entre raison et passion dans la culture des Lumières et, plus particulièrement dans l'œuvre de Hume dont l'auteur est spécialiste. Quatre grandes parties, « Solitude et mélancolie », « Solitude et conversation », « Le corps qui conduit la raison » et « Amour-propre et générosité » regroupent de courts essais sur des auteurs comme Robert Burton, Mandeville, Shaftesbury et George Cheyne qui écrivit *The English malady* sur une affection qui ne s'appelait pas encore le spleen. Les moralistes français sont également en bonne place car l'auteur les considère comme une des principales sources d'inspiration de Hume.

Pour elle, la question de l'amour-propre est centrale dans l'œuvre de Hume comme chez les moralistes du 17^e s. Hume considère en effet qu'elle est une condition nécessaire de la vie en société, partageant en cela la conception de Pierre Nicole et refusant celle, beaucoup plus pessimiste, de la Rochefoucauld. Il y a aussi chez Hume un vrai refus de la réflexion solitaire, tout autant qu'une méfiance pour tout ce qui relève de l'exercice abstrait d'une pensée éloignée du monde. Pour lui, la passion est ce qui domine le comportement des hommes et doit être acceptée comme telle : dans son *Traité sur la nature humaine*, il considère que rien ne peut faire obstacle au mouvement d'une passion, si ce n'est une passion contraire, et dans la partie intitulée « Dissertation sur les passions », il va jusqu'à définir la raison comme « une passion calme qui prend distance d'avec son objet et fait intervenir la volonté, sans exciter le moindre mouvement des sentiments ». La philosophie de Hume est donc une philosophie pragmatique où dominent les maximes de bon sens et de prudence, où le conflit entre raison et passion est nié. Pour Hume, c'est l'intérêt bien compris qui régit la vie en société, l'amour-propre devenant une des notions fondamentales de l'éthique.

Lise ANDRIES

Josiane BOULAD-AYOUB, *L'Abbé Grégoire apologiste de la République*, Paris, Honoré Champion (Coll. « Les Dix-huitièmes siècles »), 2005, 254 p., index.

L'ouvrage de J. Boulad-Ayoub se veut une théorie d'ensemble de l'homme et de l'œuvre ; son projet est de comprendre comment Grégoire, tour à tour, « prêtre, patriote, député, sénateur », « chrétien sincère et républicain convaincu », n'a pas vécu l'assemblage de ces éléments hétérogènes comme une contradiction, mais à l'inverse, a su en tirer une politique à défaut d'une philosophie. Grégoire, arraché à l'oubli depuis quelques années, panthéonisé même, est assurément un personnage contradictoire. Idiosyncrasiquement antiphilosophe, mais sensible aux injustices qui lui paraissent incompatibles avec le message évangélique, il s'inscrit dans la mouvance des Lumières catholiques fortement thématiques par B. Plongeron dans un article qui a fait date (« *L'Aufklärung* catholique en Europe occidentale, 1770-1830 », *RHMC*, oct.-déc., 1969). Mais ces Lumières avaient trouvé leur limite : prises dans la clôture romaine, elles s'étaient heurtées au butoir de l'Édit de 1787 qui en accordant un état-civil aux protestants, les maintenait en sursis de catholicité. Le moment viendrait où il faudrait choisir ! Selon J. Boulad-Ayoub, Grégoire lèvera la contradiction sans renoncer à ses principes et en posant que la Révolution est conforme aux prescriptions évangéliques. En bref, que le christianisme primitif était le modèle de la république idéale et que tout le travail à mener en régime de Révolution devait consister à régénérer l'homme pour le reconduire à sa véritable nature. Le premier chapitre du livre présente Grégoire tel qu'en lui-même : personnalité complexe, écrit l'auteur – je n'en suis pas si sûr car Grégoire s'en tint toute sa vie à quelques principes *simples*. « Tête de fer » disait Michelet, « On peut me briser – écrivait-il de son côté – mais je ne plie pas ». Sans doute, mais il accepta de devenir comte tout en condamnant la restauration des titres nobiliaires. Donc, complexe si l'on veut, comme on le dit des nombres ! Le second chapitre porte sur le prédicament majeur de sa doctrine : la *tolérance*, ou, mieux dit, le *droit à l'intolérance*. On sait que l'idée de tolérance, depuis Bayle et Locke, surplombe le 18^e s. comme son mauvais génie. Posée d'abord sur le plan théologique, elle devient rapidement politique. Or si l'on pose avec Grégoire et toute l'apologétique catholique que la Révélation est le fondement inébranlable de la *Respublica christiana*, on doit poser avec non moins de force que tous ceux qui la contestent sont tout à la fois de mauvais chrétiens, de mauvais citoyens et de mauvais républicains. Donc reconnaître, par voie de conséquence, que l'intolérance est une vertu à la fois chrétienne et républicaine.

C'est le parti massivement adopté par tous les apologistes ; c'est celui de leur apogète Henri Grégoire. – Ce qui revient, soit dit en passant, à ne compter pour rien les athées et, pour rester dans l'esprit du temps, les théophilanthropes que Grégoire, on le sait, vouait aux gémonies. Pour résumer d'un mot : la tolérance, la vraie, ne supporte que ce qui est conforme. La fausse tolérance, ou tolérantisme, est l'argument que se donnent les Philosophes pour subvertir le *vinculum substantiale* qui unit Dieu et son peuple. Partant de cette origine – en réalité de ce postulat – Grégoire est amené, sinon à refaire l'histoire, à en proposer une nouvelle qui dans la perspective eschatologique qui est la sienne, la vide des scories qui l'encombrent et c'est sans surprise qu'on le voit condamner l'Inquisition, défendre la « nation » juive, condamner l'esclavage et promouvoir la littérature des Nègres ; le voir enfin, *forcer* la démocratie et imposer la raison. De former, comme le dit excellemment J. Boulad-Ayoub, le *faisceau de la république*. Les analyses de l'auteur sont complétées par les textes de Grégoire illustrant le propos. La thèse est convaincante, habilement défendue et l'on comprend mieux à suivre l'auteur dont je *gauchis* volontairement le propos, la place intenable de ce curé rouge, habillé de violet, vertueux, charitable et voulant le bien de tous, mais qui, finalement, peine à trouver Dieu dans son diocèse. Son jansénisme vacille quand il est confronté à la prose du monde ; ses certitudes chancellent. L'homme à principes – le Commandeur – résiste et se retrouve seul. Pour tout dire, je crois Grégoire moins *droit* que l'auteur le laisse entendre ; il est retors, de mauvaise foi quand nécessaire. James Guillaume avait, il y a un siècle, écrit quelques pages bien senties sur le pourfendeur du vandalisme « révolutionnaire » : il faudrait les conserver en mémoire, mais ne pas oublier que Guillaume en voulait surtout au robespierrisme de Grégoire – matrice de sa « philosophie chrétienne ». Nonobstant : ce qui intéresse au premier chef l'historien, n'est pas le symbole qu'est devenu Grégoire, mais la façon dont on le comprit dans son temps. Il détestait les Lumières, il avait en horreur les Philosophes parce que souvent mécréants – Maréchal et Lalande étaient pour lui un cauchemar. Rétrospectivement, il me fait penser au Lamennais d'avant l'*Avenir* – à l'ultramontanisme près... On lira avec profit ce livre engagé. Je relève (p. 51) un lapsus : renvoyant à l'*Histoire des sectes* au sujet des théophilanthropes (où un long développement leur est consacré), J. Boulad-Ayoub écrit : *Histoire de l'Église...* La vie de Grégoire confirme l'adage : *hors de l'Église, point de salut* ! C'est le sort de tous les relaps.

Charles PORSET

Philippe BOURDIN, Jean-Luc CHAPPEY (dir.), *Réseaux et sociabilité littéraire en Révolution*, Clermont-Ferrand, Presses universitaires Blaise-Pascal, 2007, 191 p.

Si la sociabilité culturelle de l'ancien régime a donné lieu à de nombreux travaux qui ont dessiné les contours d'un phénomène essentiel de la vie intellectuelle européenne des 17^e et 18^e s., ses formes sous la Révolution française demeurent mal connues, tant la période paraît peu compatible avec des pratiques sociales nécessitant stabilité et prospérité relatives. A. Lilti montre que la Révolution ne met pas fin à la sociabilité des salons. La critique de la mondanité, menée en particulier par Rousseau, est antérieure à la période et constitutive des Lumières. Jusqu'en 1792, les salons résistent à la concurrence des clubs et mêlent étroitement divertissements mondains et inspiration politique. Si, après 1792, ils perdent de leur influence devant les formes nouvelles du combat politique et les soupçons dont ils sont l'objet, les pratiques mondaines réapparaîtront sous le Directoire et le Consulat. La Société Nationale des Neuf Sœurs, inspirée par la forme des loges maçonniques, étudiée par J.-L. Chappéy, réunit différents représentants du monde scientifique et culturel pour promouvoir des réformes

favorisant la régénération du genre humain. Ces activités de la SNNS tentent de concilier l'héritage du monde académique, la mondanité et l'esprit de concorde des salons et des loges, le souci de l'ordre, avec la promotion du progrès intellectuel mais elles ne résisteront pas aux tensions et violences à venir et seront mises en sommeil en 1792 pour ne réapparaître que comme « lieu de mémoire ». En examinant la trajectoire du père et du fils Martignac, avocats bordelais, pendant la période 1770-1830, F. Boyer souligne le rôle joué par la sociabilité culturelle et intellectuelle et les réseaux bordelais dans le succès de la famille. Si les avocats ne sont pas admis dans l'académie de la ville, réservée aux parlementaires, le père appartient à la loge maçonnique l'Harmonie et participe à la création du Musée, société plus ouverte, en faveur du progrès des sciences et des arts. À la Révolution, les élites bordelaises participeront à la Société des Amis de la Constitution qui se signale par son interventionnisme artistique mais cette participation prendra fin avec la république montagnarde. Le fils reçoit une éducation soignée. Après des années passées à Paris dans les milieux littéraires, il regagne Bordeaux où il mènera de front une carrière d'avocat général et de membre d'une société littéraire. Dans cette période troublée, la famille Martignac témoigne de l'intrication des appartenances professionnelles et des réseaux culturels, comme instruments de promotion dans une grande ville de province. F. Leborgne présente la situation paradoxale de Rétif de la Bretonne pendant la Révolution. Si Rétif s'est adapté à un nouveau contexte par le journalisme et l'écriture pamphlétaire, s'il a cherché à survivre en imprimant ses livres, les difficultés économiques dans lesquelles il s'est débattu le conduisent à rechercher les protections, le mécénat et les anciens réseaux qui caractérisent la situation de l'auteur sous l'ancien régime. Son indépendance économique d'écrivain acquise avant la Révolution ne résiste pas à la crise du commerce du livre. C'est en définitive l'appui du salon de Fanny de Beauharnais qui lui assure jusqu'au bout le soutien dont il a besoin, même s'il a participé aux activités de nouvelles formes de sociabilité comme le Cercle social, avec L.-S. Mercier et N. de Bonneville. Le poète Parny, originaire de l'île de Bourbon, ne cessera de s'appuyer sur son réseau créole. Comme le montre C. Seth, obligé de se montrer discret sous la Terreur, il parvient à obtenir les honneurs et les fonctions que lui attribueront les régimes successifs, grâce au soutien de Ginguené, de Cubières et de Lebrun. Malgré les difficultés, l'itinéraire de Parny montre les opportunités offertes à un littérateur qui sait mettre sa plume au service des nouvelles autorités. La sociabilité culturelle sous la Révolution s'étudie aussi, comme le fait Ph. Bourdin, à travers le prêt privé de riches bibliothèques de province. Dans celle de Gilbert Romme et de ses proches, à Riom, on note avec surprise l'importance du livre religieux dans le fonds du Conventionnel. On constate la prédominance de la production française, le recul relatif du latin, la forte présence des sciences. Les emprunts révèlent l'intérêt pour les lettres, la philosophie, les sciences, l'histoire et le droit et pour les ouvrages postérieurs à 1770, ainsi que pour les voyages, ce qui a trait à la connaissance du monde et les nouvelles tendances de la littérature et de la pensée (Bernardin de Saint-Pierre, Florian, Gessner, Condorcet, Kant, Winckelmann...). L'examen du fonds ainsi que celui des prêts révèle la richesse et l'éclectisme d'un réseau constitué dans le temps par les effets de proximité locale et d'appartenance familiale et professionnelle, où les échos des bouleversements politiques se mêlent à la sentimentalité et aux genres romanesques en vogue. Ce volume montre le maintien et la transformation de fonctionnements collectifs, dans des processus complexes qui ne s'appréhendent pas par la seule référence à une rupture décisive. En examinant les logiques de carrière et de statuts, les types d'interaction, la production, la diffusion et la réception des œuvres, les auteurs mettent en question une opposition convenue

entre une « bohème littéraire » imposant progressivement son influence contre le pouvoir institutionnel de l'intelligentsia des Lumières.

Carole DORNIER

Nicolas BRUCKER, *Une Réception chrétienne des Lumières*, Le Comte de Valmont de l'abbé Gérard, Paris, Honoré Champion (Coll. « Les Dix-huitièmes siècles »), 2006, 363 p.

Du *Comte de Valmont*, apparu en 1774, il y eut, jusqu'à celle de l'abbé Migne en 1857-1859, une quantité presque innombrable d'éditions, dont la bibliographie de cette thèse s'efforce de rendre compte en un utile tableau (p. 324), en oubliant probablement d'assez nombreux tirages et émissions, officiels ou pirates, provinciaux ou étrangers : à l'impossible nul n'est tenu et le livre est de ceux dont la diffusion (européenne) fut immense. C'est de ce « phénomène éditorial » que l'auteur a souhaité « percer l'énigme » : qui est « ce bon abbé Gérard », trop vite mythifié – avec sa complicité – par ses hagiographes ? Comment expliquer le succès d'un roman à nos yeux modernes long et ennuyeux ? Comment s'articulent, dans cet ouvrage, l'apologétique qui est le cœur du projet d'écriture, la stratégie didactique du roman d'éducation et une vision complexe des Lumières, pour partie assimilées, pour partie rejetées ? À ces différentes questions, N. Brucker apporte des réponses nuancées et précises, appuyées sur une fine connaissance des contextes et une documentation très riche. D'après la fine analyse qu'il donne de la carrière de Gérard, celui-ci est quelqu'un qui a fini par faire coïncider son image réelle avec celle qu'impliquait son roman édifiant à succès, jusqu'à remodeler les événements de son existence à cette fin, dans ses *Mémoires de ma vie*, où il se présente comme un mauvais garçon converti, selon le caractère même du héros de son livre. Mais la réalité est à la fois moins exemplaire et moins simple : Gérard, dès ses premiers essais, est à la fois un moraliste et un apologiste, persuadé que le bonheur en ce monde passe par la foi raisonnable. Cette position flirte assez dangereusement, en apparence, avec le déisme, que *Le Comte de Valmont*, cependant, comme d'autres ouvrages apologétiques du temps, condamne en considérant qu'il est un masque pour le matérialisme athée. Car le roman est d'abord le tableau d'une conversion au christianisme, un christianisme souvent paradoxal, nimbé d'un mélange de fatalisme janséniste et de religiosité instinctive et sensible, sur lequel s'articule le projet éducatif, élaboré au fil de l'ouvrage par « l'entrecroisement que l'auteur a ménagé entre l'événementiel et le pédagogique » (p. 148), jouant à la fois sur l'expérience et sur l'exemple (édifiant) pour former un livre de sagesse en action, dont l'efficacité provient tant de sa trame narrative que des différents discours parallèles qui accompagnent celle-ci, notamment dans les notes abondantes. On comprend dès lors son succès triomphal, que N. Brucker analyse méthodiquement dans la réception critique, mais aussi par les traces nombreuses qu'il imprime dans la littérature du temps et dans son entrée en résonance avec les romans libertins ou avec les œuvres de Rousseau, face auxquels il dessine le portrait d'un philosophe chrétien, ou plutôt d'un philosophe annexé « à la cause de la religion » (p. 306). L'ouvrage, rédigé avec une grande clarté et une louable concision, nanti des nécessaires index et de quelques illustrations (qu'on eût préféré voir dans le texte là où elles sont commentées plutôt qu'en annexes), apporte une contribution importante à l'étude des anti-lumières et donne à réfléchir sur l'impasse théorique dans laquelle s'enferment forcément les apologétiques rationalistes (voir les pages conclusives, particulièrement judicieuses) : malgré son refus du déisme, l'abbé Gérard, comme bien d'autres, s'enferme dans une vision purement morale du christianisme, ce qui laisse bien peu de place à la foi et fait attendre des perspectives nouvelles, qui apparaîtront au siècle suivant.

Jean-Noël PASCAL

Simon BURROWS, *Blackmail, scandal and revolution. London's French libellists, 1758-1792*, Manchester, Manchester University Press, 2006, 256 p.

L'auteur explore ici le monde assez ténébreux des libellistes français qui s'agitent dans le Londres des dernières décennies précédant la Révolution. Prenant comme point de départ les « révélations » fournies par Manuel dans *La Police de Paris dévoilée*, ouvrage publié en 1791, et s'appuyant sur les correspondances secrètes et les archives diplomatiques de France et d'Angleterre, il retrace la carrière sulfureuse de personnages comme le chevalier d'Eon, le comte et la comtesse de la Motte qui montèrent l'affaire du collier de la Reine, Théveneau de Morande, l'auteur du *Gazetier cuirassé*, le marquis de Pelleport et quelques autres. Cela nous vaut la description précise d'un monde où l'identité, y compris sexuelle, est souvent masquée, où l'aventure et la ruse sont la règle, où se mêlent escrocs et tricheurs au jeu, agents secrets et espions, prostituées et libraires peu scrupuleux. L'auteur montre que tous ces individus, réfugiés à Londres parce qu'ils eurent maille à partir avec la justice française, se mettent à écrire des libelles scandaleux contre l'État français non pour des raisons politiques mais pour en tirer un profit financier. Ils se sentent protégés par la législation britannique concernant la presse qui est beaucoup plus libérale que celle du Continent, et tentent de faire acheter leur silence par le gouvernement français. Les sommes évoquées par Manuel dans *La Police de Paris dévoilée* prouvent que cette forme de chantage était en général efficace : 15.000 livres furent payées en 1781 au libraire Boissière qui dirigeait la Société Typographique de Saint-James à Londres pour que soient retirés de la vente *Les Amours de Charlot et Toinette*, une brochure pornographique s'attaquant au couple royal. La plupart des libellistes tels le chevalier d'Eon et Theveneau de Morande étaient bien introduits auprès de la noblesse de Cour française et anglaise. C'est d'elle qu'ils tiraient information et protection, même s'ils redoutaient en permanence d'être enlevés ou assassinés. C'est aussi probablement pour certains membres de l'entourage immédiat du Roi qu'ils travaillaient. Malgré l'intérêt d'un sujet aussi palpitant, nous restons un peu sur notre faim. En dehors du fait que les citations en français sont pleines de fautes de grammaire et d'orthographe, le principal défaut du livre est qu'il s'attaque avec acharnement aux travaux de Robert Darnton sur le monde de la littérature clandestine, quitte à les déformer en ne citant que les plus anciens. Les arguments de l'auteur sont que les libellistes français ne sont pas des « Rousseau du ruisseau » mais des hommes et des femmes issus de la petite noblesse, et que les brochures scandaleuses mises en circulation avant 1789 (dont le contenu est davantage politique que pornographique) restent peu nombreuses grâce à la surveillance exercée par les agents envoyés de France. Cela méritait-il de transformer en brûlot polémique un ouvrage qui perd ainsi de sa crédibilité scientifique ?

Lise ANDRIES

Geneviève CAMMAGRE, Caroline TALON-HUGON (éds.), *Diderot, l'expérience de l'art. Salons de 1759, 1761, 1763 et Essais sur la peinture*, Paris, CNED-PUF, 2007, 176 p.

Le volume est d'abord pédagogique avec des exemples d'exercices agrégatifs (Dissertation, explication de texte portant sur le portrait de M^{me} Greuze, leçon, étude littéraire des articles Loucherbourg et Vernet de 1763, étude grammaticale). Mais les deux premiers tiers du livre sont occupés par sept essais qui valent au-delà du seul concours ; ils posent la question du genre dans le double sens du mot (genre du salon et peinture de genre), de l'épistolaire et du dialogue, du génie et de la couleur, du moment et du dispositif théâtral, des liens conflictuels de l'esthétique et de l'éthique, de l'objectif et du subjectif et enfin celle de l'idée qui renvoie à l'âme, à la totalité ou au divin. Dans le sillage de ces réflexions, les exercices qui suivent traversent d'autres thématiques, que ce soit la représenta-

tion et la description, dans une discussion d'un passage de J. Chouillet, ou bien la chair comme objet érotique, moral et technique, dans la leçon. Ni nostalgique de Poussin ni annonciateur de David, Diderot y apparaît, selon les mots d'un des auteurs, « jamais enfermé dans un système, toujours prêt à l'essai ». On retrouve là la grande prudence des candidats à l'agrégation qui préfèrent, sous prétexte d'ouverture du sens, refermer la littérature sur elle-même.

Michel DELON

Giulia CANTARUTTI, Stefano FERRARI (éds.), *Paesaggi europei del Neoclassicismo*, Bologna, il Mulino, 2007, 341 p.

Cet ouvrage d'histoire des idées, à vocation pluridisciplinaire – histoire, culture, philosophie, prises dans leur sens le plus large –, rassemble 14 communications (colloque de l'Université de Bologne et de l'Accademia Roveretana degli Agiati – des Aisés – oct. 2003) sur le thème du Néoclassicisme dans sa dimension européenne. Présenté par G. Cantarutti et S. Ferrari, en quatre sections selon des critères à la fois chronologiques et géographiques, le recueil s'ouvre par une mise en parallèle, opérée par M. Espagne, de deux correspondances intellectuelles concentrées entre 1764 et 1765 : d'une part, celle du graveur J. G. Wille (1715-1808), ami de J. J. Winckelmann, diffuseur de ses œuvres en France et au centre d'un réseau d'amitiés en Europe ; d'autre part, celle entre C. G. Heyne et G. F. Brandes, le savant ministre du royaume de Hannover, lecteur passionné de la *Geschichte der Kunst*. De cette confrontation, l'auteur dégage une transformation des fondements du goût dans la correspondance entre Wille et Winckelmann. La communication de É. Décultot, par l'analyse du débat historiographique concernant les éléments de filiation tout comme les traits de profonde divergence reliant Winckelmann à l'antiquaire français de Caylus (1692-1765) – auteur en 1752 d'un *Recueil d'antiquités égyptiennes, étrusques, grecques et romaines*, texte de tout premier ordre pour la genèse de l'histoire de l'art –, tâche d'expliquer la nature et la portée des rapports entre histoire de l'art et tradition antique. M. Cometa détecte, chez le « grand de Weimar », le projet de fonder un classicisme sans pour autant renoncer à se confronter avec le courant néogothique, duquel, parfois, il se nourrit. À cet égard, l'essai *Von Arabesken* fournit un exemple parlant de ce que l'auteur définit comme des « parcours esthétologiques qui n'arrivent jamais à une synthèse ». La *Translatio domestica* du monde ancien est l'objet des considérations de L. Ritter Santini, qui rédige un remarquable essai d'icnologie littéraire sur l'érudition comme la libre puissance visuelle par lesquelles Goethe s'exerce à représenter les images avec les mots, en se dérobant, par la force de son imagination, au « despotisme de la fidélité visuelle ». G. Perini quitte l'Allemagne pour suivre les vicissitudes du Néoclassicisme dans les Îles britanniques. On découvre que ce mouvement esthétique ne s'affirme pas comme « style cohérent » et qu'il diffère en sa diffusion chronologique ainsi qu'en ses constantes stylistiques vis-à-vis du Néoclassicisme ayant caractérisé le Continent européen au cours de la seconde moitié du 18^e s. L'auteur rappelle les 30 années du siècle, marquées par la construction de la célèbre Chiswick House et par l'élaboration de plusieurs travaux théoriques qui joueront un rôle de pionniers pour la diffusion du Néoclassicisme et la culture allemande. J. Checa Beltrán traite de la poétique néoclassique en Espagne – tantôt pénétrée par la culture italienne, tantôt redevable du classicisme français – et de ses luttes contre le goût baroque. La littérature espagnole apparaît comme un champ de bataille opposant les cosmopolites néoclassiques et les nationalistes baroques. Au cours du siècle, cependant, l'Espagne se rapprochera de plus en plus de l'Europe des Lumières : à partir de 1760 la littérature et la théorie littéraire deviendront entièrement néoclassiques. G. Sánchez Espinosa aborde la riche bibliothèque créée à Rome entre 1766 et 1798 par José Nicolás de Azara, « lecteur, bibliophile

et éditeur néoclassique », associé à l'*Encyclopédie* dès la première heure et dont on connaît les contacts avec de nombreuses personnalités du monde de l'art : Winckelmann, Mengs, Milizia, Volpato, Canova, etc. Le catalogue de sa bibliothèque romaine n'est pas seulement une mine d'or pour l'historien ; elle était aussi à la disposition des confrères de Nicolás de Azara, lesquels pouvaient y trouver, entre autres choses, les œuvres de Richardson et Winckelmann traduites en français. G. Cantarutti reconstruit plusieurs trames des débats « en Arcadie » à partir du *Discorso funebre in lode del Cavaliere Antonio Raffaele Mengs*, fait en 1780 par l'abbé franc-maçon G. C. Amaduzzi (1740-1792), helléniste et orientaliste. L'auteur se sert précisément de cet « Éloge de Mengs » comme fil conducteur pour éclairer les dynamiques du *transfert* culturel entre l'Italie et l'Allemagne. S. Ferrari analyse l'archive de Carlo Amoretti (1741-1816), auteur en 1779 de la première traduction italienne de la *Geschichte der Kunst (Storia delle Arti del Disegno)*, qui marquera la fortune éditoriale de Winckelmann au sein de la culture italienne. V. Kapp réfléchit sur les affinités entre le projet français d'intégrer à sa culture la figure d'Homère et le refus italien de la mythologie du Nord. S'il étend ses analyses jusqu'à évoquer Leopardi, M. A. Rigoni met en relief les affinités entre Winckelmann et l'auteur du *Discours d'un italien autour de la poésie romantique*, ouvrage citant Canova. À l'encontre de l'imitation romantique du vrai, Leopardi semble épouser la conception winckelmannienne du beau lorsqu'il exalte l'idéal esthétique néoclassique de la sculpture du « gran Canova », qui fonde ensemble « noble simplicité » et « calme grandeur ». S. Adina Meyer s'intéresse à A. Hirt, K. L. Fernow et C. G. Grass, trois médiateurs culturels étroitement liés à la vie culturelle de Rome, la « capitale des arts », entre la fin du 18^e s. et le début du 19^e s. W. Adam nous convie à la lecture du poème épique *Euphorion* (1858, éd. par F. Gregorovius) dans une présentation préliminaire de l'ouvrage suivie par une réflexion sur cinq aspects que sont le rapport entre poésie et historiographie, la problématique formelle, le problème de l'épigonatité, les chances et les limites de l'esthétique idéaliste, la dimension politique du texte. Enfin S. Roettgen évoque la réception controversée de A. R. Mengs en Europe. Le « Raphaël du Nord » avait choisi Rome comme terre d'élection et vécu environ dix ans auprès de la cour espagnole. La présence du génie à l'intérieur des univers culturels allemand, italien et espagnol, a provoqué une perception hétéroclite de sa production artistique, que l'auteur analyse en privilégiant la critique allemande et italienne. Un index des noms propres achève cette précieuse œuvre collective qui, sur chaque question et sur chaque auteur, fournit l'occasion de multiplier les découvertes.

Luigi DELIA

Sabine CHAUCHE, *La Philosophie de l'acteur. La dialectique de l'intérieur et de l'extérieur dans les écrits sur l'art théâtral français (1738-1801)*, Paris, Honoré Champion, 2007, 468 p.

S. Chauche nous propose d'interroger ce qu'il en est des évolutions de l'art de l'Acteur dans la seconde moitié du 18^e s. Au départ, l'acteur est cantonné dans le rôle de simulateur, de répétiteur d'un texte codé au point qu'il ne peut l'exprimer qu'à travers un répertoire de signes physiques conventionnels. Ainsi, « l'état du comédien est confondu avec le fait d'être comédien, et non celui d'être acteur » : le comédien ne se présente donc pas comme une personne à part entière. Il s'agit donc de déterminer sous quelle forme est apparu le concept d'Acteur, donc dans quel cadre de pensée le jeu français s'avère propice à une analogie entre les facultés intérieures et les qualités extérieures de l'Acteur, au surgissement de son Moi. En considérant la sensibilité de l'acteur dans un cadre expérimental, les penseurs des Lumières tardives, en particulier Tournon dit de La Chapelle dans *L'Art du comédien vu dans ses principes* (texte publié par

S. Chaouche dans *Ecrits sur l'art théâtral*, 2005), prennent en compte un processus intérieur et créatif dans le jeu de l'Acteur, lui attribuant ainsi une quête ontologique (« Il faut qu'il devienne Auteur lui-même », Tournon) apte à circonscrire son moi sur son territoire subjectif même. Ainsi ce processus relève avant tout d'un univers mental, comme le note aussi Diderot : l'Acteur se présente conjointement à l'intérieur de son jeu, et spectateur de son jeu. Emotivité et entendement s'allient par le biais de l'imagination dans un appareil mental de l'Acteur qui lui permet d'être lui-même, et non de s'en tenir à une simple reproduction : il est l'artisan des effets suscités par son jeu. Saisi par l'enthousiasme d'un jeu associant tout à la fois son extérieur intériorisé et son intérieur extériorisé, son ça et son moi, ou dans des termes de l'époque son moi substratum et son moi exprimant, l'Acteur peut atteindre la sublimité, voire le génie. La philosophie de l'Acteur, telle qu'elle est pensée par les Lumières tardives, est donc bien une philosophie du moi. Ainsi « La prégnance du Moi dans le jeu permet de poser l'énigme de l'Acteur en d'autres termes au 18^e s. Jouer ne serait plus une exigence idéale de la seule imagination théâtrale, prédéfinie et fixée uniquement par le rôle qui forcerait à l'acteur à imiter en tous points son modèle, mais ce que requerrait ce rôle de la personnalité de l'acteur » (p. 350). Il est alors possible de caractériser l'expérience artistique de l'Acteur, entre intuition et réflexion, comme une création mentale. C'est dire aussi que la forme Je du Moi de l'Acteur est sans cesse nourrie, dans son contenu, par une quête ontologique, une sorte d'intra-création entre la part exprimée et la part non exprimable donc « invisible en partie du spectateur car s'accomplissant avant même la naissance du personnage, et sur scène, par un jeu recelant des niches intérieures non complètement exhibées (ainsi en est-il du sous-texte par exemple ou du magma de sentiments que réveille en lui l'acteur au cours du spectacle) » (p. 305). Et Tournon de particulariser le questionnement de la forme Je de l'Acteur dans le fait même de l'appropriation active du ça, d'un contenu fixe, à l'exemple de l'Acteur incarnant un Moi guerrier associé à un Peuple déterminé, et devenant par là même agissant : « Comment me serais-je exprimé si j'eusse été Vendôme ? !.../ Je suis Vendôme !.../ L'ennemi approche ! Je vole au combat ; mon Peuple et mon Armée m'attendent ».

Jacques GUILHAUMOU

Guy CHAUSSINAND-NOGARET, *Casanova, les dessus et les dessous de l'Europe des Lumières*, Paris, Fayard, 2006, 497 p.

Aborder la vie de Casanova, c'est d'emblée se confronter au vertige : celui qui saisit le lecteur face au mouvement perpétuel de l'aventurier, mais aussi, peut-être, celui qui s'empare du simple curieux découvrant les trois mille pages de l'*Histoire de ma vie* et la masse de textes critiques accumulés depuis près de deux siècles. C'est à ce lecteur non initié aux mystères des *Casanoviana* que songe Guy Chausseinand-Nogaret dans le *Casanova* qu'il propose aux éditions Fayard, choix éditorial souligné par le refus de tout appareil critique. Largement centré sur la période de l'*Histoire de ma vie* (seule une dizaine de pages est consacrée à l'après, les années 1774-97), l'ouvrage retrace d'une plume colorée et dans le ton de l'essai les grands temps de la geste casanovienne. On pourrait regretter que le désir de rendre compte d'une vie aussi riche dans un espace réduit conduise parfois l'auteur à généraliser, à gauchir le portrait jusqu'à ponctuellement voir dans le vénitien une « Créature de la Nature vierge, originelle » (p. 91), pleine de « rouerie sans malice » (p. 32), vision de l'aventurier d'autant plus étonnante qu'elle contraste avec la posture d'historien prudent, se défiant à juste titre des élan casanolâtres, qui prévaut ailleurs dans le texte. Parfois peut-être jusqu'à l'excès : l'auteur semble se méfier des efforts entrepris par les casanovistes pour démêler le vrai du faux dans les pérégrinations de leur sujet d'étude ; cela le conduit par exemple à rejeter dans l'incertitude la célèbre

liaison de Casanova avec deux religieuses, nouée avec la complicité du Cardinal de Bernis, pourtant largement documentée. Pour autant, la qualité générale du texte n'est pas en cause, qui vaut surtout par la capacité de l'auteur à réinscrire le parcours du vénitien dans l'histoire de la danse, de la maçonnerie et de bien d'autres champs. Les confrontations proposées entre les déclarations casanoviennes et l'horizon politique ou économique dans lequel elles s'inscrivent comptent sans doute parmi les moments les plus intéressants du texte (autour par exemple des opérations de spéculation de Casanova en Hollande). Au-delà de la synthèse biographique, c'est là, lorsque l'auteur déploie sa vaste érudition en toile de fond des grandes courses transeuropéennes de l'aventurier, que le texte est sans doute à son meilleur. En un mot, les profanes curieux découvriront avec profit cette lecture d'historien de *l'Histoire de ma vie*, qui les incitera, on l'espère, à se plonger directement dans *l'opus major* du vénitien.

Guillaume SIMIAND

Jean DAGEN, Anne-Sophie BARROVECCHIO (dir.), *Voltaire et le grand siècle*, Oxford, Voltaire Foundation, (Coll. « SVEC, 2006 : 10 »), 2006, 441p.

Si, en règle générale, les éditeurs font grise mine quand leur est proposée la publication d'actes de colloque, c'est que trop souvent il s'agit en fait d'un recueil hétéroclite d'études partant un peu dans tous les sens. Ou, pour le dire autrement, la réussite d'un colloque est directement tributaire du choix d'un thème réellement fédérateur. Tel est le cas pour le présent recueil. Les 29 communications qui le constituent y forment, sans flatterie, une heureuse symphonie. *Le Siècle de Louis XIV* y est, comme attendu, omniprésent, objet unique d'analyse pour environ les deux tiers des interventions. Les quatre rubriques retenues (*Écrire l'histoire / Quelle histoire ? / Modèles et contre-modèles / Enjeux*) font alterner survols historiographiques, enjeux politiques, dialogues avec des genres voisins (théâtre, opéra, formes artistiques diverses) et confrontation avec les grands modèles (Descartes, Boileau ou Bossuet). L'ensemble est accompagné d'un paratexte tout particulièrement soigné avec résumés des communications, bibliographie détaillée et index qui garantissent la commodité d'accès. Un regret cependant : le monopole de fait exercé par les « littéraires » sur ce qui fut conçu par son auteur et lu par le public contemporain comme une œuvre historique. On aurait aimé que des historiens de métier aient joint leur voix à ce concert et aient jaugé avec les instruments qui sont les leurs le travail de leur illustre devancier.

Henri DURANTON

Odetta DAVID, *L'Autobiographie de convenance de Madame d'Épinay, écrivain-philosophe des Lumières. Subversion idéologique et formelle de l'écriture de soi*, Paris, L'Harmattan, 2007, 392 p.

L'auteur de cette thèse, placée sous la direction de Jacques Domenech, a participé à l'élaboration du colloque organisé par ce dernier en association avec l'équipe Jean-Jacques Rousseau du CELLF, et tenu en novembre 2006 à Nice sur « L'œuvre de Madame d'Épinay, écrivain-philosophe des Lumières ». L'argumentaire de la manifestation assumait alors son titre en arguant qu'il convenait d'entendre le mot philosophe « au sens de Bayle et de Dumarsais », ce qui ouvrait une question très riche mais restait surtout à démontrer. Bien que placé dans le droit fil de cette réhabilitation d'une œuvre et d'une figure qui méritent en effet d'être mieux connues, le livre d'O. David n'apporte pas de réponses précises. Mais au fait, de quoi parle-t-il ? Son titre à tiroirs trahit d'emblée l'obstacle majeur auquel se heurte incessamment sa lecture : l'absence d'une problématique claire au service d'un objet d'étude bien identifié. La consultation du plan, excessivement analytique, annonce un propos disséminé en innombrables

sous-chapitres et voué à la répétition. Dès l'introduction, l'ambiguïté s'installe : on nous présente, pour justifier une fastidieuse première partie de compilation pure des jugements critiques portés sur Madame d'Épinay depuis le 18^e s., un projet d'établissement de « l'œuvre » (p. 13), soudain réduite à l'*Histoire de Madame de Montbrillant* ; le propos du livre s'oriente alors vers une étude « stylistique », si l'on peut dire, de ce texte, dont il ne parviendra à dire, au terme d'un parcours circulaire, rien de plus sinon qu'il est « hybride ». Une troisième partie semble vouloir enfin répondre de l'appellation « philosophe », pour nous apprendre que l'intéressée était reconnue comme telle par Voltaire, Diderot et Grimm et qu'elle s'est interrogée sur le sens de la vie et du bonheur, « en femme » : on peut juger la définition un peu courte. Au reste, tout le livre souffre d'une faiblesse argumentative que trahit en particulier le recours au concept dangereusement mou de « subversion ». L'auteur a hélas manqué son sujet, qui n'apparaît qu'en filigrane et bien tard (à partir de la page 321) : l'émergence *textuelle* d'une figure de « femme philosophe » par le choix de formes narratives spécifiques, dans lesquelles sont simplement esquissées l'importance de l'adossement de l'épistolaire au journal et la fonction de ce déplacement énonciatif dans le geste de prise d'autonomie par rapport aux figures de maîtres et de précepteurs. Au lieu de quoi, on lit un *compendium* sans relief, d'ailleurs fort mal écrit, qui ne parvient pas à trouver d'équilibre de méthode, s'épuisant dans des interrogations stériles parce que mal posées sur le rapport entre l'*Histoire* et la vie de son auteur. C'est dommage, car il y avait là une belle et forte matière.

Florence LOTTERIE

Françoise DECROISSETTE (dir.), *Les Traces du spectateur. Italie XVII^e-XVIII^e siècles*, Saint-Denis, Presses Universitaires de Vincennes, 2006, 191 p.

L'ouvrage rassemble plusieurs contributions autour d'un projet stimulant et ambitieux, décrit par F. Decroissette en avant-propos : restituer cet objet absent de l'histoire du théâtre qu'est le public des spectateurs. Après avoir rappelé l'importance de sa présence au cœur de la création théâtrale, F. Decroissette détermine une méthode, « une pragmatique de la rencontre originelle entre une œuvre et son public », qui ne sera appliquée qu'aux seuls témoignages écrits d'auteurs et de spectateurs, et restreinte à un lieu, l'Italie, et à une période, de la moitié du 16^e s. au midi du 18^e s., au cours de laquelle le spectateur suscite une curiosité et une inquiétude nouvelles. L'enquête aborde d'abord « l'inscription du spectateur dans le paratexte », dans les prologues de quelques comédies génoises (F. D'Antonio) et livrets vénitiens (J.-F. François Lattarico) ; ensuite « la dramaturgie du voir » avec l'étude du « destinataire privilégié » de 1524 à 1578 (L. Zampolli), celle de la « comédie du spectateur » en 1623 (C. Berger) puis celle d'une adaptation française de Goldoni en 1773 (E. Visciglio), où l'on mesure l'action du public sur l'écriture théâtrale et sa traduction ; enfin les « écrits de spectateurs » comme l'abbé Chiari en 1754 (M. Catucci-F. Decroissette) et Corradi en 1675 (C. Vovelle). Ce travail aura contribué à lever un coin du voile qui couvre cette « composante la plus nécessaire » mais aussi « la plus secrète » et « la moins identifiable » qu'est le public, ce « grand inconnu de l'hémisphère obscur du théâtre ».

Nicolas VEYSMAN

Luc FRAISSE, *Potocki et l'imaginaire de la création*, Paris, Presses de l'Université Paris-Sorbonne, 2006, 424 p.

La bibliographie des études potockiennes s'enrichit chaque année de nouvelles parutions de première importance. Après les monographies fondatrices de D. Triaire et de F. Rosset, au tout début des années 1990, après les recueils

d'articles publiés en 2000 et 2001 chez Peeters (ainsi que dans diverses revues : *Europe*, *Comparative Criticism*), après la parution d'une édition enfin uniforme et scientifique des six volumes d'œuvres chez le même éditeur entre 2004 et 2006, après la sortie de la grande biographie de l'auteur par les mêmes Triaire et Rosset chez Flammarion en 2004, avant la sortie des deux versions du *Manuscrit trouvé à Saragosse* (1804 et 1810) dans la collection GF au tout début 2008, et avant le lancement (prévu pour 2008 sur le serveur de l'université de Montpellier) d'un grand site internet donnant accès en temps réel aux bibliographies et aux études potockiennes les plus récentes, on se réjouit de voir paraître ce qui sera sans doute considéré comme la troisième grande monographie consacrée à l'auteur du *Manuscrit*. L. Fraisse avait déjà publié, dès 1992, un excellent petit ouvrage intitulé *Potocki ou l'itinéraire d'un initié*. Le nouveau livre reprend en le mettant à jour le corps de cet ouvrage, mais élargit considérablement le champ d'étude, puisqu'il en quadruple le volume. Au total, *Potocki et l'imaginaire de la création* constitue une analyse ample et détaillée, non tant des œuvres diverses de Potocki, comme le titre paraît inviter à le croire, que de ce roman énorme et inépuisable de richesse qu'est le *Manuscrit trouvé à Saragosse*. L. Fraisse sait insérer au bon moment une citation tirée d'un journal de voyage, il consacre toute la première partie de son livre à pointer les affleurements de la biographie de l'auteur dans les méandres du roman, mais c'est toujours en fonction de celui-ci qu'il rend compte de l'imagination créatrice de l'aristocrate polonais. La seconde partie, qui reprend l'étude de 1992, observe au microscope les multiples figures à travers lesquelles le *Manuscrit* invite à rendre compte de sa structure et de ses enjeux de façon réflexive (à travers des images de mosaïques, de labyrinthes, d'arborescences ou de déluges d'encre). Les troisième et quatrième parties, rassemblant et systématisant des articles publiés par l'auteur dans divers recueils collectifs, proposent huit parcours thématiques, tous passionnants, à travers les multiples univers narratifs investis par le *Manuscrit*. Le voyage, l'initiation, les résonances intertextuelles, les peurs, les jeux, les châteaux, les irruptions de l'épistolaire : chacun de ces parcours thématiques permet de revisiter le roman en y découvrant des trésors cachés, des perspectives inédites, des séries pas encore repérées mais remarquablement éclairantes. Dans l'avant-dernier chapitre, L. Fraisse met par exemple en série quatre histoires dans lesquelles un personnage se trouve amené à être intrigué par ce qui se passe dans « la maison d'en face » de chez lui. Les chercheurs qui ont déjà travaillé sur le roman auront sans doute repéré certains des parallélismes évoqués par ce chapitre, mais la micro-structure narrative que permet de construire ici l'interprétation systématique de ce motif lui donne une importance centrale en y faisant apparaître un principe essentiel de l'éthique potockienne, dont un axiome pourrait être d'aller toujours voir de l'autre côté à quoi on ressemble en se regardant à travers les yeux de l'autre... *Potocki ou l'imaginaire de la création*, en rassemblant un corpus d'études qui s'est développé sur une quinzaine d'années, fournit à la fois, pour le débutant de l'aventure potockienne, une cartographie très utile à un premier repérage dans ce labyrinthe narratif qu'est le *Manuscrit* et, pour l'explorateur chevronné, une source de relevés thématiques toujours pertinents et d'interprétations toujours stimulantes. Devant le foisonnement récent d'excellents travaux consacrés au *Manuscrit*, et dès lors qu'une (double !) version du texte, à la fois érudite et savante, est enfin disponible en livre de poche, les responsables de l'agrégation n'ont désormais plus aucune excuse valable pour ne pas inscrire l'œuvre de Potocki au programme de leur concours.

Yves CITTON

Tim FULFORD, *Romantic Indians. Native Americans, British Literature, & Transatlantic Culture (1756-1830)*, Oxford, Oxford UP, 2006, X – 318 p.

Cet ouvrage se propose d'examiner la représentation des Indiens américains dans une perspective qui relève à la fois de l'esthétique littéraire et de l'histoire

culturelle. Il s'agit plus spécifiquement de mettre en lumière les déterminations plurielles qui ont conduit le premier romantisme anglais à faire de l'homme sauvage un être de papier soumis à une rhétorique, un style, une narrativité. Si Southey, Wordsworth ou encore Coleridge, moins soucieux de vérité ethnographique que d'effet littéraire, ont voué à l'altérité amérindienne une attention de premier plan, c'est parce que le monde sauvage a également contribué à nourrir des débats chers à ces écrivains : la puissance des affects, la communion de l'homme et de la nature, l'aspiration à une religion naturelle, l'origine de l'homme et des sociétés, les mondes utopiques, la réforme des institutions, la politique coloniale. L'auteur part du postulat selon lequel ce questionnement d'ordre esthétique et philosophique est tributaire de la diffusion de nombreuses publications relatives aux Amériques dans le courant du 18^e s. : récits de voyage, documents administratifs, autobiographies, sources missionnaires, rapports d'exploration scientifique, etc. La première partie de l'ouvrage retrace ainsi avec patience et pertinence la genèse de l'imaginaire exotique des romantiques et étudie les nombreuses ramifications que celui-ci trouve en particulier dans les traités scientifiques lorsque sont esquissés les linéaments de l'anatomie comparée et de la notion de « race », elle-même sous-tendue par la théorie des climats (ch. 5). La représentation des Indiens américains dans la poésie ou dans la prose de la grande période romantique occupe la deuxième partie de l'ouvrage. C'est un monde sauvage intemporel, caractérisé par une harmonie entre l'homme et la nature, qui est le plus souvent évoqué. Le recours au sublime contribue corrélativement à réifier les Indiens et à les insérer dans les rets d'une pensée et d'une esthétique qui n'oblitérent toutefois pas les données pré-ethnographiques s'agissant en particulier des rites chamaniques ou du rapport à la mort. Dans la troisième partie de son ouvrage, T. Fulford inverse la perspective et se penche sur un corpus littéraire amérindien (« Native American Writing ») afin de montrer en quoi celui-ci a intégré à son tour certaines topiques du romantisme. Ainsi le sublime se voit-il investi d'un sens inédit lorsque des individus déracinés, partagés entre deux cultures antagonistes, chantent un monde perdu, véritable Eden sauvage. De même, la communion de l'homme et de la nature est illustrée avec force par des auteurs amérindiens à l'image de J. Norton (Teyoninhokarawen) ou de W. Aposs, dont l'écriture témoigne d'une fascinante hybridité (ch. 13, 14). Plus encore, et il y a là un paradoxe, des œuvres plus tardives, comme celle de G. Copway (Kah-ge-ga-gah-bowh), vont jusqu'à travestir les codes de représentation d'un romantisme qui, au tournant des années 1830 en Angleterre, a vu disparaître ses figures les plus marquantes (ch. 18). Riche en analyses fines et pertinentes dont ce compte rendu ne peut restituer qu'imparfaitement toute la portée, l'ouvrage de T. Fulford met en lumière les liens complexes qui unissent récits pré-ethnographiques, littérature romantique et histoire coloniale. Quittant le chemin largement balisé du mythe du Bon sauvage et de ses nombreux avatars aux 18^e et 18^e s., l'auteur inscrit avec bonheur la figuration littéraire de l'altérité amérindienne dans son historicité. La souplesse argumentative et la rigueur méthodologique qui animent le propos font de cet ouvrage une contribution importante à un champ d'études qui reste largement à explorer, celui de l'interculturalité.

Adrien PASCHOUD

Gianluigi GOGGI, Didier KAHN (éds.), *L'Édition du dernier Diderot. Pour un Diderot électronique*, Paris, Hermann, 2007, 294 p.

Fruit d'une Table ronde tenue à l'Université de Pise par le Comité de publication des *Œuvres complètes* de Diderot en cours de publication chez Hermann, cet ouvrage a pour fin de faire le point sur les idées du dernier Diderot et de réfléchir aux questions soulevées par la version électronique de l'œuvre complète. Des articles très fouillés de G. Goggi et de G. Imbruglia témoignent des

difficultés auxquelles est exposé l'exégète de la pensée politique du philosophe. Il lui faut, en effet, décrypter les *mots-réclames*, servant de memento et d'argumentation à une réflexion qui ne cesse de mêler sa voix à celle d'autres penseurs et qui est, par ailleurs, en constante évolution. Dans ce numéro, les critiques ont donc multiplié les parallèles entre les textes de Diderot et ceux de Hobbes, Locke, d'Holbach, Boulanger et Mirabeau avec lesquels le penseur politique entre en discussion. G. Imbruglia montre que dès l'*Encyclopédie*, Diderot se distingue des théoriciens du droit naturel, en pensant « la politique à partir des différences entre les hommes et non pas de leur égalité ». Quant à la puissance d'indignation qui réside en chaque homme, elle peut nourrir l'éloquence politique et devenir une force sociale. Le même critique montre également que l'article VINGTIÈME du dernier volume, s'oppose à Hobbes, dans la mesure où, selon Diderot, le contrat ne donne pas toute puissance à l'État sur les citoyens, car demeure un élément « naturel » au sein de la constitution politique : l'indignation ou le ressentiment, passions qui connaîtront une nouvelle fortune dans l'*Histoire des deux Indes* de Raynal. L'autre versant du dossier montre clairement que la version électronique pourrait bien résoudre les difficultés que l'édition imprimée de l'œuvre complète ne parvient pas à surmonter. Alors que le vertige de l'exhaustivité et l'introduction d'articles non signés risquent de déséquilibrer la collection, note G. Dulac, la version électronique qui « ignore les contraintes liées à des limites spatiales, et dispose en outre des moyens permettant de hiérarchiser clairement les textes qu'elle réunit » serait un moyen adapté à la représentation de situations incertaines et ambiguës. Signalons encore, à l'actif de ce volume riche et suggestif, la communication d'un manuscrit autographe redécouvert : *Lui et moi*, texte dont l'authenticité fut jadis mise en cause. Une question, pourtant, demeure entière : qu'en est-il de l'*Essai sur les règnes de Claude et de Néron*, trop peu souvent étudié ? L'œuvre mériterait aussi un réexamen. N'est-ce pas là un Diderot travaillé par le doute, l'inquiétude et, peut-être, par la mauvaise conscience ? L'intervention de l'intellectuel dans le domaine politique y est également traitée à travers le personnage de Sénèque, figure majeure de la trahison selon certains adversaires des philosophes.

Didier MASSEAU

Anna GRZESKOWIAK-KRWAWICZ, *Regina libertas. Wolność w polskiej myśli politycznej XVIII wieku (Regina libertas : la notion de liberté dans la pensée politique polonaise du 18^e siècle)*, Gdańsk, słowo/obraz terytoria, 2006, 515 p.

Cette monographie mérite une large diffusion européenne pour remettre en cause plus d'un mythe. Le fait qu'elle paraît dans la série « Idées et histoire », la même qui accueille *L'Europe et ses nations* de Krzysztof Pomian, pourrait d'emblée parler en sa faveur. Son auteur, depuis sa thèse spécialiste des débats politiques en Pologne à l'époque de la Grande Diète dite aussi la Diète des Quatre Ans (1788-1791), élargit la perspective sur le siècle tout entier, remontant jusqu'au 16^e s., l'origine de la « liberté dorée » polonaise, ou plutôt l'origine de la pensée politique moderne en Pologne, objet de ses nombreuses études plus récentes. Elle reprend ainsi le fil d'idées qui affluent dans de nombreux débats de cette monarchie-république trop vite, et avec mauvaise foi, traitée par les étrangers d'anarchie. La Pologne avait-elle besoin de puiser dans la pensée occidentale pour entamer ses réformes d'État au 18^e s. ? La perte d'indépendance a-t-elle été mortelle pour sa conception de liberté ? L'auteur nous apporte des réponses paradoxales, convaincantes par l'érudition déployée. La très riche bibliographie, comprise dans les notes, aux sources polonaises réunit les historiens de Cambridge et d'Oxford : Q. Skinner, B. Brugger et P. Pettit.

Iza ZATORSKA

Robin HOWELLS, *Regressive Fictions. Graffigny, Rousseau, Bernardin*, Oxford, Legenda, Modern Humanities Research Association and Maney Publishing, 2007, 138 p.

À travers trois romans, les *Lettres d'une Péruvienne* de M^{me} de Graffigny, *La Nouvelle Héloïse* de Rousseau et *Paul et Virginie* de Bernardin de Saint-Pierre, l'auteur examine la manière dont se met en place une nouvelle conception de la famille, de la société et de leurs rapports en opposition avec celle plus aristocratique qui précédait. Le terme « régression » qu'il emploie a ici un sens freudien aussi bien que social, car R. Howells montre que les personnages masculins de ces livres souhaitent rester au stade infantile, refusant de passer à l'âge adulte et souhaitant être maternés. Il souligne aussi la nouveauté que représente au 18^e s. le culte de la famille tel qu'il est présenté dans *La Nouvelle Héloïse*. Les trois romans offrent des mondes protégés et décrivent des retraites hors des villes qui apparaissent comme des lieux de corruption ; chacun d'eux offre aussi en son centre une figure féminine qui gère les nouveaux rapports entre les hommes. Le nouvel ordre familial qui s'établit ainsi – et dans lequel, dit l'auteur, le complexe d'Œdipe théorisé plus tard par Freud trouve déjà à s'exprimer – est l'amorce d'un nouvel ordre politique dont Rousseau est le meilleur exemple. La figure de Wolmar correspond à celle d'un législateur. Les trois romans posent aussi l'existence d'une langue naturelle universelle – celle du cœur – qui trouve son apogée dans le spectacle mimé des enfants et des esclaves dans *Paul et Virginie*, où le théâtre de la nature reflète et renforce le sentiment collectif. Cette mise en perspective des trois romans donne un sens nouveau à leur lecture et en montre la richesse.

Tanguy L'AMINOT

Interdisciplinarity. Qu'est-ce que les Lumières ? La reconnaissance au dix-huitième siècle, Oxford, Voltaire Foundation (Coll. « SVEC, 2006 :12 »), 2006, 402 p.

Cette livraison des *Studies* propose une grande diversité de thèmes : cela va de l'interdisciplinarité à l'histoire des idées et l'histoire de l'art en passant par une réflexion sur l'historiographie des Lumières et une autre sur la reconnaissance au 18^e s. Ce sont les deux derniers thèmes cités qui constituent à vrai dire l'essentiel du volume avec respectivement 14 contributions sur les Lumières et 11 sur la reconnaissance. On ne peut dans un bref compte rendu citer l'ensemble des contributions, mais on retiendra l'effort tout à fait intéressant pour revisiter la problématique des Lumières et de leur histoire. On notera la volonté de revenir sur la question des Lumières à partir de l'Angleterre et plus particulièrement à partir de Rousham où fleurirent des jardins d'un nouveau genre (G. Pigeart de Gurbert et K.E. Tunstall), des jardins anglais justement, qui abandonnant la géométrie des jardins à la française étaient comme le prélude au nouvel esprit qui allait désormais souffler sur l'Europe. On peut penser que ce nouvel esprit ne venait pas seulement de cette nouvelle mode horticole mais il est vrai qu'elle signala et illustra un changement de paradigme intervenu ailleurs et dans un cadre moins champêtre (voir du côté de Newton et Spinoza). Cette volonté (toujours digne d'intérêt) de rompre avec des représentations convenues amène à remettre en cause le point de vue de Kant. Selon les auteurs de la préface, la liberté de penser par soi même serait plus une invention de Voltaire ou de Descartes que du philosophe de Königsberg et les Lumières se caractériseraient moins par la lutte de la raison contre les préjugés que par la mise en cause de la raison elle-même. Pour les auteurs se référant expressément à Marx, la liberté de pensée ne serait attachée en fait aux Lumières que par la situation socio-économique concomitante et serait calquée sur le régime de la concurrence économique exalté par la bourgeoisie montante. On a, ici, un peu l'impression

d'échanger des idées convenues contre d'autres qui ne le furent pas moins. Mais allons aux principales contributions. On retiendra notamment celle d'A. Mc Kenna qui, grâce à sa parfaite connaissance des écrits et réseaux clandestins constitués principalement par l'émigration huguenote à la suite de la Révocation de l'Édit de Nantes, peut démontrer la fragilité de l'hypothèse historiographique de P. Hazard dans son ouvrage bien connu, *La Crise de la conscience européenne*. La littérature clandestine d'inspiration spinoziste (« la vague spinoziste ») bien décrite dans l'ouvrage récent de J. Israël fait partie d'un ensemble complexe où la persécution janséniste joue aussi un rôle non négligeable dans le développement d'une pensée d'opposition qui a accéléré la révolution des idées et des notions constitutive du 18^e s. La contribution suivante de D. Ribard s'intéresse au cas des « philosophies particulières », c'est-à-dire des philosophies des particuliers défendues au 17^e s. hors école. Malebranche est examiné ensuite dans son combat contre le préjugé (M. Moriarty) et mis à contribution indirectement dans la contribution d'A. Charark sur la question des fondements des lois de la nature au 18^e s. La contribution de J. Khalfa s'interroge sur le concept de volonté rationnelle en jeu dans la déduction rousseauiste de la République. Mais l'historiographie des Lumières ne peut pas se désintéresser de la fortune des Lumières dans la pensée juive. Il revenait donc au spécialiste incontesté de cette pensée, D. Bourel, de répondre à la question : Y a-t-il des Lumières juives ? ou qu'est-ce que la Haskalah ? Sa réponse fait la synthèse des nombreuses recherches déjà conduites (dont les siennes) sur ce champ d'investigation et sur le rôle décisif joué par Moses Mendelssohn dans le développement de la Haskalah et la constitution en Allemagne d'une culture juive originale et novatrice. Les contributions suivantes (W. Mc Morran, J. Salem, K.E. Tunstall) tentent de caractériser les spécificités du siècle des Lumières à partir d'études sur des objets littéraires : Quichottisme, thèmes épicuriens, rapports peinture-poésie vus à partir de la question du voile. Avec l'enquête de R. Goulbourne, on revient à l'archéologie du *sapere aude* de l'article de Kant, et au rapport entre la modernité de l'injonction et l'ancienneté de la formule. Chamfort n'est pas non plus éloigné de cette maxime avec ses anecdotes dont D. Mc Callam souligne la subversivité fondamentale. La dernière contribution (D. Thouard) reprend le débat toujours intéressant de la prétendue coupure entre Lumières et premier romantisme allemand et rappelle à juste titre toutes les continuités possibles entre ces deux mouvements. Son témoin principal étant bien entendu Friedrich Schlegel. Cela suffit-il à faire du premier romantisme comme un accomplissement des Lumières ? La discussion est ouverte. Nous n'avons pas la place de commenter ici le second thème présent dans cette livraison des *Studies*. Disons, pour éviter le malentendu que la reconnaissance dont il s'agit est celle de l'anagorèse. Et, comme dit E. Nye, « le contexte social et la théorie esthétique du 18^e s. font d'un concept ancien un sujet d'étude particulièrement fécond ». Le lecteur des contributions n'a pas de raison de le démentir et ne peut au contraire qu'en recommander également la lecture.

Jean MONDOT

Sylviane LEONI, Réal OUELLET (éds.), *Mythes et géographies des mers du Sud*, études suivies de *l'Histoire des navigations aux Terres australes* de Charles DE BROSSES, Dijon, Éditions Universitaires (Coll. « Écritures »), 2006, 223 p. + 7 ill. couleur.

Une première partie intitulée « Le continent austral » comprend les contributions des deux éditeurs, de F. Lestringant, P. Carile et J.-M. Racault. Le texte de de Brosses est celui de la première et unique édition (1756). S. Leoni a ajouté à ce texte des notes et un « répertoire des voyageurs et auteurs de récits de voyages cités par de Brosses ». Le volume est complété par une bibliographie, un index des noms de personnes.

Françoise WEIL

Emmanuel LE ROY LADURIE, Jacques BERCHTOLD, Jean-Paul SERMAIN (dir.), *L'Événement climatique et ses représentations (XVII^e-XIX^e siècles), histoire, littérature, musique et peinture*, Paris, Desjonquères (Coll. « L'esprit des Lettres »), 2007, 519 p.

L'accident climatique n'est pas seulement à la mode ; il n'intéresse pas seulement les principaux des médias. Il est, de toute éternité, présent dans notre bagage culturel et à ce titre il interpelle notre connaissance. C'est à approfondir ce champ de la recherche pour une période qui est, en gros, celle d'un large 18^e s., que répond l'ensemble des textes regroupés dans cette publication : tempêtes, orages, gelées, verglas, sécheresse, fulgurations, naufrages et même tourmente ou déluge sont tour à tour évoqués. Il y a là une quarantaine de communications regroupées en trois rubriques : climatologie et histoire ; climats, orages, tempêtes dans la peinture, la lyrique et la musique ; climats, orages et tempêtes : récits et représentations romanesques. Le premier de ces thèmes est sans doute celui qui est le plus attendu car il nous procure quelques clés indispensables pour une approche historique des événements climatiques. On y retrouve ces marqueurs bien connus que sont l'évolution des dates des vendanges (E. le Roy Ladurie, V. Daux, J.-P. Legrand) et de l'importance des glaciers (B. Francou), à côté desquels se glissent quelques indices nouveaux, comme celui des chablis forestiers (A. Corvol). Mais assez rapidement c'est à mesurer l'impact de ces accidents sur les contemporains, leur sensibilité, leur mode de vie que se tournent les études. La manière dont ils en parlent ou dont ils en rendent compte, le lieu même où se situe leur observation apportent une abondante moisson d'informations précieuses : vu des pentes du Mont-Blanc ou des routes du Valais (N. Vuillemin, C. Reichler) le spectacle de la nature en furie n'est en rien comparable aux habituelles descriptions de tempêtes maritimes dont les accidents peuplent nombre d'œuvres littéraires ou artistiques de l'époque. Là les exemples sont infinis et débordent largement le seul 18^e s. : de Rabelais à Chateaubriand on retrouve tout le gotha du monde littéraire, musical ou artistique. Bernardin de Saint-Pierre, bien sûr ; mais également l'abbé Prévost, Diderot, Sade, M^{me} de Staël pour ne citer que les plus grands ; au-delà de nos frontières, Goethe, Klopstock, Kleist, Hölderlin. Une iconographie d'une grande richesse comprenant 16 planches en couleur hors-texte et de nombreuses illustrations dans le texte rassemblées et commentées notamment par M^{me} M. Pinault Sørensen, nous permet également de mieux prendre la mesure de ce que fut l'apport pictural dans ce domaine. Sur la première de couverture un homme luttant contre le vent, gravure d'Errard d'après un dessin de Poussin : tout un programme.

Jean BOISSIÈRE

Stéphane LOJKINE, *L'Œil révolté. Les Salons de Diderot*, Paris, Éditions Jacqueline Chambon, 2007, 478 p.

L'année 2007-2008 ayant été celle des premiers *Salons* de Diderot au programme de l'agrégation, certains éditeurs en ont profité pour publier des ouvrages à destination des agrégatifs, public captif qui fut longtemps la providence de l'édition universitaire française. Même s'il a bénéficié de cette heureuse coïncidence, il ne faudrait pas confondre le livre de Stéphane Lojkine avec ces recueils dont l'intérêt perdure rarement au-delà de la date du concours. Il s'agit ici d'un livre important, qui renouvelle à sa façon l'étude des textes de Diderot sur la peinture. Le premier chapitre décrit l'institution des Salons de l'Académie Royale et les circonstances dans lesquelles Diderot est amené à en rendre compte, avant de s'interroger sur ce que signifie décrire un tableau et sur la façon dont Diderot renouvelle profondément cet exercice. Le deuxième chapitre est centré sur la question du moment représenté, cruciale dans les textes de Diderot pour juger des œuvres, au travers de la comparaison de l'idée du peintre (qui se déchiffre

dans le tableau) et de l'idée du critique (qui se lit dans le texte) ; au jugement technique du tableau en terme de géométrie et de composition, Diderot substitue une appréciation des dynamiques à l'œuvre, dans le vocabulaire de la scène. Le modèle théâtral, dès lors, fait l'objet du troisième chapitre, qui souligne et analyse son ambivalence, et montre de quelle façon la doctrine du quatrième mur, développée autour du *Fils naturel*, se développe et se transforme dans la critique picturale. Comme le souligne le dernier chapitre, une nouvelle compréhension de la relation esthétique se déploie ainsi chez Diderot. On ne sera pas nécessairement d'accord avec les thèses de S. Lojkin ; la dernière partie, en particulier, pourra sembler un peu moins convaincante. Mais la lecture est stimulante d'un bout à l'autre, et donne constamment à penser. Enfin, il convient de dire que le plus grand mérite de ces pages échappe par nature à toute recension : c'est en effet dans les commentaires précis, brillants et érudits d'un très grand nombre de textes de Diderot que réside la grande réussite de ce livre sur les *Salons* ; ils en font à la fois la consistance et le plaisir de lecture.

Colas DUFLO

Hans-Jürgen LÜSEBRINK (dir.), *Das Europa der Aufklärung und die außereuropäische koloniale Welt*, Göttingen, Wallstein Verlag (Coll. « Das achtzehnte Jahrhundert. Supplementa. Hg. von der Deutschen Gesellschaft für die Erforschung des achtzehnten Jahrhunderts »), 2006, 408 p.

Le rapport des Européens du 18^e s. au monde extra-européen demeure moins étudié que les grandes découvertes du 16^e et l'époque coloniale du 19^e s. Et pourtant c'est à l'époque des Lumières, dont certains idéologues fondateurs semblent de prime abord aux antipodes de l'idée coloniale même, que se mettent en place, au regard des « colonies », de nouveaux paradigmes intellectuels dont on suit la trace jusqu'au 20^e siècle, et que commencent à émerger les premiers exemples d'organisation coloniale moderne (comme au Bengale en 1772), de sorte que la période de 1760 à 1830, marquée par deux événements majeurs, la guerre d'indépendance américaine et la révolution à Haïti, a pu être qualifiée de « première époque d'un impérialisme global » (Christopher Bayly). Toutefois, les structures politiques et sociales des espaces extra-européens demeurent d'une grande variété et, à de rares exceptions près, fort éloignées encore de celles qui s'établissent au 18^e s. Les différentes contributions réunies ici entendent rendre compte de cette variété mais aussi soumettre à un examen critique l'idée, en partie issue de la « dialectique des Lumières » adormie, d'une complicité des « philosophes » dans le développement d'une arrogance culturelle voire raciste : cette interprétation peut certes se fonder sur des passages de leurs œuvres, plus encore sur leur inquiétant mutisme, jusque tard dans le 18^e s., à l'égard de l'esclavage, mais ne doit pas masquer que c'est la critique du colonialisme qui domine dans leurs œuvres et qu'on ne trouve guère de légitimation du colonialisme fondée sur les principes des Lumières. C'est négliger que des initiatives comme une question posée en 1781 par l'Académie de Lyon engagea une réflexion, prolongée sous la Révolution, sur la légitimité du colonialisme et l'abolition de l'esclavage, et que des textes de Diderot ou Marat manifestent une sensibilité nouvelle à l'altérité et une mise en cause de l'eurocentrisme. Onze contributions sur dix-huit concernent les « transferts de savoirs ». À côté de grands noms (Raynal ou G. Forster) apparaissent des personnages bien moins connus comme le « Herrnhuter » C. G. Oldendorp (qui écrivit sur l'esclavage aux Caraïbes) ou Engelbert Kaempfer (auteur d'un ouvrage sur le Japon) ou encore des œuvres négligées (comme les *Neger-Idyllen* de Herder). Plusieurs études portent sur des collections ethnologiques (celles des « Franckesche Stiftung » de Halle) et sur des encyclopédies françaises, espagnoles et allemandes du 18^e s. La place importante réservée ici aux savoirs ethnologiques se justifie

par leur masse même et par la volonté de nouvelles systématisations des savoirs dont témoignent les entreprises de Raynal, de Prévost et d'Astley, tandis que la rapidité avec laquelle des ensembles imposants furent traduits (Raynal le fut en sept langues dont le hongrois) donne la mesure d'une insatiable curiosité. Même si l'enjeu scientifique est souvent aussi un prétexte à des jeux d'influence politique et/ou économique et que cette immense quantité de relations de voyages transcrit avant tout la vision européenne du monde, des signes, tels que la maîtrise des langues autochtones (déjà par La Hontan) et l'intérêt pour les poésies des nouveaux peuples découverts, mais aussi par exemple la popularité tardive, au 18^e s., d'un ouvrage du dernier empereur Inca, traduisent un souci naissant du « regard de l'Autre », voire les premières tentatives de faire des colonisés « les partenaires d'un dialogue interculturel » (p. 13), qui marquent une rupture manifeste avec ce qui fut, singulièrement pour l'Espagne, le récit « officiel » de la conquête de l'Amérique du Sud. Il était dès lors légitime que plusieurs contributions se tournent vers les « contacts interculturels ». Ici aussi, et c'est là un des grands mérites de cet ouvrage, les sujets « classiques » (le discours du 18^e s. sur les mers du Sud, le sexe et les femmes ou sur les cannibales) alternent avec des études de cas moins connus, les études avant tout documentaires avec d'autres plus idéologiques : le témoignage d'un Groenlandais sur l'Europe ; l'ambiguïté, faite de tension entre distance et attirance, de l'orientaliste William Jones, fonctionnaire britannique en Inde ; la réception, en France et en Allemagne, de publications anglaises des années 1760-70 sur l'Inde (Holwell, Dow, Bolts) ; la réception allemande (par Heyne, Goethe, Herder, A. W. Schlegel) de la première traduction intégrale du sanskrit (par G. Forster en 1791).

Gérard LAUDIN

Roxane MARTIN, *La Féerie romantique sur les scènes parisiennes, 1791-1864*, Paris, Honoré Champion, 2007, 693 p. + nb. index et bibliographies + ill.

Ce travail, fruit d'une thèse de doctorat soutenue en 2003, est une investigation de première main sur des sources inédites et sur un corpus considérable, et une réflexion théorique sur une forme théâtrale aussi attestée par les faits que méconnue par la critique littéraire, les outils traditionnels de cette dernière se faussant devant un objet qui est textuel aussi mais non uniquement textuel : « tout l'enjeu [...] consiste à réduire le clivage entre le littéraire et le spectaculaire, et à considérer le théâtre comme le creuset d'une écriture à la fois textuelle et scénique » (p. 13). Cet « à la fois » fonde la méthode de R. Martin, qui montre du coup dans la féerie l'œuvre d'une pluralité d'instances, dont une enquête documentaire très fouillée (décors, censures, mise en scène, partitions, images) permet de reconstituer le rôle. R. Martin date de 1791 et de l'édit sur le théâtre l'apparition d'une féerie nouvelle, qui n'est pas seulement du théâtre marqué par le féérique, mais une forme douée de caractéristiques propres et reconnaissables, issue d'un théâtre en pleine crise de mutation : le point de départ méthodologique consiste à prendre la féerie « comme une forme théâtrale parfaitement datée, qui n'accède véritablement à son autonomie générique qu'à compter de la dernière décennie du 18^e s. ». Cette forme créée par le 18^e s., elle la suit de l'émergence, et de la mise sur pied du « grand spectacle » au tournant du 18^e s. et du 19^e, à son « industrialisation » dans la dernière moitié du 19^e siècle, remettant au passage en cause des clichés de l'histoire littéraire qui peuvent en effet être académiquement résiduels. L'angle d'attaque est très productif et donne accès à un continent de l'histoire du théâtre.

Claude RÉTAT

François MOUREAU, *La Plume et le plomb. Espaces de l'imprimé et du manuscrit au Siècle des Lumières*, préface de Robert DARNTON, Paris, Presses Universitaires de Paris-Sorbonne, 2006, 728 p.

Depuis plusieurs décennies, F. Moureau a multiplié les travaux sur tout ce qui touche de près ou de loin au livre d'Ancien Régime. En d'innombrables articles ou communications, il a exploré les arcanes aussi bien des techniques de fabrication que des méthodes de diffusion du manuscrit ou de l'imprimé. Il a eu enfin l'heureuse idée de reprendre cet ensemble, de le repenser, de le réécrire. Car le présent livre est bien plus qu'un recueil de textes déjà publiés ; c'est une admirable synthèse où une confondante érudition est mise au service d'idées fortes et neuves. On y retrouve entre bien d'autres une proposition chère à son auteur : celle d'une vigoureuse survivance du manuscrit au temps d'une imprimerie prétendument triomphante, la diffusion par copistes pouvant dans des secteurs bien délimités représenter une alternative parfaitement crédible sur le plan économique. Pour preuve, et pour ne prendre que cet exemple, la vogue qui ne se dément pas jusqu'à la Révolution du genre des nouvelles à la main, dont incidemment F. Moureau est également spécialiste. Les 36 chapitres du livre sont répartis en cinq parties dont le seul énoncé témoigne de l'ampleur du champ : *Publier à Paris à l'époque du Code de la librairie ; Censurer l'écrit sous la monarchie française ; Informer au Siècle des Lumières ; La main à la plume en France ; Les originaux du livre*. Ce livre majeur constitue dès aujourd'hui une date dans l'histoire de l'imprimé en France au 18^e s. Dernière fleur au bouquet : l'auteur a eu la coquetterie d'alimenter la très riche iconographie qui soutient ses démonstrations en n'ayant recours qu'aux seuls exemplaires de sa collection personnelle.

Henri DURANTON

Anja MÜLLER (éd.), *Fashioning Childhood in the Eighteenth Century*, Aldershot, Ashgate, 2006, 244 p.

Regroupant 17 études, ce volume donne la parole aussi bien aux spécialistes de la médecine qu'aux historiens d'art comme du droit ou de la littérature. À l'interdisciplinarité fait écho une ouverture internationale tant sur le plan des sujets que des auteurs d'articles. Si l'ensemble peut sembler manquer d'unité, la variété apporte une véritable richesse. Il s'agit en effet de voir comment l'enfance est construite en tant que catégorie par des discours et des tableaux du siècle des Lumières et, en contrepartie, comment l'on tient compte de cette nouvelle catégorie. Tous les articles ne sont pas d'un intérêt égal, mais on lira, parmi d'autres, des contributions sur le médecin – ou la médecine – et l'enfant (A. Benzaqué, I. Ritzmann), les débuts de la psychologie infantile (A. Krupp), le statut juridique de l'enfant en Angleterre (A.-C. Giovanopoulos, U. Böker), l'enfant et l'adolescent en société (P. Borsay) ou les imprimés conçus pour l'enfant (P. Crown). Deux textes portent sur l'enfant dans l'art, l'un sur les portraits (D. Johnson), l'autre, richement documenté et très original, sur l'allaitement à travers les œuvres de Greuze (B. Fort). Les illustrations qui accompagnent plusieurs articles offrent souvent au lecteur des documents méconnus.

Catriona SETH

Hisayasu NAKAGAWA, *Mémoires d'un « moraliste passable »*, Ferney-Voltaire, Centre international d'étude du 18^e siècle, 2007, 172 p.

Voilà un livre dont la démarche tout d'abord surprend – en France, on écrit sa biographie de son vivant lorsqu'on est criminel ou victime ou très malade mais pas quand on est professeur en pleine santé ! – puis qui devient intéressant. L'intérêt ne vient pas de ce que l'auteur a connu un passage en hôpital psychiatrique, mais de ce qu'il livre, avec une simplicité rare, la démarche de son esprit

tout au long de son parcours scolaire et universitaire. En effet, cette autobiographie est strictement intellectuelle. Toutefois sa richesse vient moins de sa pleine réussite universitaire que de son écriture belle et modeste. La modestie est déjà dans le titre où l'auteur se qualifie de moraliste passable, mais, H. Nakagawa, votre livre est remarquable et vous n'êtes pas quelqu'un de « passable ». On est pris par votre livre au point de dialoguer avec vous. Comme vos amis ont bien fait de vous demander d'écrire votre vie ! Ce n'est pas par manque de place que je ne rapporterai pas ici en détail cette autobiographie, c'est plutôt parce que tous les dix-huitiémistes vous connaissent... J. Proust, B. Fink, Cl. Lauriol, R. Mortier, R. Desné, H. Duranton et tant d'autres que vous citez. Amis de nous tous, ils font partie de votre vie autant que vos collègues japonais. Alors, ils sont nombreux ceux qui connaissent déjà beaucoup de détails. Le livre a 2 parties dans lesquelles je ne retiendrai que le point de vue sur la recherche scientifique. La 1^{re} partie est consacrée au temps de la jeunesse (1945-1958) et la 2^e à trois autoportraits (1958-2001). Deux aspects constituent la base de cette vie : votre haute famille du comte Nakagawa et vos lectures, impressionnantes par leur nombre (comme vous aviez de la chance que vos parents vous laissent lire toute la nuit !). Puis il y a Yôko votre femme qui saura solidifier ces racines quand vous perdrez quelque peu confiance dans cette base fondamentale. Le récit est passionnant – parce que vous êtes un passionné de littérature – et il décrit objectivement comment un esprit systématique peut osciller entre la littérature française et la littérature russe pour arriver à Diderot. Vous tracez votre chemin avec les livres et après avoir lu J. R. Carré vous prenez conscience « que dans le monde des sciences humaines il fallait avoir une grande érudition afin de pouvoir avancer quoi que ce soit sur un problème » (p. 58). Imprégné de F. Venturi, vous comprenez les 3 qualités du chercheur qui sont « premièrement, avoir l'inspiration, créatrice d'hypothèses, deuxièmement, faire preuve de rigueur dans la démonstration, troisièmement, s'assurer que la supposition initiale est corroborée par les documents » (p. 88). Sans vous contenter de dire « Je pense que... » vous menez une vie de chercheur à Paris grâce à une bourse du gouvernement français (1957) puis dans le monde entier. Dans la 2^e partie, vous énoncez un aspect que le chercheur doit prendre en compte dans son travail : « chaque chercheur voit le monde du point de vue de la culture dans laquelle il a été élevé », auquel s'ajoute la conclusion que vous faites après la lecture du *Rêve de d'Alembert* : « la pensée d'une personne est a priori limitée par sa langue maternelle dans la mesure où ses formes originaires ne sont jamais remises en question ». La culture japonaise qui vous a nourri vous allez la défendre grâce à la culture française que vous connaissez parfaitement bien. Toutefois, vous n'avez pas bien saisi le sens de mai 68 – mais c'est un peu difficile de vous en faire un reproche tellement ces événements sont franco-français. En revanche vous allez par cette prise de conscience des rapports entre les cultures et dans la lecture de l'*Encyclopédie*, trouver votre « méthode » : celle du comparatisme. Ensuite vos études comparées sur Diderot et le 18^e s. fleuriront puis elles se répartiront sur 3 voies que sont : les réflexions sur les conditions qu'une culture propre à chaque peuple impose à notre pensée, l'empreinte sous-jacente du christianisme chez Rousseau et enfin, la question de la langue et de la culture japonaises. On retiendra de ce livre une curiosité intellectuelle toujours en ébullition et de la mince ouverture faite sur le sentiment, la personnalité exceptionnelle de Yôko et l'amour pour les chats. J'ai donc fini par raconter à ma Tosca à 4 pattes cette vie que vos frères chats Tora I et Tora II ont totalement encadrée... Votre conclusion est d'avouer une vie heureuse. C'est en effet une vie et un livre réussis.

Martine GROULT

Leïla OULD CADI MONTEBOURG, *Alger, une cité turque au temps de l'esclavage à travers le Journal d'Alger du père Ximénez, 1718-1720*, Montpellier, Université Paul Valéry-Montpellier III, 2006, 477 p.

Plutôt que de s'en tenir à la vulgate qui, des voyageurs du 18^e s. aux chercheurs du 20^e s., tenait les religieux espagnols pour peu crédibles quant à la vision donnée de la Régence d'Alger, l'auteur choisit de s'interroger sur les effets qu'exercent sur leur discours des « options personnelles, identitaires, culturelles propres à leur époque et à leur groupe social », et centre son étude sur un texte jusqu'alors souvent cité, mais jamais vraiment étudié, celui du journal d'un trinitaire espagnol qui, avant de résider 17 années à Tunis où il fonde un hôpital, rédige au jour le jour pendant deux années ses « observations de terrain », « sept cent trente-sept jours comme il les a vécus », pour « témoigner de ce qu'il voit pour raconter sans composition particulière, avec les mots courants de l'époque, ce que lui ont dit les captifs, ce qu'il a vu, ce qu'il a lu ou vérifié sur le terrain ». L'intérêt de cette passionnante recherche est donc double. En confrontant le texte du père Ximenez, dont elle traduit de nombreux passages, à des sources contemporaines, comme l'*Histoire du royaume d'Alger* du diplomate français Laugier de Tassy, publié en 1726, aussi bien qu'à des études critiques modernes, l'auteur étudie les caractéristiques de la mission du père, la « rédemption », ou le rachat des esclaves chrétiens, qu'il s'agit avant tout de soustraire au risque d'apostasie, et d'accueillir et de soigner au sein d'un hôpital, « symbiose entre religion et médecine », dont le père préside à l'agrandissement. Elle éclaire et commente sa relation à la religion musulmane, aussi bien qu'aux diverses pratiques et manières de vivre des Algérois, son attention aux faits météorologiques et climatiques, ses récits des événements quotidiens. Elle apporte de nombreux renseignements sur le fonctionnement de l'hôpital, la distribution de son espace, sa comptabilité, son personnel, son intendance, sa vie quotidienne, ses modes opératoires, de l'alimentation aux différentes thérapies. Mais, au-delà de l'expérience propre du père Ximenez, cet ouvrage permet aussi de mieux comprendre cette période si mal connue d'une Algérie turque, brosse le tableau d'une cité pluriethnique et pluriconfessionnelle, puisqu'Alger, où résident de nombreux Juifs et Chrétiens, est citée à la fois arabo-musulmane, berbère et ottomane. L'économie (monnaie, prix, salaires, commerce), la démographie, l'étude des mœurs aussi bien que le fonctionnement politique de la Régence d'Alger sont ainsi étudiés, aussi bien que les stratégies mises en œuvre par la France pour tenter d'anéantir sa prospérité. Trois chapitres enfin sont plus particulièrement consacrés aux esclaves. Ils exposent le fonctionnement de « la course », tant chrétienne que musulmane, véritable système qui permet leur capture, mais fait aussi encore, en ce premier quart du 18^e s., partie intégrante des échanges commerciaux de la Méditerranée – les pères trinitaires ne répugnant d'ailleurs pas à se fournir en provisions et objets religieux résultats de prises des « barbaresques ». Sont aussi minutieusement exposés les conditions d'existence des esclaves, véritable « société complexe », et qui jouissent d'ailleurs – les femmes exceptées – d'un sort plus enviable que celui des esclaves vivant en Europe, leur statut pénal et les différentes formes que prend leur « rédemption ». L. Ould Cadi Montebourg livre donc une analyse instructive à la fois pour la connaissance du 18^e s. et pour celle des prolongements actuels de cette histoire. Elle montre aussi comment, tout « partiel et partial » qu'il soit, un texte, confronté à nos savoirs actuels, peut néanmoins dire « vrai ».

Nicole JACQUES-LEFÈVRE

Grégory QUENET, *Les Tremblements de terre aux XVII^e et XVIII^e siècles, la naissance d'un risque*, Paris, Champ Vallon (Coll. « Epoques »), 2005, 592 p.

Cette étude exhaustive et approfondie du phénomène sismique à l'époque moderne, « les grands absents des manuels scolaires », venait rappeler opportuné-

ment au moment où l'on commémorait et commentait une fois encore le plus médiatisé des tremblements de terre, celui de Lisbonne en 1755, que les tremblements de terre avaient été très nombreux pendant toute la période considérée, avant et après Lisbonne. On n'en dénombrerait pas moins de 751. Mais cet ouvrage venait aussi à point en raison d'une concomitance, celle-ci hasardeuse, avec la catastrophe liée au tsunami de l'Océan indien. On avait donc pour apprécier ce phénomène à la fois la mémoire d'un séisme historique et l'émotion encore proche d'une catastrophe récente. Ce qui frappe évidemment dans la réception de ces catastrophes, c'est la progressive sécularisation qui s'opère. Interprétés tout d'abord comme des signes divins ou providentiels, ils sont peu à peu lus comme des phénomènes naturels. L'auteur raconte comment le séisme pyrénéen qui suivit le mariage de Louis XIV avec Marie-Thérèse d'Espagne fut interprété sur ordre du roi au rebours des lectures courantes comme un signe positif afin d'en neutraliser immédiatement les possibles effets négatifs sur la « gloire » du souverain. Mais, c'est le séisme de Lisbonne, « l'événement monstre », comme l'auteur, suivant les catégories de P. Nora, qualifie la catastrophe qui retient le plus l'attention. Il est vrai que le séisme fut tellurique et philosophique et qu'il fit couler beaucoup plus d'encre que tous les séismes qui l'avaient précédé ou qui lui succédèrent. Le *Poème sur le désastre de Lisbonne* de Voltaire ne contribua pas peu au « succès » médiatique de la catastrophe. À cela s'ajouta le développement des gazettes et journaux de tout format et de toute nature si bien que ce séisme participa à l'unification de l'espace européen. Le séisme fut lu par Voltaire à la fois comme un signe anti-providentiel et comme un argument décisif contre l'optimisme leibnizien tandis que Rousseau ne se laissait pas ébranler dans sa confiance en la Providence, mais soulignait les aspects matériels de la catastrophe et dénonçait l'imprévision des hommes et l'impéritie des gouvernements incapables de prendre les dispositions susceptibles de limiter les risques. Cet ouvrage se recommande non seulement par la profondeur de ses analyses multifactorielles du « désastre » de Lisbonne, mais aussi et surtout par la mise en perspective de ce séisme paradigmatique. G. Quenet a su par une érudition sans failles et toujours maîtrisée le replacer dans un contexte plus large mais spécifique et nous faire ainsi mesurer les évolutions et les ruptures dont il fut le signe. Un ouvrage de tout premier ordre dont on ne peut que recommander la lecture.

Jean MONDOT

Isabelle ROBIN-ROMERO, *Les Orphelins de Paris. Enfants et assistance aux XVI^e-XVIII^e siècles*, préface de Jean-Pierre BARDET, Paris, PUPS, 2007, 278 p.

L'ouvrage frappe tout d'abord par ses aspects matériels soignés : la typographie est agréable, les graphiques et tableaux particulièrement lisibles (p. 187-9). Surtout, le livre s'enorgueillit d'un cahier central d'illustrations qui reprend un document exceptionnel découvert par l'auteur. Il s'agit d'une série de représentations idéalisées, peintes à l'aquarelle, d'un hôpital a priori réservé à l'accueil d'orphelines, mais qui semble n'avoir jamais vu le jour. Les scènes d'intérieur offrent le détail du mobilier et des habillements des enfants. On les voit également accomplir des tâches quotidiennes ou assistant à la prière. Ces planches apportent ainsi un éclairage passionnant sur les propos du volume. I. Robin-Romero se concentre sur les orphelins, souvent négligés, dans les études, au profit des petits abandonnés. Elle montre que l'Ancien Régime séparait souvent ces deux catégories d'enfants assistés et que bien des fondations d'entraide étaient le résultat de la charité individuelle, plutôt que d'une politique municipale ou étatique. Sa démonstration est suivie d'annexes utiles. L'ensemble de ce travail frappe par son sérieux et sa clarté. Il devrait intéresser nombre de lecteurs.

Catriona SETH

Jean-Marie ROULIN (dir.), *Corps, littérature, société* (1789 – 1900), Saint-Étienne, Publications de l'Université de Saint-Étienne, 2005, 309 p.

Ce recueil d'articles, d'une grande richesse et d'une grande diversité, comme l'explique J.-M. Roulin dans son introduction, s'interroge sur les modalités de la présence du « corps au cœur de la représentation littéraire ». La rupture révolutionnaire est, à cet égard, tout à fait passionnante car elle inscrit le corps dans une nouvelle signification sociale et dans une nouvelle culture. Les représentations du corps construisent en effet un discours social ou politique qui, en retour imprègnent et modèlent ces corps eux-mêmes. Le volume s'articule autour de quatre grands axes, « le discours politique du corps, la question du corps symbolique du roi, la manière dont la représentation de l'Histoire s'est incarnée et la relation entre corps et création ». On sait tout l'intérêt que la Révolution, dans le sillon tracé, entre autres, par Diderot, a accordé au théâtre. Comme le fait remarquer P. Frantz, la Révolution elle-même est une vaste scène qui a pour centre le spectacle de la guillotine, « tension permanente entre sublime et abjection, entre idéalisation et incarnation ». Le théâtre incarne aussi une nouvelle forme de société républicaine comme le montrent deux textes de George Sand, *Pierre qui roule* et *Le Beau Laurence* publiés en 1869. Comment évoquer la question de la représentation des corps sans un questionnement sur Sade auquel J.-C. Abramovici nous invite à travers une réflexion sur le « corps comme métaphore possible du collectif » et qui conclut que le « corps chez Sade est bien politique ». Car la contrainte exercée sur les corps et l'individu constitue une oppression sociale, politique et idéologique comme le démontre l'étude de S. Monbert menée sur *Le Comte de Monte-Cristo* d'A. Dumas ou celle de P. Laforgue sur le corps de Vautrin. Les représentations du corps du Christ ou des souverains amènent des approches tout aussi originales et novatrices, notamment les réflexions menées par P. Petitier sur Michelet et son *Histoire de France au XVII^e s.* Les corps disent la souffrance, l'abjection, la violence, la tyrannie, le bain et l'enfermement. Car « donner à lire le corps, c'est donner à voir l'histoire », l'histoire politique comme l'histoire intime, le sang de la violence révolutionnaire chez Barbey d'Aurevilly comme le sang de l'accouchement dans les *Mémoires de deux jeunes mariées* de Balzac. On ne saurait que conseiller la lecture de cet ouvrage collectif.

Pascal PELLERIN

Vanessa DE SENARCLENS (dir.), *Das Tragische im Jahrhundert der Aufklärung* (*Le Tragique au siècle des Lumières*), Saarbrücken, Wehrhahn Verlag, 2007, 208 p.

Ce collectif qui comprend 9 articles, tous très soigneusement présentés, traite de la persistance – voire de la prospérité – du genre tragique sur le modèle antique au 18^e s. Si Œdipe, Philoctète et Iphigénie se rencontrent le plus fréquemment, en fait ce serait moins les caractères des personnages qui ont fasciné le 18^e s. que la problématique de l'effet de l'art sur le public. L'introduction de V. de Sénarclens est en allemand ainsi que 4 articles – précédés d'un résumé en français – sur Voltaire, M^{me} de Staël, Sophocle puis sur l'incidence du mythe et de la tragédie grecque sur les pratiques artistiques chez Winckelmann et la découverte du Laocoon. 5 articles en français abordent ensemble Sartre, Corneille et Voltaire, puis Pierre Brumoy, le *Philotas* de Lessing, Caylus et enfin Desprez. On l'aura compris ce livre aborde les auteurs essentiels sur ce thème des rapports à l'Antique, mais c'est l'homogénéité de l'ensemble de l'ouvrage, dont les articles sont tous de haut niveau, qu'il faut retenir. Les réflexions sur les modalités des relations spectateurs-lecteurs constituent le fil conducteur du livre tant sur la réception en France qu'en Allemagne.

Martine GROULT

Emeric TRAVERS, *Benjamin Constant. Les Principes et l'Histoire*, préface de Philippe RAYNAUD, Paris, Honoré Champion (Coll. « Travaux et recherches de l'Institut Benjamin Constant »), 2005, 659 p.

Giovanni PAOLETTI, *Benjamin Constant et les Anciens. Politique, religion, histoire*, traduction de Marie-France MERGER, revue par l'auteur, Paris, Honoré Champion (Coll. « Travaux et recherches de l'Institut Benjamin Constant »), 2006, 468 p. + 1 ill.

Voici quelque temps que Constant penseur et acteur politique a pris le dessus sur Constant auteur d'autofiction, la publication d'importants inédits depuis les années 80 aidant, sans parler des *Œuvres complètes* en cours ni des maintes éditions critiques et colloques consacrés ces années-ci au théoricien et au « faiseur de constitutions ». On note toutefois un creux du côté des livres concernant le penseur politique, le dernier en date (jamais traduit en français) étant de B. Fontana, *Benjamin Constant and the Post-Revolutionary Mind* (1991). Les ouvrages de Travers et de Paoletti – tous deux issus de thèses de doctorat primées – arrivent donc à point nommé. Malgré leurs différences d'approche, ces études richement documentées se recouvrent sur plusieurs points. L'accent est mis de part et d'autre sur des textes moins connus faisant écho à l'impact de la Révolution et du Directoire sur la pensée de leur auteur, en particulier *Des Réactions politiques* (1797) et la version initiale des *Principes de politique* (1806). Et dans les deux cas on trouve une problématique qui n'a cessé de faire couler de l'encre : comment comprendre, situer et interpréter la dichotomie liberté des anciens/liberté des modernes dans la pensée et les écrits de Constant. Le but que se propose Travers tient du tour de force : établir chez le théoricien du politique, au moyen d'une analyse approfondie, une « réconciliation des principes et de l'histoire » (p. 18), partant celle des idées et des faits. Cette thèse est développée le long de plus de 600 pages au cours desquelles s'opère une inspection serrée de la notion de principe dans la perspective d'une vision de l'histoire et de la modernité. On appréciera surtout le chapitre consacré à la philosophie de l'histoire et l'attention accordée à ce qui est trop souvent négligé : le rôle de l'égalité dans le processus historiciste constantien et le procès de l'utilitarisme. Ceci dit il nous semble que la lecture de Travers, fondée essentiellement sur des écrits précédant les 15 dernières années de la vie de Constant – les plus actives dans l'arène politique – contourne l'écart entre l'homme d'action et le théoricien et accorde trop peu de place au pluralisme de l'œuvre comme à la tension entre le normatif et le factuel, nonobstant la célèbre préface des *Mélanges de littérature et de politique* (1829). Paoletti, quoique philosophe de formation comme Travers, procède en premier lieu comme historien. Il se propose de resituer le discours constantien sur la liberté des anciens et des modernes en ajustant le tir, la part congrue accordée d'habitude aux anciens risquant selon lui de déformer la vision de l'œuvre. Ce faisant, il analyse ce discours à deux niveaux : celui de la référence directe à l'histoire grecque et romaine et celui de cette histoire telle qu'elle est perçue dans l'imaginaire des auteurs depuis le temps des Grecs jusqu'à celui de la Révolution. Ce deuxième niveau, que Paoletti qualifie de « réflexion méta-théorique » élargit le champ de son étude qui s'étend dès lors aux idées de Constant sur la religion et à une analyse du rôle de l'illusion et du mythe dans les croyances politiques chez d'autres comme chez lui. En résultant et restituant ainsi son envolée à la liberté des anciens Paoletti, muni d'une érudition à toute épreuve, passe outre la dichotomie anciens/modernes et souligne la modernité inhérente du discours de Constant sur la liberté des anciens. Autre restitution appréciée : la référence à l'important essai d'I. Berlin intitulé *Four Essays on Liberty* (1969) trop souvent négligé de nos jours.

Beatrice FINK

Raymond TROUSSON, *Diderot*, Paris, Gallimard (Coll. « Folio biographies »), 2007, 338 p.

R. Trousson, après sa chronologie de Diderot publiée en 2006 chez Champion, était sans doute le mieux à même de réaliser une nouvelle biographie du « philosophe ». Celle-ci ne vient pas se placer sur le même terrain que la classique étude d'A.-M. Wilson, qui visait une sorte d'impossible exhaustivité, et qui aurait sans doute besoin, 35 ans après sa première publication, d'une forme de réactualisation. La biographie de R. Trousson prend place dans une collection destinée à un grand public pour qui ce livre constituera dans de nombreux cas une première approche (et parfois la seule) de Diderot. De ce point de vue, elle remplit parfaitement ses engagements. Elle est écrite dans un style toujours simple et vivant, elle n'est jamais prise en défaut, et se lit avec beaucoup de plaisir. On ne peut que la recommander à qui voudrait lire une introduction d'ensemble à la vie et à l'œuvre du célèbre langrois. R. Trousson n'oublie pas, en effet, même s'il s'agit d'une vie riche en péripéties (emprisonnement, maîtresses, combats contre la censure, voyage en Russie...) que ce sont aussi et surtout ses écrits qui recommandent Diderot à notre souvenir. On touche d'ailleurs là une limite du genre : s'il est possible de résumer une vie, il est plus difficile de résumer des textes comme ceux de Diderot en restant constamment simple et accessible. R. Trousson le reconnaît d'ailleurs honnêtement, à propos de la plus exemplaire en ce sens : « *Le Neveu* (...) se prête mal au résumé » (p. 173). La chose est indéniable. Mais sans doute valait-il mieux, considérant l'objet de la collection et son public, s'essayer malgré tout à l'exercice insatisfaisant de résumer Diderot que de passer le contenu de ses œuvres sous silence. On sait gré à R. Trousson d'avoir évité cette solution de facilité.

Colas DUFLO

François VATIN, *Morale industrielle et calcul économique dans le premier XIX^e siècle. L'économie industrielle de Claude-Lucien Bergery (1787-1863)*, Paris, L'Harmattan, 2007, 411 p. + textes de Bergery, bibliographie, index.

Les titre et sous-titre de l'ouvrage rendent compte de son objet : il s'agit de présenter un auteur et un acteur méconnu de la France de la Restauration, Bergery, un des premiers penseurs français de l'organisation industrielle (dans le sillage des Say, Christian et Dupin), et du même coup de restituer tout un courant d'économie industrielle, une époque de la pensée économique, politique, technologique, et un type de critique sociale caractéristiques de la première moitié du 19^e s., en particulier des années qui précèdent la révolution de 1830. L'objet est donc de « réévaluer », en la remettant en contexte, une forme historique du libéralisme, dont la connaissance serait faussée si l'on persistait à l'analyser en des termes élaborés à partir de l'analyse du deuxième versant du 19^e s. F. Vatin fait apparaître les anachronismes qui guettent la lecture du discours économique, et montre comment le discours de Bergery, solide héritier des Lumières et propagandiste de l'esprit de rationalité, revêt une tout autre couleur selon le point du temps où l'on se place, avant la révolution de 1830 ou après, avant la révolution de 1848 ou après : ainsi, « ce qui nous apparaît aujourd'hui comme une opération d'endoctrinement de la classe ouvrière aux valeurs de l'industrie, est à l'origine un combat contre les ultras et tout particulièrement contre les Jésuites, si influents dans le domaine éducatif. Ce n'est qu'après 1830 qu'un tel discours peut être retourné, selon une thématique dès lors « réactionnaire », contre les doctrines socialistes ». L'ouvrage analyse un discours qui, par l'angle de l'économie et de la technologie, engage le tout de la société à un moment donné. La précision de la cible ouvre non seulement sur une documentation neuve et de première main, mais est intrinsèquement liée à une réflexion renouvelée sur des questions de large amplitude. On découvrira notamment l'action de Bergery

au plan éducatif : à Metz, ce dernier lance en 1825 un programme de formation ouvrière et des cours publics ; un an avant la loi Guizot il est à l'origine de la création d'une École normale d'instituteurs, et il organise dans les années 1830 le système d'enseignement municipal de Metz. Les débats du premier 19^e s. autour de l'instruction se font dans la continuité des questions posées par la Révolution, et ce sont des questions « encore vives aujourd'hui : la généralisation de l'instruction, la formation technique, la genèse de la classe ouvrière, le statut du salariat, l'organisation du travail, la capitalisation individuelle et sociale, la morale économique... Curieusement, comprendre Bergery, auteur apparemment secondaire, impose une large érudition ». À travers le livre de F. Vatin, l'enquête sur Bergery permet en effet de faire levier sur un ensemble, d'éclairer autrement et de recomposer les lignes et les frontières de ce que nous croyons mieux connaître.

Claude RÉTAT

Lydia VÁZQUEZ, Juli LEAL, *L'Europe cannibale*, préface de Michel ONFRAY, Nantes, Éditions Pleins Feux, (Coll. « Horizons littéraires »), 2005, 189 p.

Réparons un oubli : *Dix-Huitième Siècle* n'avait pas encore rendu compte de ce court essai, pourtant vivifiant et roboratif. Le cannibalisme y est certes envisagé dans le temps long, des mythologies de l'Antiquité au film *Hannibal* de Ridley Scott. Mais le 18^e est au cœur (mangé) de l'ouvrage, du mythe du Bon Sauvage revisité par Montesquieu, Voltaire ou Diderot aux études de Calmet sur les vampires, des nécrophages sadiens à l'*Atrée et Thyeste* de Crébillon père. Plus encore, il est présent à chaque page, au travers de la forme du dialogue choisie par les deux auteurs. Au fil de courts chapitres, de Londres à Moscou, du Père-Lachaise à Séville, L. Vázquez et J. Leal disputent, se disputent, argumentent, rivalisent de références et de bons mots. Dans la lignée du *Supplément au voyage de Bougainville* – plusieurs fois convoqué, ce Dialogue entre L et J est un petit bijou d'écriture et d'esprit français comme les dix-huitiémistes hexagonaux que nous sommes, paraissent bien incapables de produire... Un échange qui de surcroît dérange et fait réfléchir. En plus de bousculer ici et là quelques idées reçues sur l'Espagne arriérée, *L'Europe cannibale* revisite les fondements de la culture européenne et chrétienne. En privilégiant une approche hédoniste et légère de son objet, en usant d'une langue légère et sciemment délectable, le livre déterre et exhibe quelques-uns de nos propres dénis et tabous.

Jean-Christophe ABRAMOVICI

Marc VIELLARD, *Contre Tocqueville*, Paris, « Le Temps des Cerises », 2006, 144 p.

« Ceci est un pamphlet, une attaque contre un écrivain pusillanime qui occupe aujourd'hui le devant de la scène en dépit de son indigence intellectuelle et littéraire », proclame, sans rire, l'auteur. Foin des complexités de l'analyse, inutile de gloser sur les fondements épistémologiques de la pensée de Tocqueville, puisqu'il s'agit d'« une pensée creuse et superficielle ». Foin aussi des interprètes tocquevilliens, les R. Aron ou autres F. Furet, tous suppôts du libéralisme ! Aristocrate par essence, l'auteur de la *Démocratie en Amérique* ne peut que révéler, à chaque instant, l'hostilité et le dégoût que lui inspirent les masses populaires, détester la démocratie et éprouver la nostalgie d'un pouvoir royal contrebalancé par les élites de sa classe d'origine. À l'aide d'un prêt à porter idéologique relevant d'un marxisme de bande dessinée, l'auteur entend fustiger celui qu'il appelle, en croyant manier l'ironie, « M. le comte » et sa famille devenue sous sa plume « la tribu Tocqueville » ! Les ancêtres du faux penseur de la démocratie auraient eu « à payer le prix de leur orgueil et de leurs abus séculaires à Sanson, le Charon de la Révolution ». On peut être légitimement

surpris d'un style qu'on croyait disparu et d'un tel hommage rendu à la guillotine ! Le genre du pamphlet exige, certes, violence du ton et grossissement du trait, mais aussi, tout de même, un minimum de subtilité dans le maniement de la dialectique, quand il s'agit de Tocqueville.

Didier MASSEAU

Alexandre WENGER, *La Fibre littéraire. Le discours médical sur la lecture au XVIII^e siècle*, Genève, Droz (Coll. « Bibliothèque des Lumières »), 2007, 360 p.

Les relations diverses entre le discours médical et la lecture au 18^e s. ont fait l'objet de nombreux travaux, mais A. Wenger renouvelle la question en parvenant, avec une grande maîtrise, à établir les multiples liens qui unissent, dans la deuxième moitié du siècle, le statut de l'imagination, le discours médical sur les dangereux effets de la lecture, le roman érotique et le rôle du médecin pouvant lui-même jouer d'un double statut de « scientifique » et d'« écrivain » pour s'imposer dans l'espace culturel. Dans une introduction dense et ferme, l'auteur pose excellentement les fondements théoriques de sa démarche. Pour étudier les problèmes posés par la lecture durant la période 1750-1790, il ne faut pas considérer la médecine comme une discipline séparée des autres, mais l'appréhender dans les débats qu'elle entretient avec « la littérature », moyen d'éviter le réflexe positiviste encore présent chez certains historiens de la médecine qui n'envisagent ses progrès que comme une marche allant de l'obscurantisme vers le rationalisme scientifique. L'augmentation considérable de la production livresque provoque une médicalisation de la lecture, qui coïncide avec une réflexion nouvelle sur la fibre sensible, lorsque le vitalisme tend à se substituer au mécanisme. En s'appuyant, entre autres ouvrages, sur deux traités de lecture, peu connus des critiques, celui de Bardou-Duhamel et de Bollioud-Mermet, l'auteur montre que la lecture est envisagée comme une suite de procédés physiologiques et que l'acte de lire est inscrit en creux dans la composition des ouvrages. Médecins, romanciers et pédagogues œuvrent en exploitant la même fibre, plus délicate et sensible chez les femmes, encline à la sclérose chez les gens de lettres. La lecture des romans, comme celle des traités médicaux, potentiellement dangereuse, peut se transformer en un outil d'hygiène morale, si les romanciers pédagogues et les médecins thérapeutes savent canaliser l'émotion du lecteur. Un des points les plus intéressants de l'ouvrage est de mettre ainsi l'accent sur le rôle ambivalent de ce qu'il faut appeler un effet de lecture, impliquant une croyance sans précédent à la thérapeutique du verbe : la lecture peut activer les pires pathologies, provoquer une dégénérescence de la race en entretenant chez le lecteur une indolence perpétuelle, mais elle peut aussi devenir un vecteur de régénération sociale. Cet ouvrage établit avec une grande clarté des filiations entre des discours, des représentations et des modes de réception des textes, à un moment où n'existe pas de séparation entre une médecine « scientifique » et une littérature « esthétique ». Il a encore le mérite de ménager des ouvertures sur des traités médicaux anglais et allemands comme ceux de W. Falconer et de J. Adam Bergk. Il s'agit donc d'une contribution importante et très convaincante à l'histoire de la lecture et à celle de la médecine au 18^e s.

Didier MASSEAU

Elzbieta Z. WICHROWSKA (dir.), *W stronę Francji... Z problemów literatury i kultury polskiego Oświecenia (Vers la France..., Autour de la littérature et de la culture des lumières polonaises)*, Warszawa, Zakład Graficzny UW (Imprimerie de l'Université de Varsovie), 2007, 356 p.

Comme le rappelle l'introduction d'E. Wichrowska : si les Polonais au moins depuis le 18^e s., *obliquaient* vers la France, cette perspective n'a pas toujours

suscité le même enthousiasme, ni chez les contemporains des visiteurs, ni dans la postérité des historiens, dont ceux de la littérature. Leur liste serait pourtant longue à dresser, rien qu'après la seconde guerre mondiale : Jobert, Markiewicz, Rostworowski, Rzadzowska, Wołoszynski et, plus récemment, Rosset et Triaire, sans oublier le maître de céans dans la Faculté des Lettres Polonaises, Prof. Zdzisław Libera, mort voilà dix ans, dont l'infatigable énergie de chercheur hante les pages de ce volume auquel en grande partie ont contribué ses anciens disciples et collègues. *Vers la France*, hommage sous-entendu à un maître à penser – organisateur irremplaçable –, consiste dans le recueil des actes d'un colloque qui se voulait international et promoteur d'un échange de vues. Il réunit finalement les fruits apportés par la recherche polonaise, notamment sa génération moyenne (mise à part T. Kostkiewiczowa et A. Aleksandrowicz) ; le point de vue qui l'a emporté, fort logiquement, aurait dû être complété par celui des collègues français. Or, il ne s'est présenté qu'une collègue, P. Cazalis de l'Université Michel Montaigne de Bordeaux 3, en stage d'études à Thorn, qui a emprunté la voie oblique des mémoires de Dumouriez, en mission chez les « Asiatiques d'Europe » pendant la confédération de Bar. Son optique est secondée par l'unique texte en français dans ce volume, dans lequel M. Skrzypek rend compte des lectures « sarmates » de Jean-Baptiste Dubois, depuis 1775 professeur d'histoire naturelle à l'École Royale des Cadets à Varsovie. Paradoxalement, la gallomanie est loin de dominer comme centre de gravitation ; même si dans l'aire politique (surtout durant la Révolution) des milieux culturel et académique, la mode et les beaux arts français s'imposent à qui voudrait passer pour un homme de goût, la critique, pas trop xénophobe, n'est pas absente : jusque dans l'éducation où les Polonais empruntent plus de lettres que d'esprit (surtout matérialiste) à leurs modèles encyclopédiques. Un index très bien fourni pourra faciliter la recherche de ceux qui n'auront pas été découragés par l'absence de résumés en français ou en anglais.

Iza ZATORSKA

REVUES ET FASCICULES

Cahiers des Anneaux de la mémoire, Revue annuelle, N° 10, « Les ports et la traite négrière. Nantes », et N° 11, « Les ports et la traite négrière. Les ports français », Nantes, 2007, 253 p. et 275 p.

Ces deux livraisons des *Cahiers des Anneaux de la Mémoire*, organe de l'Association nantaise éponyme, apportent un regard en partie renouvelé sur une des activités majeures des ports français au 18^e s. : la traite négrière. Certes des monographies existent déjà pour la plupart de ces ports, vus sous l'angle spécifique du commerce des esclaves – curieusement seule Nantes n'a pas bénéficié à ce jour d'une telle monographie exhaustive – mais ici la multiplication des regards de 26 auteurs incite à un élargissement des perspectives et surtout à une approche comparative. Alors que les fameux répertoires de S. Daget et J. Mettas apportaient avant tout une masse d'informations quantitatives et chronologiques – préalable à toute approche sérieuse de ce commerce –, les auteurs réunis dans ces deux volumes étudient les structures des investissements, le recrutement des équipages et la discipline à bord, le profil des capitaines négriers, la construction des navires, l'attitude des opinions publiques des ports face à cette activité florissante mais de plus en plus décriée ; une rapide comparaison est esquissée avec les ports britanniques de Bristol et Liverpool, qui étaient les deux principaux ports européens pour l'armement négrier. Ces deux livraisons constituent un nouvel apport important à la connaissance en profondeur et en finesse de la traite des Noirs. On ne peut que souligner la qualité du travail accompli par une association

non universitaire mais qui sait mobiliser les chercheurs autour des thèmes qui ont présidé à sa création en 1992, au moment où prenait corps la grande exposition nantaise sur la traite et l'esclavage qui voulait marquer à sa façon la célébration du 500^e anniversaire du premier voyage de Christophe Colomb.

Marcel DORIGNY

Féeries. Études sur le conte merveilleux. XVII^e – XIX^e siècles, « Politique du conte », N^o 3, 2006, 415 p.

Le troisième numéro de *Féeries* est consacré à la « politique du conte », c'est-à-dire à l'attitude ambivalente des conteurs qui, comme Perrault et ses émules au 18^e siècle (A. Defrance, D. Hölze), ou comme M^{me} d'Aulnoy (M.-A. Thirard), dénoncent les dangers de l'absolutisme. J.-P. Sermain précise le propos en postulant une équivalence métaphorique entre la figure du monarque et celle du lecteur, animés par les mêmes fantasmes absolutistes, tandis qu'É. Méchoulan se plaît à inverser la comparaison en se demandant si les pouvoirs en place ne prennent pas eux-mêmes l'allure de contes de fées. Les conteurs sont moins sévères à l'égard de la Régence, même si des romanciers dénoncent alors la folie spéculative (É. Leborgne). Le conte sera encore la forme choisie par Diderot dans les années 1770 pour mener sa réflexion politique (V. André) et les révolutionnaires y verront, non sans quelque méfiance pour cette forme frivole de l'Ancien Régime, un moyen d'éclairer le peuple et de régénérer la Nation (H. Krief). Ce volume s'enrichit encore d'une étude et d'une édition critique de *La Pierre philosophale* de Thomas Corneille par M. Poirson et G. Le Chevalier, ainsi que de mélanges sur Duclos, l'abbé de Choisy, les *Contes péruviens* et M^{lle} de Lubert.

Nicolas VEYSMAN

French Literature Series, « Civilization in French and Francophone Literature », edited by Buford NORMAN, James DAY, vol. XXXIII, 2006, 219 p.

Ce volume publie en français ou en anglais la plupart des contributions présentées à une Conférence, organisée en 2005 par le Département de langues, littérature et culture de l'Université de Caroline du Sud, sur une notion qui a suscité jusqu'ici de nombreuses recherches, celle de civilisation, mais vue ici sous l'angle de la littérature. Les analyses concernent des genres littéraires très divers, de l'essai au conte ou au roman, du traité de gastronomie à la littérature pamphlétaire ou au discours politique contemporain. Le parti pris de l'éditeur de faire référence de manière quasi exclusive à l'analyse du sociologue N. Élias (*La Civilisation des mœurs*) oriente une partie des études présentées : la civilisation est considérée en terme de processus culturel, ce qui met l'accent sur une « culture française » spécifique, voire sur les mérites de la « francité ». C'est ainsi qu'un des articles situe l'art culinaire « à la française » dans le processus de civilité eliasien en suivant les innovations du grand siècle qui font de la cour de Versailles le théâtre du bon goût et un modèle pour l'Europe. L'analyse d'Élias, cela a été plusieurs fois souligné, appartient à une époque où les circonstances de la première guerre mondiale ont donné en Allemagne au concept de 'Zivilisation' une connotation négative, au point d'en faire un contre-concept asymétrique de 'Kultur', ce qui n'était pas le cas au 18^e s., quand le mot fait son apparition. Une autre étude sur le 17^e s. souligne l'ambivalence du processus qui transpose en France les valeurs de la politesse et de l'esprit, des salons mondains vers la cour, dans un modèle fédérateur de normalisation du goût où se perdent les valeurs de distinction d'une élite. « Le vrai honnête homme est celui qui ne se pique de rien », cette maxime de La Rochefoucauld serait-elle la clé de la conception française de la 'civilisation' ? L'intérêt de l'ouvrage est de rassembler des contributions qui s'intéressent plus à l'archéologie de la notion de civilisation

(le concept avant le mot), et à celle de civilité – de l'idéal chevaleresque aux valeurs de l'humanisme et à l'ethos aristocratique de l'honnête homme. Le contexte des guerres de religion se prête à des études fines sur la crise du lien politique et social, ainsi à travers l'analyse de la révolution de la rhétorique de la Ligue dans la guerre des pamphlets de 1589, qui fait émerger la figure de l'irrésolution chez des individus pris entre deux loyautés. Avec l'humanisme, les juristes comme Bodin et Montaigne, imprégnés de culture néo-romaine, redécouvrent les valeurs républicaines de l'état libre et les pratiques de la *civilitas*. Du Moyen Âge à nos jours, la littérature a contribué à entretenir l'ambivalence et l'inquiétude vis-à-vis du processus de civilisation. Dans le conte médiéval *Yvain* de Chrétien de Troyes, la forêt devient l'espace de civilité par rejet des usages de la société féodale à la cour du roi Arthur. Une même rhétorique de l'inversion amène Jean de Léry, dans les années 1570, dans sa réévaluation critique de la mission calviniste au Brésil, à voir dans l'homme naturel le paradigme de l'humanité régénérée. Dans *Paul et Virginie*, l'évocation d'un monde primitif idéal ne peut effacer les traces de la civilisation européenne : plus qu'une solution au problème société naturelle / société civilisée, Bernardin de Saint-Pierre offre au lecteur une solution esthétique romanesque. Les études sur la littérature contemporaine traduisent elles aussi les équivoques du concept de civilisation, et l'affaiblissement de la valeur dynamique initiale qu'il avait au 18^e s., notamment en relation avec l'idée de perfectibilité dans le schème d'histoire universelle. Faut-il pour autant revenir au concept de civilité pour donner une chance heuristique à l'idée de civilisation ? Rappelons que dans une étude pionnière de 1953, Benveniste rendait compte de l'apparition du substantif par « la nouveauté même de la notion et les changements qu'elle impliquait dans la conception traditionnelle de l'homme et de la société. De la barbarie originelle à la condition présente de l'homme en société, on découvrait une gradation universelle, un lent procès d'éducation et d'affinement, pour tout dire un progrès constant dans l'ordre de ce que la *civilité*, terme statique, ne suffisait plus à exprimer [...]. Ce n'était pas seulement une vue historique de la société ; c'était aussi une interprétation optimiste et résolument non-théologique de son évolution qui s'affirmait, parfois à l'insu de ceux qui la proclamaient ».

Raymonde MONNIER

Nina MOROSOVA (éd.), *G. R. Derjavine et son temps*, Saint-Petersbourg, Musée national d'A. S. Pouchkine, Fascicules 1, 2, 3, 2004 – 2007, 200 p., 268 p. et 168 p.

Les trois fascicules dont il est question ici sont consacrés à l'un des plus grands poètes russes du 18^e s., Gavrili Derjavine (1743-1816), et à son époque, qui coïncide pour l'essentiel avec le règne de Catherine II. A l'origine de cette parution se trouve M^{me} N. Morozova, qui est aussi à la tête du Musée Derjavine de Pétersbourg, créé en 1998 dans la maison du poète sur les bords de la Fontanka. En l'espace d'un siècle et demi ce bâtiment a plus d'une fois changé d'affectation, il a même hébergé des appartements privés, et il en est résulté des transformations qui ont fait disparaître presque tout l'agencement initial et la décoration des lieux. Il a fallu recréer cela pratiquement de toutes pièces, à partir des documents d'époque qui ont pu nous parvenir : croquis, plans, dessins, etc., ainsi que des témoignages de contemporains. Cette tâche a été menée à bien dans des délais relativement brefs et d'une manière tout à fait remarquable. De plus le musée est vite devenu un sorte de centre culturel pour tous ceux qui aiment la littérature russe du 18^e s. et un centre scientifique qui publie régulièrement les travaux de recherche ce domaine. Les trois fascicules nous donnent accès à une foule de documents précieux et du plus haut intérêt sur la vie du poète dans ces lieux, et en particulier sur ce qu'il appelait son « univers domestique ». A cet égard

il faut saluer les efforts déployés pour reconstituer sa bibliothèque personnelle, qui n'est conservée que par fragments. Une série d'articles nous renseigne sur certains membres de la famille de Derjavine et sur certains de ses amis, parfois de manière plus détaillée. C'est le cas pour N. Lvov, poète, musicien, peintre et architecte (la demeure de Derjavine fut construite d'après ses plans) ou pour A. Chichkov, écrivain et savant, idéologue et chef des *Entretiens des amateurs de la langue russe*, la célèbre société littéraire qui se réunissait dans cette maison ; ajoutons qu'A. Chichkov fut aussi ministre de l'éducation et président de l'Académie de Russie. Ces fascicules accordent une place importante à l'héritage littéraire de Derjavine et à son influence sur la poésie russe des 19^e et 20^e siècles. Et enfin, ils nous permettent de prendre connaissance de *Mes Pensées*, cette œuvre jusqu'ici inconnue de Derjavine moraliste, retrouvée dans le Département des manuscrits de la Bibliothèque nationale de Russie. C'est V. Zapadov (1930-1998), éminent spécialiste de la littérature russe du 18^e s., professeur à l'Université pédagogique A.I. Herzen de Pétersbourg, qui mena partiellement à bien le travail de préparation de ce texte en vue de sa publication.

Piotr ZABOROV, traduit par Jacques PRÉBET

Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie, « Les branches du savoir dans l'Encyclopédie », Société Diderot, Paris, N° 40-41 oct. 2006, 346 p.

Ce numéro double de la revue de la société Diderot présente un volumineux dossier sur la question du marquage des champs disciplinaires dans l'*Encyclopédie* (colloque des 18 et 19 nov. 2004, Université Paris X-Nanterre). Ouvrent le volume une présentation de P. Chantier et une introduction de M. Leca-Tsiomis et I. Passeron, accompagnées d'un hommage, signé par G. Benrekassa, à l'immense contribution que J. Proust a apporté à la connaissance de Diderot et de l'*Encyclopédie*. Les auteurs suggèrent, à maintes reprises, que la fonction du procédé désignant les branches du savoir au sein de l'*Encyclopédie* n'est pas seulement celle de fixer la référence de chaque article à la science dont il fait partie, car ce que les auteurs ont convenu d'appeler par le terme technique de « désignants » ne se laisse pas réduire à la seule exigence, pourtant cruciale, de concilier l'enchaînement raisonné des connaissances avec l'ordre alphabétique privilégié par commodité pratique. Cette signalétique en mouvement, incorporée à la substance du « Dictionnaire raisonné », et parfois sujette à des « dysfonctionnements féconds », se découvre tout aussi susceptible de manifester la présence d'une hésitation de la part de l'auteur ou de l'éditeur, que des orientations épistémologiques précises. De fait, les indications en italiques qui suivent la vedette des articles de l'*Encyclopédie* reflètent, souvent, une stratégie d'organisation de la matière textuelle et concourent à caractériser la dimension opératoire de l'écriture encyclopédique (A. Cernuschi). Par ailleurs, l'étude des « désignants » fait ressortir, dans une large mesure, le délicat problème de la classification, qui a été abordé selon des approches multiples et originales. Plusieurs communications ont réfléchi sur leur possible origine et sur leur désignation multiforme, sur la façon dont ils se différencient à l'égard des principaux répertoires précédents ou postérieurs à l'*Encyclopédie* (Y. Sumi), ou bien au sujet de la manière dont ils se modifient de l'édition de Paris à celle d'Yverdon (K. Hardesty Doig). D'autres articles, en revanche, ont envisagé l'interdépendance et l'utilité des « désignants » dans l'exposition d'un sujet déterminé, comme l'analyse de la présentation par d'Alembert des propriétés physiques (J. Viard), ou encore la liaison, parfois dangereuse, qu'ils entretiennent avec le Système figuré des connaissances. V. Le Ru reconstruit le parcours qui, à partir de la science de Dieu aboutit, de branche en branche, à la superstition et au fanatisme. L'usage passablement inégal des « désignants » justifie pleinement, en outre, la conduite d'enquêtes thématiques menées au cœur des régions du savoir les plus variées : de l'économie politique, avec ses

ramifications en économie domestique et économie rustique (Ch. Salvat), à la mécanique, avec ses multiples catégories, qui dans le corps du dictionnaire se trouvent souvent mêlées avec celles d'autres domaines scientifiques, comme la géométrie ou la physique (A. Firode) ; de la science de la vie, tributaire de la médecine de l'École de Montpellier, et de la place occupée par la physiologie philosophique de Diderot par rapport au Système des connaissances (P. Quintili), au cas de la chimie, qui n'acquiert un statut autonome qu'après avoir été préalablement dévalorisée, ce qui entraîne, implicitement, une modification en cours de route de l'arbre du savoir (R. Franckowiak) ; de la magie, tantôt rangée sous le signe de la science, lorsqu'elle est dite « naturelle », tantôt déplacée dans le camp de l'ignorance et de la superstition, lorsqu'elle fait office d'« art occulte » (L. Alocco), à la physique, dont l'usage flou et mobile du « désignant », ne répondant que partiellement à l'ordonnement du « Discours préliminaire » et au plan du « Systeme figuré », est redevable, entre autres choses, des vicissitudes liées à l'histoire accidentée de l'*Encyclopédie* (P. Crépel) ; des « désignants », enfin, qui introduisent les nombreux articles décrivant les aspects géographiques, historiques et philosophiques de la Perse (H. Foroughi), aux « désignants » liés à la description des arts, où l'exigence théorique d'unité de l'ordre encyclopédique se heurte « à l'épreuve des machines » (J.-L. Martine).

Luigi DELIA

Revue Fontenelle N° 4, « Fontenelle entre science et rhétorique », textes réunis par Lyndia ROVEDA, Publications des Universités de Rouen et du Havre, 2006, 182 p.

Pour son quatrième numéro, la *Revue Fontenelle*, publiant les actes de deux journées d'études tenues à Gand en 2006, aborde différents aspects des rapports de Fontenelle à la science de son temps. L'objectif commun de tous ces articles est d'abord de corriger l'image trop bien reçue de Fontenelle comme aimable vulgarisateur, petit maître de la philosophie offrant à ses contemporains les nouveautés de la science dans des bonbonnières rococo. Les trois premiers articles s'intéressent à l'écriture si particulière des *Entretiens sur la pluralité des mondes*. Ils soulignent qu'elle ne saurait être réduite à un habillage galant de thèses d'inspiration cartésiennes, mais que la galanterie imprègne l'énoncé même de ces thèses et qu'elles s'organisent en fonction d'un projet perspectiviste : le lecteur, comme la marquise, doit enfin « oser tourner ». La comparaison du texte de Fontenelle et du projet en un sens assez voisin de Huygens dans son *Cosmotheoros* permet de faire apparaître, par opposition à l'épistémologie de celui-ci, la spécificité de la poétique de l'hypothèse de Fontenelle. Les articles suivants se rattachent aux activités de Fontenelle en tant que secrétaire de l'Académie des sciences durant plus de quarante ans et, à ce titre, à son travail de propagande en faveur des sciences, commencé dès 1702, dans la « Préface sur l'utilité des mathématiques et de la physique », qui s'attache à éveiller la curiosité du lecteur à l'égard de la science et à en rendre visible l'utilité, et poursuivi tant dans les « Éloges » des académiciens, qui élaborent une nouvelle figure du savant, que dans les « Mémoires » de l'Académie des sciences, où le travail de Fontenelle pour traduire les progrès de l'esprit humain en train de se réaliser suppose l'élaboration d'une rhétorique spécifique. Trois articles enfin, consacrés aux *Éléments de la géométrie de l'infini* viennent, en situant le texte tant dans l'histoire de la compréhension de l'idée d'infini que dans celle de l'écriture des mathématiques, rendre définitivement caduque l'image d'un Fontenelle simple vulgarisateur sans compétence scientifique propre.

Colas DUFLO

Revue Montesquieu, N° 8, « Montesquieu et l'empire », Société Montesquieu, Genève, Droz, 2005-2006, 273 p.

Qu'est-ce qu'un empire ? Quelle est la part des bienfaits réels de l'impulsion économique et celle des instances conquérantes de l'*imperium* dans les institutions et les pratiques ? Et encore : est-il légitime de libérer un peuple par la force et de l'éclairer malgré lui ? Vaquant à la recherche d'une théorie moderne de la colonisation chez Montesquieu, le huitième numéro (bisannuel) de la revue dédiée au Baron de la Brède vise à combler un quasi vide historiographique. Comme le fait remarquer C. Spector dans son introduction, à la notable exception de J. Ehrard – auteur de l'article pionnier : « Idée et figures de l'empire dans l'Esprit des lois » (in *L'Empire avant l'Empire. État d'une notion au XVIII^e siècle*, 2004) –, aucun chercheur ne s'était encore mesuré, de façon approfondie, avec la notion protéiforme d'empire (ancien et moderne, militaire et commerçant, terrestre et maritime, romain et anglais, statique et dynamique) dans l'œuvre de Montesquieu. En faisant de la contribution de Diderot à l'*Histoire des deux Indes* de l'abbé Raynal le moment inaugural de la critique de l'empire et de la condamnation de la domination à l'âge des Lumières, la littérature a trop souvent négligé la réflexion (qui n'est pas dénuée d'hésitations, d'inflexions et d'évolutions) développée par l'auteur des *Romains* et de l'*Esprit des lois*. Or, s'il est vrai que Montesquieu ne condamne pas les injustices perpétrées par les peuples commerçants au nom de l'intérêt, il n'est pas moins vrai que, avant Diderot, il met en lumière les limites, les inconvénients, les coûts et les dérives possibles du projet (ou du rêve) impérial, qui représente souvent une calamité pour les peuples assujettis et ne procure pas toujours des véritables profits aux dominateurs. En effet, bien qu'il privilégie la thèse d'un commerce cosmopolite et civilisateur, capable de fuir l'instabilité politique, de favoriser la paix, d'instaurer des nouvelles relations entre les peuples et de faire triompher la puissance et la liberté, Montesquieu n'a néanmoins pas manqué de suggérer que, parfois, le commerce est à l'origine de conflits et de rivalités entre les États qui s'y consacrent. À travers sept communications (C. Spector, M. Platania, P. Rahe, M. Mosher, C. Larrère, J. Terrel, P. Briant), on est amené à réfléchir tantôt sur l'opposition polémique entre la figure négative de l'empire terrestre romain, dont la critique se veut dirigée contre Machiavel, et le modèle moderne de l'Angleterre, puissance impériale de la mer et du « doux commerce » ; tantôt sur les différentes formes d'empire analysées par Montesquieu, selon qui la formation de ce genre de domination n'est plus possible en Europe, alors que l'Asie reste le lieu privilégié des empires, de la servitude et du despotisme. En même temps, on trouve dans ce dossier un questionnement qui vient intégrer certaines préoccupations contemporaines concernant l'empire « libéral », et qui invite à s'interroger sur l'ambiguïté de la position idéologique tenue par Montesquieu face à la possibilité d'une forme de conquête bénéfique aux peuples colonisés. S'il ne convient pas de minorer la portée des déclarations anti-coloniales qui traversent l'œuvre du philosophe libéral, on ne saurait pas non plus exclure que ces affirmations pourraient cohabiter, en un sens, avec une forme d'« impérialisme des droits de l'homme » avant la lettre (M. Mosher). Ne serait-ce qu'une partie de la difficulté d'apprécier l'exacte position idéologique de Montesquieu à ce sujet relève des changements intervenus entre les *Lettres persanes* (1721) et *L'Esprit des lois* (1748) en ce qui concerne les droits de guerre et de conquête : au cours de sa pensée, Montesquieu cesse de stigmatiser, à tout le moins sous certaines conditions, le droit de conquête au nom du « refus de séparer le juste et l'utile, le droit et la politique » (J. Terrel). En revanche, dans une autre perspective, C. Larrère préfère éviter toute tentative de sonder la position de Montesquieu pour s'attacher à relever ce « qu'il donne à penser ». Et, sous le profil politique, le rapprochement qui est fait entre la

structure politique de l'empire et celle de la confédération rend manifeste l'écart entre l'unité impériale et celle accomplie par l'expansion commerciale : « il n'y a pas d'empire sans projet politique et celui-ci est le plus souvent républicain » et non pas monarchique. Achevé par de lectures critiques soignées et approfondies, une chronique « Montesquieu dans *Le Monde* en 2003 et 2004 », effectuée par J. Ehrard, et une mise au point bibliographique (2004-2005) de Ch. Martin, ce volume rendra d'incontestables services.

Luigi DELIA

Wiek Oswiecenia (Siècle des Lumières), « Stanislaw Staszic – myśliciel, pisarz, uczonek » (« Stanislaw Staszic : penseur, écrivain, savant »), N° 22, Varsovie, Presses de l'Université de Varsovie, 2006, 328 p.

Le bicentenaire de la mort de Staszic, éducateur et militant politique d'origine bourgeoise, prêtre sans vocation et réformateur sans vergogne, y compris dans sa langue, saturée de néologismes, a trouvé hospitalité dans sa ville natale Pila, au nord de la Grande Pologne, où l'homme a son musée, dirigé par le très dynamique Jozef Olejniczak. C'est ce dernier qui, épaulé par le maire, a accueilli philosophes et historiens de l'art, littéraires et historiens tout court, jusqu'aux spécialistes en recherche de ressources naturelles, domaine privilégié des activités du patron de la rencontre. Protégé de la fortune personifiée dans la famille Zamoyski, il est un mal aimé de la postérité (sauf au temps de la Pologne socialiste, dont il fut un des héros préférés). L'Académie Polonaise des Sciences lui doit son siège actuel, dit le Palais de Staszic : l'histoire du bâtiment, souvent remanié, et de la Société des Amis des Sciences fondée par lui, a aussi été présentée, visualisée. La perspective scientifique et l'intérêt national ont présidé à toutes ses activités. La variété de ses champs d'action, et le soin de compétences dans chacun d'eux, décident de la modernité de l'homme. Même si son style peut froisser, il serait bienvenu de penser à une édition critique de son épopée du « Genre humain », ainsi que le souligne un des intervenants. Sa sensibilité au sublime de la nature, dont il a découvert l'aspect jusqu'alors dédaigné, à savoir la beauté sauvage de la haute montagne, et le développement épique donné à ses observations savantes entreprises en disciple appliqué qu'il a été de Buffon et de Daubenton, décident de sa place unique dans le patrimoine national polonais.

Iza ZATORSKA

ÉDITIONS DE TEXTES

L'Affaire des Cacouacs. Trois pamphlets contre les Philosophes des Lumières : ANONYME, *Avis utile* – Jacob-Nicolas MOREAU, *Nouveau mémoire pour servir à l'histoire des Cacouacs* – Odet-Joseph Giry de Vaux, abbé de SAINT-CYR, *Catéchisme et décisions de cas de conscience, à l'usage des Cacouacs* ; avec un *Discours du Patriarche des Cacouacs, Pour la Réception d'un nouveau Disciple*, présentation et notes de Gerhardt STENGER, Saint-Étienne, Société Française d'Étude du XVIII^e siècle, Publications de l'Université de Saint-Étienne (Coll. « Lire le Dix-huitième Siècle »), 2004, 160 p.

Le détail du titre de cette réédition des textes sur les 'Cacouacs' fournit à lui seul le sérieux de cette publication. Il est toujours difficile de présenter avec impartialité cette affaire qui a poussé à l'arrêt dramatique de publication pour l'*Encyclopédie*. Encore de nos jours la philosophie des Lumières a besoin de soutien. Cependant il ne faut pas rester borné et dire que tous les bons sont les encyclopédistes (à gauche ?) et les méchants sont les anti-encyclopédistes (à droite ?). Pour dépasser cette caricature, rappelée par G. Stenger, ce dernier offre au lecteur une introduction historique, fort documentée et extrêmement rigoureuse

dans laquelle rien n'est affirmé sans la preuve par les textes. Ce sérieux apporte à cette réédition une objectivité qui permet une lecture (presque) sans idée préconçue... Ajoutons que l'ouvrage contient une Annexe avec les textes suivants : 1/ Un extrait de J.-N. Moreau qui revient en 1785 dans les *Variétés morales et philosophiques* sur la genèse de son *Mémoire*, 2/ de E.-C. Fréron dans l'*Année littéraire* de 1758, 3/ la riposte de J.F. de La Harpe, *L'Aléthophile, ou l'ami de la vérité* (1758), 4/ le discours de réception à l'Académie de l'abbé Batteux à la succession de l'abbé de Saint-Cyr et enfin 5/ un dossier de suppléments à l'histoire des cacouacs de 1828 à nos jours. Comme quoi les cacouacs sont passés dans le vocabulaire courant pour désigner à toute époque le méchant et comme quoi aussi ce livre, qui comporte une bibliographie, est complet sur la question.

Martine GROULT

Arlequin réformateur dans la cuisine des moines, ou plan pour réprimer la glotonnerie monacale, au profit de la Nation épuisée par les brigandages des harpies financières, Nîmes, La Cour-Rediviva, 2007, 23 p.

Le titre dit presque tout sur le contenu de ce petit pamphlet anonyme de 1789 présenté sous la forme d'un monologue d'Arlequin précédée d'une dédicace « patriotique » à Loménie de Brienne. Comme toujours, chez cet éditeur nîmois, pas la moindre présentation de cette brochure assez rare « imprimé(e) à Rome, avec permission et privilège du pape », cela va sans dire. D'après la page de titre, l'auteur serait celui de *La Lanterne magique de la France*, c'est-à-dire le vicomte André-Boniface de Mirabeau.

François MOUREAU

Micheline BAULANT, *Meaux et ses campagnes. Vivre et survivre dans le monde rural sous l'Ancien Régime*, textes rassemblés et édités par Arlette SCHWEITZ, Gérard BÉAUR et Anne VARET-VITU, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2006, 416 p.

Il faut remercier les auteurs de ce bel ouvrage qui mettent ainsi à notre disposition quelques-uns des textes les plus significatifs que Micheline Baulant a, au cours de sa vie de chercheur, patiemment composés. Tout au long de ces 400 pages on retrouvera rassemblés, autour de deux thèmes qui peuvent servir de fil rouge à la lecture de son œuvre, d'abord « production et économie », ensuite « famille et communauté rurale », une vingtaine d'articles publiés dans différentes revues d'histoire économique, statistique ou régionale plus ou moins faciles d'accès. Nos contemporains n'auront peut-être pas, à leur lecture, le choc qui fut celui des générations précédentes, à une époque où balbutiait puis triomphait le sériel ; où les travaux de Jean Meuvret et d'E. Le Roy Ladurie, avec lesquels elle fit toute sa vie, bouleversaient la compréhension que l'on pouvait avoir des questions économiques et sociales. Mais on découvre, à la lecture de ces pages, au-delà de la complexité de certaines démarches ou de l'austérité de certains propos, ce que peuvent être la rigueur intellectuelle, l'acharnement raisonné d'une recherche aux prises avec quelques-unes des sources des conditions de vie dans les campagnes d'autrefois les plus délicates à interpréter. L'insertion dans la région meldoise inscrit cette démarche dans cette histoire des pays et des provinces en dehors de laquelle il n'est pas, depuis P. Goubert, de résurrection possible du passé. L'ouvrage s'ouvre sur l'évocation de ce que fut le parcours de cette grande historienne ; s'y ajoutent les témoignages de quelques-uns de celles et de ceux qui la côtoyèrent tout au long de cette vie engagée au service de la recherche. On y trouvera également une bibliographie complète de son œuvre. Bref, un ouvrage destiné, sans aucun doute, à devenir un classique des séminaires d'histoire rurale.

Jean BOISSIÈRE

Jacques-Henri BERNARDIN DE SAINT-PIERRE, *Études de la nature*, présenté et annoté par Colas DUFLO, Saint-Étienne, Société Française d'Étude du XVIII^e siècle, Publications de l'Université de Saint-Étienne (Coll. « Lire le Dix-huitième Siècle »), 2007, 624 p.

C. Duflo prend le parti de considérer 'Bernardin' comme le 3^e prénom et d'écrire ainsi le nom de l'auteur : Jacques-Henri-Bernardin de Saint-Pierre. Son nom est donc de Saint-Pierre et il est, selon C. Duflo « mignon » d'appeler Saint-Pierre par son prénom, Bernardin. Qui a raison : les indexations officielles ou C. Duflo ? Je ne sais pas, mais il me paraît toujours dangereux de changer la place d'un auteur dans l'ordre alphabétique. Maintenant on voit d'Alembert classé soit à D soit à A. On n'a plus de repère. On verra bientôt Bernardin de Saint-Pierre être classé soit à B soit à S ou soit à D. Pourquoi insérer un tel désordre ? Le tiret entre Henri et Bernardin justifie-t-il ce risque ? La revue a choisi de respecter l'ordre national et international de l'indexation et de conserver la lettre B. Ce problème passé – qui demeure tout de même puisque tout au long de l'édition il est question de Saint-Pierre (sans particule), ce qui présente aussi le risque d'un mélange avec le Saint-Pierre, abbé et auteur du *Projet de Paix perpétuelle* (1713) – il reste qu'un texte inédit depuis plus d'un siècle est enfin réédité. Dans une introduction détaillée C. Duflo apporte au lecteur un fil conducteur pour aborder « le vaste massif des *Études* » et nous fait partager son amour pour ce texte – jouissance de l'écriture, position envers Rousseau et autres contemporains, enchantement pour la nature contre la science qui nous l'aurait fait perdre. Suivent les 590 p. d'un texte qui n'est pas celui de la 1^{re} éd. (1784) mais de la dernière éd. publiée du vivant de l'auteur, en 1804. Le choix de cette éd. tient au fait qu'elle est « nette et élégante de caractères » et qu'elle est la 1^{re} éd. « officielle au format in 8^o ». C'est sa version intégrale qui est ici reproduite avec la pagination originale entre crochets. Il est important de le signaler – et de saluer le remarquable travail de reproduction – car de nombreuses versions courtes ont été publiées qui ont fait de l'auteur un habitué pour les morceaux choisis des publications chrétiennes. C. Duflo restitue donc le grand texte situé dans la continuité des Aristote, Pline ou encore Bacon. C'est un texte étonnant et riche de tout le siècle des Lumières que l'auteur a traversé, Révolution comprise (1737-1814 : nous n'avons pas trouvé ses dates dans l'ouvrage où une courte biographie aurait été la bienvenue), et dans lequel les lois, la nature et le génie de l'homme constituent la problématique. Elle prendra les formes, soulignées par C. Duflo, d'harmonie, d'épistémologie, de fonction, de sens. Sous ces formes, il y a en fait la question des rapports qui parcourt tout le texte mais question pour laquelle l'auteur ne subit guère l'influence des encyclopédistes et où la nature reste accrochée à Dieu et à la Providence.

Martine GROULT

COMTESSE DE BOIGNE, *Mémoires*, édition établie, commentée et annotée par Henri ROSSI, Paris, Honoré Champion (Coll. « Bibliothèque des correspondances, mémoires et journaux »), 2007, 1533 p.

Adèle-Éléonore d'Osmond (1781-1866) rédigea ses mémoires dans les années 1835-38. C'est dire que ce qui nous retient ici, la période de Versailles, de l'émigration et de l'Empire, est relaté à distance par une femme d'âge mûr, dont le ralliement au régime orléaniste s'expliquerait par une orientation libérale renforcée par les séjours en Angleterre. Ajoutons la résignation nostalgique et sereine d'une grande aristocrate ayant raté sa vie privée – un mariage catastrophique, sauf sur le plan financier, pas d'enfant –, trouvant dans l'écriture l'épanouissement refusé par ailleurs. « Littéralement élevée sur les genoux de la famille royale » – sa mère était dame de M^{me} Adélaïde –, elle livre des portraits au vitriol des Bourbons, un roi balourd, une reine coquette et futile, très mal entourée,

un Provençe sournois marié à une alcoolique, un Artois qui court les filles et dont l'épouse cherche consolation chez les gardes du corps... Elle a un souvenir précis des journées d'octobre 1789 qui entraînent une première émigration en Angleterre. La seconde conduit la famille à Turin, puis Rome et Naples, d'où les rencontres avec Consalvi, le cardinal d'York (Stuart), M^{me} Vigée-Lebrun, Marie-Amélie, future reine des Français, Cimarosa, lady Hamilton. Mais il faut quitter l'Italie en hâte, passer héroïquement les neiges du Saint-Gothard et par la Suisse, l'Allemagne et la Hollande, débarquer en Angleterre où la mère d'Adèle, née Dillon, a de la famille, et se mêler à ce monde de l'émigration. Elle fréquente les princes d'Orléans, rencontre Calonne, menteur et léger, s'instruit – elle lit Adam Smith à 15 ans – et épouse à cet âge et sans amour le richissime comte de Boigne, 49 ans, pour tirer sa famille d'embaras. En 1804-1805, la famille rentre en France, sans se rallier à Napoléon. M^{me} de Boigne s'adapte très vite à la nouvelle société, d'où des portraits de tout ce qui compte, tous les grands noms de l'Empire, les Rohan-Guéméné, les Ségur, le C^l Maury, Talleyrand, Chateaubriand, M^{mes} Récamier, Campan, de Staël, la duchesse de Dino... Elle applaudit l'entrée des alliés dans Paris en 1814, mais vingt ans après, elle se reproche ce comportement bien peu patriotique, s'apitoie sur les soldats rescapés de Waterloo, exprime son malaise lors des exécutions de La Bédoyère et de Ney. Les excès, l'ignorance et parfois la bêtise des ultras la scandalisent et l'inquiètent ; mais elle sait où cela a mené ! Notons que M^{me} de Boigne fut une pionnière des bains de mer à Dieppe. Au total, une lecture très agréable, pleine d'anecdotes, une galerie de célébrités et une annotation érudite « à la Boislesle » très appréciable. Relevons en passant p. 316, note 20 un Grossherzog von Bade et p. 162, note 6 et 166, note 18 la titulature fautive d' « empereur d'Autriche ».

Claude MICHAUD

François BOISSEL, *Discours contre les servitudes publiques*, Édition revue et préfacée par Pierre Antoine COUROUBLE, Toulon, Les Presses du midi, 2007, 124 p.

François BOISSEL, *Le Cathéchisme du Genre humain, 1789*, Édition revue et préfacée par Pierre Antoine COUROUBLE, Toulon, Les Presses du midi, 2007, 181 p.

François BOISSEL, *Le Code civique de la France*, Édition revue et préfacée par Pierre Antoine COUROUBLE, Toulon, Les Presses du midi, 2007, 211 p.

François BOISSEL, *Les Entretiens du Père Gérard*, Édition revue et préfacée par Pierre Antoine COUROUBLE, Toulon, Les Presses du midi, 2007, 211 p.

François Boissel n'est certes pas un inconnu des historiens de la Révolution française, mais il n'est pas non plus l'un des ténors retenus par l'historiographie, hors celle du mouvement populaire parisien et des travaux consacrés à la « préhistoire » des idées communistes. Si des études anciennes portent sur lui, aucune biographie solide ne lui a encore été consacrée et son nom n'est guère cité qu'à propos de son pamphlet le plus important, le *Cathéchisme du genre humain*, publié d'abord en 1789 puis réédité et surtout augmenté en 1792. Ce fut du reste cette seconde édition qui fut jadis réimprimée en *fac-similé* par les Éditions EDHIS, longtemps seul texte disponible de Boissel. Les quatre volumes publiés simultanément par P.A. Courouble viennent donc combler un relatif vide éditorial sur ce personnage méconnu. Les *Introductions*, au ton ouvertement apologétique, retracent l'itinéraire intellectuel et politique de Boissel, né en 1728 – donc âgé de près de 60 ans au moment de ses premiers écrits subversifs. Il fut avocat au parlement de Paris de 1753 à 1767, puis il a vécu à Saint-Domingue où il exerça la charge de procureur du roi au Conseil supérieur du Cap Français, dont il fut

exclu dans des conditions mal connues ; à son retour il rédigea un long mémoire resté inédit sur la colonie, puis il devint auteur de poésies et de théâtre avant de se lancer, en 1786, dans une carrière de publiciste-philosophe, avec la publication de son *Discours sur les servitudes publiques*, violente dénonciation du droit de propriété ; en 1789 il publia son texte majeur, *Le Cathéchisme du Genre humain*, qui le fit connaître et déclencha de très vives polémiques, faisant de lui un tenant de la communauté des biens ; en 1790 il publia le *Code civique de la France*, profession de foi républicaine et défense du droit à l'existence des plus pauvres ; enfin, en avril 1793, au cœur des débats sur la constitution nouvelle et sa déclaration des droits de l'homme, Boissel publia ses *Entretiens du Père Gérard*, mettant en scène le personnage popularisé par Collot d'Herbois en 1791, mais lui faisant tenir des propos contre le droit de propriété privée de la terre et en faveur d'un « gouvernement républicain des sans-culottes » fondé sur les Sociétés populaires. Rééditer aujourd'hui – sous forme de *fac-similés* – 4 des textes politiques de Boissel est une initiative qui ne peut que mieux faire connaître un des acteurs oubliés du mouvement populaire radical de la Révolution française, considéré par Jaurès d'abord, puis par l'école historique soviétique des années 1950, comme un des précurseurs de Babeuf et plus généralement des idées égalitaires au 18^e s.

Marcel DORIGNY

Le Bouquet des Pyrénées ou Catalogue des plantes observées dans ces montagnes, pendant le mois de juillet et d'août de l'année 1788, Nîmes, La Cour-Rediviva, 2006, p. 189-259.

Reproduction sans la moindre référence bibliographique d'un herbier pyrénéen « disposé selon le système sexuel ». Les « observations » redressent parfois les notices de l'*Encyclopédie méthodique* de Lamarck. Il s'agit d'un extrait des *Fragments d'un voyage sentimental et pittoresque dans les Pyrénées ou Lettre écrite de ces montagnes* (Metz, Devilly, 1789) par Jean-Florimond Boudon de Saint-Amans.

François MOUREAU

Georges Louis Leclerc, Comte de BUFFON, *Œuvres*, préface par Michel DELON, textes choisis, présentés et annotés par Stéphane SCHMITT, avec la collaboration de Cédric CRÉMIÈRE, Paris, Gallimard (Coll. « Bibliothèque de la Pléiade »), 2007, 1677 p., + 120 planches et vignettes.

Cette édition de Buffon dans la Bibliothèque de la Pléiade réalise un rêve de jeune étudiante, consternée de voir son auteur de prédilection si peu représenté dans l'édition littéraire ; cette publication, soutenue par l'élégante préface de M. Delon, lui rend enfin la visibilité qu'il attendait dans ce domaine. Cette édition se veut un choix représentatif des mérites multiples de Buffon, écrivain, savant et philosophe. On y trouve, entre autres, des textes antérieurs à l'*Histoire naturelle*, des extraits de l'*Histoire naturelle* concernant l'histoire de l'homme, celle des quadrupèdes des deux continents et des oiseaux, ainsi que des textes géologiques. Le privilège a été accordé aux textes appartenant de plein droit à Buffon, c'est-à-dire aux textes dans l'écriture desquels ne sont pas intervenus ses collaborateurs. Les textes de Buffon sont présentés dans leur intégralité, dans le respect de l'architecture soignée et signifiante établie par l'auteur, et ceci représente un avantage sur l'édition Varloot (autre édition Gallimard, en « Folio », 1984) dans laquelle avait été pris le parti d'opérer des coupures. Ces choix, ajoutés à celui de respecter la chronologie de parution des textes, et à la tradition de la collection qui propose une notice particulière de présentation pour chacun d'eux, permettent au lecteur de se faire une idée juste de l'œuvre de Buffon, si difficile à appréhender dans son ensemble. Dans sa préface, M. Delon définit

l'originalité esthétique de l'*Histoire naturelle* qui donne ses lettres de noblesse au sublime naturel, il analyse les raisons du succès de l'œuvre de Buffon au 18^e s., et montre que son importance se marque notamment par les débats que sa dimension philosophique et sulfureuse a occasionnés. Il considère enfin le sort réservé à la figure et à l'œuvre de Buffon aux 19^e et 20^e s. par la littérature comme par les manuels scolaires, pour conclure au plaisir qu'offre au public d'aujourd'hui une *Histoire naturelle* d'une richesse incomparable et permettant toutes les lectures. Pour ce volume, avec la collaboration de C. Crémère, S. Schmitt, qui fait beaucoup pour la réédition de l'œuvre de Buffon sous différentes formes (voir son édition remarquable de l'*Histoire naturelle des Oiseaux* aux éditions Citadelles & Mazenod, 2007), a établi un appareil critique qui permet de dégager la spécificité du projet buffonien dans le contexte éditorial et scientifique de l'époque. Cet appareil consiste en une véritable somme, érudite mais écrite avec beaucoup de clarté, et constitue donc un accompagnement précieux pour le lecteur, qu'il soit ou non connaisseur de l'histoire des sciences. Les notes rendent compte de la réception des idées de Buffon par ses contemporains, adversaires ou partisans (Malesherbes, Lelarge de Lignac, Grimm, l'*Encyclopédie*), ainsi que de leur postérité. Elles ont aussi le mérite de présenter avec beaucoup de détails la diversité des sources de Buffon (utilement rassemblées en fin de volume dans un « Index des auteurs et des œuvres cités »). Il faut souligner l'intérêt que présente l'illustration de ce volume, qui présente 120 planches et vignettes, qui ne sont pas toujours parmi les plus connues. Pour chacune d'elles une note donne le nom du dessinateur et du graveur, et elles sont complétées en fin de volume par un « Répertoire des dessinateurs et graveurs » qui rend compte de l'ampleur de l'entreprise collective qui fut nécessaire à leur réalisation. Outre ce que nous venons de mentionner, le volume contient une introduction, une chronologie (très détaillée), une note sur l'édition, la correspondance de Buffon avec la Sorbonne, le *Discours sur le style*, et une bibliographie.

Maëlle LEVACHER

Jacques CAZOTTE, *Le Diable amoureux*, édition critique par Yves GIRAUD, Paris, Honoré Champion (Coll. « Champion classiques »), 2007, 97 p.

Il s'agit de la réédition en format de poche de l'édition de 2003 (voir *DHS* 36, p. 598). Dans ce format, elle viendra concurrencer l'édition « Folio » de G. Décote (Gallimard, 1981). Elle s'en distingue par l'abondance des illustrations, empruntées à l'édition originale et aux rééditions du 19^e et 20^e s., par la grande quantité des variantes proposées, et par l'aigreur constante manifestée par l'éditeur, dans ses nombreuses notes, envers les éditeurs précédents.

Colas DUFLO

Isabelle et Charles-Emmanuel de CHARRIÈRE, *Correspondance et textes inédits*, édition critique par Guillemette SAMSON et Jean-Daniel CANDAUX, avec les contributions de Jerom VERCRUYSE et Dennis WOOD, Paris, Honoré Champion, 2006, 432 p.

Ce volume rassemble principalement la correspondance de Charles-Emmanuel de Charrière, le mari de celle que Simone de Beauvoir a fait entrer dans la légende des lettres (et du féminisme naissant) comme un exemple du génie féminin brisé par le mariage. Il était attendu, à ce titre, par les connaisseurs de la romancière et épistolière d'origine hollandaise, que l'entreprise des *O.C.*, initiées par Pierre et Simone Dubois en 1979-1984, a rendue accessible au monde universitaire. Les éditeurs, trois anciens collaborateurs des *O.C.*, et une spécialiste des figures masculines chez Charrière, y ont adjoint les derniers inédits retrouvés d'Isabelle, des lettres et quatre fragments d'importance et de longueur inégale, ainsi que les documents notariés et testaments des deux époux, établis en 1778,

annotés par J. Vercruyse. Le tout est présenté et annoté conformément aux principes des *O.C.* Très utile, l'index des noms propres et la liste des lettres s'ajoutent à un appareil critique complet et sérieux, qui permet au lecteur de resituer les lettres dans leur contexte, et en font un complément efficace des *O. C.* La correspondance de Ch.-E. de Charrière constitue d'abord un document socio-historique sur la vie d'un gentilhomme suisse de la seconde moitié du siècle : les 171 lettres adressées à, ou émanant de 48 correspondants qui sont parfois aussi ceux de sa femme, s'échelonnent de son séjour en Hollande, à 1807. On y (re)découvre un homme toujours à l'affût de l'actualité politique, attaché à sa femme et plus sensible qu'on ne pourrait le penser – pensons aux passages concernant les chiens successifs de M. de Charrière. Si elles n'apportent rien de neuf sur la crise conjugale des années 1785-1786, ces lettres recèlent des précisions sur la datation de telle ou telle comédie d'Isabelle (*Comment l'appellera-t-on* ou *l'Inconsolable*), sur les livres commandés ou lus au Pontet, mais aussi des commentaires sur la vie politique (de l'Assemblée des notables, à l'émigration ou l'expédition d'Égypte) assez convergents avec les vues de sa femme. Les 32 lettres de la correspondance de l'auteur, de 1762 à 1803, sont elles aussi présentées et annotées avec minutie par G. Samson. Elles viennent en complément et en résonance avec la correspondance déjà connue, apportant çà et là quelques touches nouvelles : sur les œuvres (comme le signale l'introduction, p. 61), les lectures (voir par ex. l'analyse de *Caleb Williams* par César d'Ivernois, Lettre 26), ou encore l'activité didactique ou musicale de l'épistolière. Quatre lettres issues du fonds Charrière de Sévery, font apparaître une correspondante nouvelle, Marie Poupart, amie de jeunesse. Enfin les « inédits », tous de date incertaine, mais assez tardive (après 1796 et 1801), viennent s'ajouter aux fragments déjà contenus par les *O. C.* Les deux premiers, déjà publiés avec leur introduction par D. Wood en 2003 dans les *Annales Benjamin Constant*, étoffent le dossier des relations créatrices d'I. de Charrière et B. Constant. Comme « Deux frères », ce sont des fictions expérimentales liées aux questions morales et philosophiques chères à la romancière. Le dernier fragment, « Des auteurs et des livres », développe une réflexion sur l'évolution de la culture, et la prédominance de la vanité et de l'inspiration personnelle dans la décade révolutionnaire. Ce volume, d'un intérêt anecdotique et historique certain, n'apportera toutefois pas aux spécialistes de découverte radicale, pas plus que les derniers inédits de jeunesse présentés en 2005 par Kees Van Strien chez Peeters. Mais il constitue un outil de travail utile pour les chercheurs soucieux de mieux connaître le contexte dans lequel la romancière a écrit, et la personnalité de celui qui a partagé sa vie de 1771 à 1805. Signalons toutefois un inédit de taille : le roman *Victoire ou la vertu sans bruit*, composé en 1802, qui attend toujours sa réintégration à l'œuvre d'Isabelle de Charrière.

Laurence VANOFLEN

Annie COINTRE, Annie RIVARA (éds.), *Recueil de préfaces de traducteurs de romans anglais, 1721-1828*, Saint-Étienne, Publications de l'Université de Saint-Étienne (Coll. « Lire le Dix-huitième Siècle »), 2006, 328 p.

Nous disposions déjà du recueil sur la traduction des langues modernes au 18^e siècle, présenté par A. Rivara (2002). Dans le champ moins élargi des traductions de romans anglais, les deux auteurs de cette anthologie circonscrivent cette fois leur travail sur un élément très particulier du travail de traduction, qu'elles contribuent à constituer en tant qu'objet d'analyse dans l'espace littéraire : la préface des traducteurs. Cette entrée, très originale et systématique dans le domaine de la traduction, est en réalité très pertinente au moins sous deux perspectives. En premier lieu, le commentaire introductif de l'anthologie propose un cadre théorique pour la réflexion sur les préfaces : dans le contexte mal

identifié historiquement et culturellement de l'anglomanie, la préface est à la fois une « formule d'usage » et « un discours de persuasion » qui se constitue comme intermédiaire entre le roman anglais et le lecteur français qui impose certaines adaptations. Ainsi la préface a valeur de manifeste littéraire, voire idéologique grâce auquel sont posés de véritables enjeux de légitimité culturelle et littéraire, anthropologiques, voire patriotiques. En second lieu l'anthologie en elle-même met à la disposition des dix-huitiémistes une recension des romans, de leurs auteurs et de leurs traducteurs, hommes de seconde main mais de premier plan au 18^e s.

Françoise BADELON

CONDORCET, *Esquisse d'un tableau historique des progrès de l'esprit humain*, traduction en grec par Nicoletta HARDALIA, présentation par Chryssanthi AVLAMI, textes introductifs de Anna CARACATSOULI et Georges SIAKANTARIS, post-face de Jean-Pierre SCHANDELER, Pierre MACHEREY, Chryssanthi AVLAMI, Bertrand BINOCHÉ, Athènes, éditions Polis, 2006, 298 p.

Cette première traduction en grec de l'*Esquisse* de Condorcet, tant attendue, s'avère incontournable pour une meilleure connaissance de la pensée du philosophe français en Grèce. La traduction, fondée sur la première édition de 1795, ne laisse rien à désirer. Le volume comprend également 6 textes intéressants qui sont autant de petites études sur des questions centrales de l'interprétation de l'ouvrage. A. Caracatsouli situe le texte de l'*Esquisse*, G. Siakantaris évoque les facettes de la personnalité intellectuelle de Condorcet, J.-P. Schandeler analyse les lecteurs et les éditeurs de l'*Esquisse*, P. Macherey se penche sur les notions de progrès et de perfectibilité (Condorcet entre Fontenelle et Comte), Ch. Avlami traite de la perception de l'Antiquité grecque chez Condorcet, et B. Binoche nous parle du débat entre Condorcet et l'idéologie révolutionnaire. Une chronologie et des illustrations complètent ce beau travail.

Roxane ARGYROPOULOS

CONDORCET, *Tableau historique des progrès de l'esprit humain. Projets, Esquisse, Fragments et Notes (1772-1794)*, édité sous la direction de Jean-Pierre SCHANDELER et Pierre CRÉPEL par le Groupe Condorcet, Paris, Institut National d'Études Démographiques (INED), 2004, XVI-1317 p.

L'*Esquisse d'un Tableau historique des progrès de l'esprit humain*, rédigé pour l'essentiel dans les derniers mois de la vie de Condorcet, a été publiée dès 1795 et maintes fois rééditée depuis, jusqu'aux toutes dernières années du 20^e siècle, notamment sous forme d'éditions de poche accessibles au grand public. Pourtant ce texte – probablement le plus connu de Condorcet – n'est pas l'œuvre conçue de longue date par l'auteur, loin s'en faut. Et c'est tout l'intérêt du volume monumental publié en 2004 par les Éditions de l'INED, sous la direction de Pierre Crépel et Jean-Pierre Schandeler, fruit de plus de dix années de travail du « Groupe Condorcet ». L'ouvrage publié sous le titre voulu par Condorcet de *Tableau historique des progrès de l'esprit humain*, est en effet la reconstruction aussi complète que possible – compte tenu de la conservation incomplète des sources – du grand texte préparé depuis les années 1770 mais qui n'était pas terminé en 1789 et dont la rédaction ne put être achevée sous la forme initialement prévue avant la mort tragique de l'auteur. Le corpus réuni pour former ce volume se compose de 59 manuscrits préparés pour le *Tableau*, auxquels se sont ajoutés des textes isolés datés de 1772 pour 9 d'entre eux, de la fin des années 1780 pour 5 autres et, surtout, de 45 manuscrits rédigés en 1793 et 1794. Les archives de l'Institut de France détiennent la quasi-totalité de ces manuscrits. Une *Introduction générale* (p. 1-80), retrace avec une grande minutie la genèse du projet d'un *Tableau des progrès de l'esprit humain*, depuis les essais des années 1772,

jusqu'aux textes préparés pour ce que Condorcet avait appelé le « Projet », publié sous le titre d'*Esquisse* après sa mort et dont les 23 éditions successives sont recensées et analysées. L'établissement, particulièrement complexe, des textes fait l'objet d'une longue explication des éditeurs (p. 81-93), à laquelle on renverra l'utilisateur : la ligne directrice suivie a consisté à tendre vers une restitution aussi précise et complète que possible des manuscrits, avec les ratures, corrections, hésitations et repentirs de l'auteur, y compris le respect scrupuleux des « fantaisies » orthographiques, de la ponctuation et de l'accentuation. On ne peut que souscrire à une telle méthode, tout en faisant tout de même le constat que son respect rigoureux ne facilite pas la lecture de certaines pages particulièrement chargées de notes ... Mais, publier un texte de cette importance, tendu vers l'histoire du progrès des connaissances humaines dans tous les domaines, sans pour autant être une apologie aveugle d'un progrès mythique, en ce début de 21^e siècle où une des tentations intellectuelles et idéologiques dominantes consiste à nier le concept même de « progrès », qualifié de « dépassé », est une initiative qui doit être soulignée : œuvre majeure des Lumières, ce grand texte de Condorcet voit enfin le jour dans sa version quasi complète. On ne peut que souhaiter à cette édition, attendue depuis plusieurs décennies, la large diffusion qu'elle mérite dans les milieux les plus divers du monde intellectuel et savant.

Marcel DORIGNY

Benjamin CONSTANT, *Œuvres complètes. Correspondance générale*, IV (1800-1802), et V (1803-1805), sous la direction de C. P. COURTNEY, Tübingen, Niemeyer, 2006, 646 p. + 3 ill., et 2007, 482 p. + 8 ill.

Ces deux ajouts à une correspondance générale dont l'acheminement suit bon train contiennent respectivement 368 et 265 lettres, dont certaines inédites (voir *DHS* 29, p. 579, 31, p. 580 et 36, p. 600). On y retrouve, comme dans les cas précédents, des lettres richement annotées et encadrées d'un appareil critique modèle. Le premier recouvre les deux années durant lesquelles Constant siège au Tribunal (dont il est évincé en janv. 1802), qui marquent les débuts de l'orateur d'opposition et les premiers contours de ses futurs traités politiques. Le second marque une période de retrait durant laquelle il se consacre à l'élaboration de ses travaux philosophiques et fait un voyage de plusieurs mois en Allemagne où il subira l'influence de la pensée historiciste allemande. Malgré les échanges avec d'importants nouveaux correspondants (Fauriel, Böttiger, Sismondi) l'intérêt principal de ces 633 lettres – largement de femmes ou destinées à des femmes – réside dans ce qu'elles révèlent des attachements et démêlés sentimentaux de leur auteur, qui vont de l'amour fou à l'amitié profonde en passant par l'indifférence. Durant ces cinq années il poursuit, séduit, soutient, ignore, repousse ou a, à ses trouses, cinq femmes – G. de Staël, I. de Charrière, Ch. Du Tertre (sa future épouse), Julie Talma et Anna Lindsay (parfois dite la méconnue d'*Adolphe*). Sa passion pour celle-ci est aussi violente que courte et tient souvent du mélodrame : « Mon haleine est brûlante, mon sang bout dans mes veines... » (30 nov. 1800), ou bien « Ecrivez-moi un mot. Je le lirai au Tribunal » (5 déc. 1800 – td. de l'anglais, la correspondance avec A. Lindsay est bilingue). Et encore « Je ne serai pas seul ce soir avec vous. Je dois Lui [sic. : il s'agit de M^{me} de Staël] accorder une soirée entière » (28 déc. 1800 – td. de l'anglais). Le lecteur appréciera particulièrement les 128 lettres de J. Talma, qui sont d'une grande qualité littéraire et dont il n'existe jusqu'à présent qu'une seule édition datant de 1933. Entre la parataxe enjouée qui fait penser à Diderot épistolier, la belle sentence : « les hommes flattent pour séduire ce qui leur plaît et ils disent la vérité pour punir ce qui a cessé de leur plaire » (13 mai 1803) et la simple taquinerie, celle qui sut faire tourner son amour en une amitié hors série fit à son tour l'objet, mais

posthument, d'un des plus beaux écrits de Constant, sa *Lettre sur Julie* (voir *O.C. Oeuvres* III,1, 1995, p. 211-223).

Béatrice FINK

Charles-Louis-Marie DE COSKAER COMTE DE LA VIEUVILLE, *Mémoires ou « Réflexions sur moi-même et sur les différentes circonstances où je me suis trouvé dans ma vie » & « Lettres à M^{me} ... sur mon voyage de Hollande »*, « *Pensées libres sur différents sujets* », édition établie et annotée par Catherine HÉMON-FABRE et Pierre-Eugène LEROY, préface de Marc FUMAROLI. Paris, Honoré Champion (Coll. « Bibliothèque des correspondances, mémoires et journaux »), 2007, 352 p.

Cadet de l'illustre famille des La Vieuville, frère de M^{me} de Parabère, maîtresse du Régent, notre mémorialiste (1697-1771) fut destiné dès le berceau à l'ordre de Malte. Après des études chez les jésuites jusqu'en rhétorique, il entra dans les mousquetaires, participa aux dernières campagnes de Louis XIV en 1713, partit à Malte, fut de la caravane de 1715 qui échoua à conserver la Morée aux Vénitiens et de celle de 1716 qui sauva Corfou du siège mis par les Turcs. Cette période nous vaut de belles descriptions de l'île de Malte et de la dure vie sur les galères. Rentré en France en 1718, réduit à la mort de son père à un bien maigre héritage, il obtint grâce à sa sœur un guidon de gendarmerie. Il participa à la guerre de succession de Pologne, mais démissionna de l'armée en 1734, sans promotion. Un chapitre expose la vieille noblesse d'épée humiliée par la robe et les cardinaux-ministres, dont Fleury qu'il rend responsable et Richelieu qui avait disgracié son bisaïeul le surintendant des finances. Il lit Horace, le *Traité des trois imposteurs* et le curé Meslier. Ne se voulant assujettir à rien et ayant longtemps répugné au mariage, très abattu par la mort de ses amis très chers, le comte de Plélo et son épouse, il finit en 1745 par épouser sa nièce, de 30 ans sa cadette, dont il apprécie l'esprit, la curiosité, la solidité, et dont il sait qu'elle se satisfera de sa médiocre fortune. Sept ans plus tard, il commence à écrire. Il est contre le droit d'aînesse des partages nobles et prône l'égalité qui maintiendrait l'union dans les familles. Le voyage en Hollande en 1730 donne lieu à la description des villes et des monuments et des réflexions sur les canaux, les moulins, la propreté des maisons, la liberté de conscience, les jansénistes, le commerce. Au total, le témoignage d'un esprit libre, agnostique, ironique sur lui-même, ne jouant jamais au grand personnage, parvenu au soir de sa vie à une sorte de sagesse. Relevons dans les très utiles notes l'impropriété de parler d'un empereur d'Allemagne et d'une couronne d'Autriche ; et Marie-Thérèse n'était nullement héritière de la couronne impériale, élective et réservée aux mâles.

Claude MICHAUD

Madame DE DURAS, *Ourika. Édouard. Olivier ou le Secret*, préface de Marc FUMAROLI, édition de Marie-Bénédicte DIETHELM, Paris, Gallimard (Coll. « Folio-classique »), 2007, 415 p.

Même avec la conception très accueillante du 18^e s. qui caractérise notre revue, il n'est pas certain qu'un compte rendu de la nouvelle édition de ces trois courts romans ait bien ici sa place. Achevés tous trois en 1822 par celle qui fut la grande amie de Chateaubriand, ils impressionnèrent Goethe, Stendhal et Balzac, et semblent en première approche emblématiques de la période de la Restauration, dont M^{me} de Duras (1777-1828) fut une des grandes figures. Il serait pourtant dommage de n'en rien dire. En premier lieu parce que ces récits présentent trois magnifiques versions de l'amour impossible : Ourika, fille d'esclave noire ramenée en Europe et élevée par une dame de la haute noblesse est à elle-même un objet de mépris, Édouard, roturier recueilli dans la maison du maréchal

d'Olonne et de sa fille la duchesse de Nevers éprouve envers celle-ci un amour interdit à ceux qui ne sont pas du même monde, Olivier et Louise s'aiment et pourraient s'épouser si un fatal secret n'empêchait le héros de demander la main de sa bien aimée (Olivier est-il impuissant, comme la rumeur en circulera dans les salons, qui inspirera *Armance* de Stendhal, ou demi-frère de Louise, comme le laisse entendre une fin publiée ici pour la première fois ? Peu importe, l'impossibilité tragique de s'aimer s'imposant à ceux qui ne peuvent vivre sans cet amour est le véritable sujet). En second lieu parce que le travail de présentation des textes et d'annotation accompli par M.-B. Diethelm est exemplaire à tous points de vue. Enfin, le dix-huitiémiste trouvera dans ces romans une des sources de l'image du 18^e s. qui imprègne la littérature française du 18^e s. à nos jours, y compris dans le style admirable de M^{me} de Duras, qui semble revendiquer une sorte d'élégance classique très « Ancien Régime » qui n'est à strictement parler celle de personne au siècle des Lumières. Comme le dit M.-B. Diethelm dans une note consacrée aux indications chronologiques incohérentes du roman, « cette imprécision renforce le sentiment qu'éprouve le lecteur d'être introduit dans un univers hors du temps, sorte d'Ancien Régime rêvé [...] qui s'achève non par la Révolution mais par une mystérieuse dissolution des êtres passionnés et exclusifs qui le hantent » (p. 393).

Colas DUFLO

Nicolas FRANÇOIS DE NEUFCHÂTEAU, *Paméla, ou la Vertu récompensée*, édition critique par Martial POIRSON, Oxford, Voltaire Foundation, 2007, XVI-264 p.

Cette pièce, jouée pour la première fois le 1^{er} août 1793, censurée dès le lendemain par le Comité de salut public comme « contre-révolutionnaire » et son auteur décrété d'arrestation, est l'œuvre d'un homme dont la carrière politique, avant cette pièce et surtout après, fut de portée bien plus grande que sa seule carrière littéraire pourtant commencée bien avant. En effet, François de Neufchâteau fut d'abord auteur de poésies, de théâtre et de romans, en Lorraine, avant de jouer un rôle politique dans la Révolution qui le fit législateur en septembre 1791, ministre de l'intérieur à deux reprises sous le Directoire puis Directeur, avant d'être un des hommes forts du régime consulaire, notamment en tant que théoricien de l'essor de l'industrie nationale. Au ministère de l'intérieur il joua un rôle particulièrement important dans la réorganisation des théâtres républicains. Pourtant il serait trop rapide de ne voir à travers ce drame qu'un simple « divertissement » d'un dirigeant alors proche des Girondins – proscrits ou mis en arrestation – qui attendrait ainsi l'heure de son hypothétique retour au pouvoir. L'édition critique publiée ici pour la première fois par M. Poirson, repose sur le manuscrit original du souffleur, conservé dans les archives de la Comédie française et qui n'avait jamais été pris en compte par les récents biographes de François de Neufchâteau, et encore moins étudié en lui-même, avec ses nombreuses variantes et ses indications scéniques. M. Poirson montre dans sa longue présentation érudite du manuscrit (p. 3-106) – très probablement écrite en 1788 – la réception de la pièce lors de sa première représentation en 1793 puis à son retour à la scène une année après Thermidor an II. On comprend à travers ce travail à quel point cette *Paméla*, librement inspirée de Goldoni, fut un moment intense de la cristallisation de la vie théâtrale sous la Terreur. Certes, François de Neufchâteau donnait ici une nouvelle version française – parmi bien d'autres – du mythe européen qu'était devenue Paméla depuis les années 1740, mais l'écriture pré-révolutionnaire de son texte, suivi d'une représentation publique au cœur du Paris de l'été 1793, quelques jours après la mort de Marat et au moment le plus tragique de la guerre civile qui déchirait le pays, donnèrent à la pièce une dimension politique et sociale que personne n'avait entrevue auparavant. Ainsi,

on saura gré à M. Poirson d'avoir si savamment présenté la généalogie du texte et les conditions historiques d'une rare complexité qui ont présidé à sa disgrâce d'abord, puis à son triomphe peu de temps après.

Marcel DORIGNY

Jean-Paul GOFFINON, *Écrits politiques et philosophiques : John Adams*, Caen, Presses Universitaires de Caen (Coll. « Bibliothèque de philosophie politique et juridique »), 2004, 2 vol., 352 p. et 304 p.

L'auteur consacre les deux volumes à la publication – précédée d'une large introduction – d'un choix de textes de J. Adams, deuxième président des États-Unis et acteur de la Révolution américaine. L'organisation de la publication, délibérément historique (1756-1782/1786-1816) en résume les deux principes : J. Adams incarne tout autant l'homme politique qui rédige la Déclaration d'Indépendance du 2 juillet 1776 que l'accomplissement du mythe du philosophe-roi dont la pensée s'inscrit dans les « Lumières » américaines. En effet, l'auteur décrit de façon très éclairante la formation intellectuelle et tout particulièrement philosophique de l'homme politique, en soulignant les racines smithiennes de sa pensée : l'anthropologie des passions (« la raison est le compas, la passion est le vent » selon Pope) est identifiée comme la matrice intellectuelle de J. Adams qui le conduit à placer au cœur de l'analyse sociale et politique le *self-deceit* et la sympathie. Ce fondement passionnel de nos actions produit une analyse politique originale qui pense l'exercice du pouvoir sur le modèle de l'ingénieur qui anticipe freins et contrepoids pour maintenir l'équilibre, en particulier dans le débat concernant le mono ou bicamérisme. Seul le choix éditorial de cette publication, qui privilégie un aperçu sur de nombreux textes par rapport à la présentation d'un seul texte dans son intégralité, aurait valeur de réserve.

Françoise BADELON

Friedrich Melchior GRIMM, *Correspondance littéraire*, tome III (1756), édition critique par Robert GRANDEROUTE, texte établi par Ulla KÖLVING, Ferney-Voltaire, Centre international d'étude du XVIII^e siècle, 2007, 400 p., 18,5 × 26,5 cm.

R. Granderoute poursuit son minutieux et impressionnant travail commencé au tome II (*DHS*, 39, p. 682) en réalisant une édition critique particulièrement réussie de la *Correspondance* pour l'année 1756. Il nous fait partager dès l'introduction le plaisir de relire ces textes tout en revivant les amours et les tensions du siècle : Diderot, Rousseau, M^{me} d'Épinay puis les forts troubles politiques qui secouent le Parlement et le clergé sur le fond du début de la guerre de Sept ans. Les liaisons entre le contexte politique, l'activité littéraire et les beaux-arts apparaissent clairement. Enfin, à la suite des Lettres de janv. à déc. 1756 sont en appendice les six *Lettres à mon fils* de M^{me} d'Épinay suivies par 3 index : des titres, des incipit des pièces en vers, et général.

Martine GROULT

Claudette HOULD, *La Révolution par l'écriture. Les Tableaux de la Révolution française. Une entreprise éditoriale d'information (1791-1817)*, préface d'Alain CHEVALIER, Vizille, Musée de la Révolution française - Paris, Réunion des Musées nationaux, 2005, in-4°, 512 p. + nb. ill.

Cet ouvrage, respectable par la taille et par le poids, est publié à l'occasion du troisième colloque international « *La Révolution : l'écriture d'une histoire immédiate, 1789-1817* » au musée de la Révolution française à Vizille les 22-23 septembre 2005, organisé par le Centre d'histoire « Espace et Culture », Université Blaise Pascal, Clermont-Ferrand II, et le musée de Vizille ; il est le second volume d'un triptyque centré autour des *Tableaux de la Révolution française*. Cet ouvrage monumental, publié une première fois en 1791, offrait une

série de gravures fixant sous la forme d'instantanés les moments jugés singuliers de la Révolution alors en marche en y associant un commentaire explicatif. Outre le choix des gravures, le nom des commentateurs intéressera l'historien, puisqu'au long des cinq éditions du recueil se succèdent Fauchet, Chamfort, Ginguené, et, en 1798, un compilateur moins connu, François-Xavier Pagès de Vixouze. On ne peut entrer ici dans le détail de leur lecture de l'image – donc de l'écriture de l'Histoire puis de sa mise en scène d'une édition à l'autre. On se reportera au commentaire, très savant, très consciencieux, de Cl. Hould, maître d'œuvre de la série. Mais le lecteur pourra se forger sa propre opinion en parcourant tous les textes qui sont fidèlement reproduits en vis-à-vis, et prendre la mesure de leur « évolution » d'un auteur à l'autre et, bien sûr, à des moments différents de la Révolution. Il s'agit moins d'un « beau » livre, que d'un livre de référence, un livre-source qui, année après année, se propose d'associer le lecteur à l'événement en se donnant le prétexte de la neutralité. Mais, on le remarquera, d'Orléans est clairement visé, et Mirabeau et Lafayette sont exonérés. On trouvera en annexe plusieurs discours de C. Fauchet, la transcription des prospectus de 1798 et 1802, des commentaires de Ginguené et une bibliographie détaillée et très complète des différentes éditions et localisations de l'ouvrage. Il manque un index.

Charles PORSET

Nicolas-Germain LÉONARD, *Œuvre poétique*, texte établi, présenté et annoté par Gwenaëlle BOUCHER, Paris, L'Harmattan (Coll. « Les Introuvables »), 2007, 286 p.

Nicolas-Germain LÉONARD, *Œuvres en prose*, texte présenté et annoté par Gwenaëlle BOUCHER, Paris, L'Harmattan (Coll. « Les Introuvables »), 2007, XCVIII-245 p.

On aimerait pouvoir se réjouir sans réserves de voir l'essentiel de l'œuvre de Léonard (1744-1793) accessible dans une édition moderne : le poète des *Idylles* et des *Saisons* comme le romancier de *La nouvelle Clémentine* et des *Lettres de deux amants habitants de Lyon* méritent en effet de retrouver une place dans l'histoire plutôt maltraitée de notre littérature de la fin du 18^e s., et pas seulement sous la rubrique des épigones de Gessner ou de Jean-Jacques, ni non plus sous celle, fièrement revendiquée en couverture de ces deux volumes, de « Littérature antillaise du XVIII^e s. ». Malheureusement, la réalisation technique n'est vraiment pas à la hauteur des louables intentions de G. Boucher : sans compter des coquilles irritantes, dans le volume de l'*Œuvre poétique*, la mise en espace des textes, systématiquement alignés sur la marge de gauche, rend la lecture fatigante et la perception de la variété de la versification difficile ; dans celui des *œuvres en prose*, on a négligé de rendre homogène la présentation des en-têtes de lettres dans les ouvrages épistolaires et laissé se poursuivre la pagination en chiffres romains, légitime pour la préface de l'Éditeur mais déplacée ensuite, jusqu'à la fin de *La Nouvelle Clémentine*, avant des illustrations (v. la table des matières) dont une seule est présente... On pardonnerait aisément ces défauts matériels si les textes – dont l'orthographe a été modernisée – étaient accompagnés des aides à la lecture nécessaires à une bonne compréhension d'ouvrages d'un abord désormais plus compliqué qu'il n'y paraît, mais l'on doit se contenter de six courtes pages d'indications sur la provenance des poèmes à la fin du volume de l'*œuvre poétique* et de quelques rares notes de même nature au début de chacune des *œuvres en prose*. L'insuffisance de ces appareils n'est guère compensée par les préfaces de G. Boucher, qui expliquent assez confusément comment a été constituée « cette présente édition » (*sic*, *OP*, p. 16) sans prendre le soin d'esquisser une bibliographie un peu méthodique de la publication

des textes de Léonard. De son côté, si la mise en situation biographique et esthétique se révèle souvent intuitive, notamment en ce qui concerne le rôle de l'inspiration antillaise dans les fictions romanesques, elle ignore superbement tout ce qui a pu être écrit après 1825 sur Léonard (le livre de Raphaël Barquissau sur *Les Poètes créoles du XVIII^e siècle*, Parny, Bertin, Léonard [1949] n'est même pas cité) et apparaît tout de même plutôt brutalement anachronique, comme si le poète créole, qui « vit toujours en dystopie » (*O.P.*, p. 14) était artificiellement tiré vers une modernité, disons, post-baudelairienne, là où il est, plus probablement, largement prisonnier de la vieilleries poétique.

Jean-Noël PASCAL

MARIVAUX, *La Vie de Marianne*, édition présentée et annotée par Jean M. GOULEMOT, Paris, Librairie Générale Française (Coll. « Le Livre de poche classique »), 2007, 701 p.

En 1957, F. Deloffre publiait dans la collection « Classiques Garnier » une édition de *La Vie de Marianne* qui a marqué toutes les suivantes. Depuis, ce texte a connu de nombreuses éditions nouvelles, notamment en format de poche, parmi lesquelles il convient de citer celles de M. Gilot en GF et celle de J. Dagen en Folio. La présente édition s'inscrit dans cette tradition et, sans prétendre renouveler l'interprétation de *La Vie de Marianne*, offre du roman une présentation très pédagogique. L'introduction, claire et synthétique, présente différents aspects du roman, le situant dans son temps et dans l'œuvre de Marivaux, avant d'évoquer sa forme, ses thèmes, et son problématique inachèvement. Les notes visent pour la plupart à éclairer le vocabulaire et les tournures qui pourraient embarrasser le lecteur d'aujourd'hui.

Colas DUFLO

Médéric, Louis Élie MOREAU DE SAINT-MÉRY, *Voyage aux États-Unis de l'Amérique 1793-1798*, Nouvelle édition, annotée et présentée par Monique POULIQUEN, Saint-Denis, Publications de la Société Française d'Histoire d'Outremer, 2007, 321 p.

Moreau de Saint-Méry est surtout connu des historiens en tant que spécialiste des colonies françaises d'Amérique. Né colon à la Martinique, il fit carrière à Saint-Domingue avant de jouer un rôle déterminant au sein de la municipalité parisienne au moment de l'insurrection de juillet 1789. Surtout, il passe, à juste titre, comme l'incarnation de l'esprit colonial absolu, mettant sa science juridique et historique (il a publié de 1784 à 1790 l'immense corpus en 6 vol. des *Loix et constitutions des colonies françaises de l'Amérique septentrionale*) au service de la défense des intérêts coloniaux en place, notamment le maintien de l'esclavage. En ces domaines il joua un rôle de premier plan aussi bien au sein de l'assemblée constituante – comme député de son île natale – qu'au Club Massiac et aux Feuillants. Suspecté de royalisme, il quitta Paris après le 10 août, se réfugia au Havre, d'où il put partir légalement pour Saint-Domingue, via les États-Unis. En fait il se garda bien de rejoindre la colonie en insurrection et s'installa durablement à Philadelphie où il retrouva rapidement d'autres Français, tels La Rochefoucauld Liancourt, Talleyrand, Beaumetz, ou encore le jeune duc de Chartres, futur Louis Philippe. Pour vivre, Moreau se fit libraire-imprimeur et publia, entre autres œuvres ou journaux de ses compatriotes et de lui-même, sa grande description de la partie française de Saint-Domingue, source inestimable pour connaître la colonie avant sa chute, mais également œuvre de systématisation de la vision raciale des sociétés coloniales, hiérarchisée en fonction de la couleur. Il s'agit ici du précieux *Journal* tenu par Moreau durant ses 5 années américaines. Publié pour la première fois aux États-Unis en 1913 par Stewen L. Mims, cet ouvrage est depuis longtemps introuvable sur le marché et rare dans les bibliothèques.

ques françaises. On saura gré à M. Pouliquen d'avoir eu la patience de reprendre le manuscrit original, conservé à Aix-en-Provence dans l'immense fonds Moreau de Saint-Méry, et de donner ainsi une édition considérablement améliorée, épurée si on peut dire des fautes de transcription de l'édition de 1913. L'apport de ce *Journal* à notre connaissance du milieu des réfugiés français (dont certains n'étaient pas des « émigrés » au sens juridique du mot) est précieux, car Moreau y décrit avec beaucoup de détails la vie quotidienne de ces Français exilés, ses relations avec les autorités des États-Unis (les présidents Washington puis John Adams, le Congrès ...), les mœurs des habitants, les situations des différentes régions de l'Union, aussi bien au sud esclavagiste qu'au nord. Le retour de Moreau en France fut précipité, mais il ne négligea pas cette opportunité brusquement offerte grâce à son amitié avec Talleyrand, redevenu tout puissant à Paris. Brusquement interrompu, son *Journal* ne comporte pas de conclusion, mais donne une rapide description du voyage – particulièrement difficile – de retour jusqu'à Bordeaux, puis se clôt au moment de son arrivée à Paris où il est rapidement réintégré à l'élite dirigeante du Directoire, aux côtés de Tallien, Treillard, La Revellière Lépeaux et, naturellement, Talleyrand, son compagnon d'exil et son protecteur. Rallié à Bonaparte il fut nommé administrateur des États de Parme, où il eut pendant un temps rang de quasi chef d'État, avant de tomber en disgrâce jusqu'au retour de Louis XVIII, peu avant sa mort. Ce *Journal* est l'un des derniers grands textes de Moreau, qui ne rédigea plus par la suite que des textes courts, liés aux circonstances, notamment à la nouvelle conjoncture coloniale. La présente publication, judicieusement complétée de documents iconographiques sur les villes et les principaux sites américains d'alors, fera date.

Marcel DORIGNY

De la Nécessité d'adopter l'esclavage en France, texte anonyme de 1797, édité par Myriam COTTIAS et Arlette FARGE, Paris, Bayard, 2007, 175 p.

Spécialistes du fait colonial et du peuple au 18^e siècle, M. Cottias et A. Farge signent une présentation commune de ce texte anonyme et inédit de 71 p., articulé en trois sections, retrouvé dans la collection de la Bibliothèque nationale, daté de 1797 et prônant la restauration de l'esclavage dans l'espace français (abrogé sept ans auparavant) comme remède à la pauvreté et à la criminalité. Avec un style incisif, une syntaxe sinueuse, une rhétorique qui multiplie, derrière un discours stratégiquement réaliste et à l'apparence philanthropique, des thèses discriminatoires et inégalitaires, et à l'aide de réflexions bien défendues plaçant la cause d'une stricte hiérarchie raciale et sociale, l'auteur anonyme du fascicule non seulement légitime la domination tout en déniait les bienfaits de la Révolution, mais estime l'asservissement des populations « noires » et des coupables (délinquants, indigents, vagabonds, libertins, enfants trouvés) être une mesure juste et solidaire, susceptible de s'avérer triplement avantageuse pour le bien public et pour celui des esclaves : sur le plan économique cette servitude, disciplinée par des bonnes lois, serait un facteur de prospérité pour les colonies, les noirs et les pauvres pouvant de la sorte satisfaire à leurs besoins par le fruit du travail ; sur le plan socio-juridique elle permettrait de punir les criminels sans recourir au bannissement, ou à la peine des galères ou de mort, mais en les engageant dans des travaux publics ; sur le plan humanitaire, enfin, par un renversement de l'idée selon laquelle l'esclavage serait contraire à l'humanité, la servitude est présentée comme une ressource généreusement et fraternellement offerte aux indigents, du moment qu'elle contribuerait à l'amélioration de leur condition de vie. Au nom du bonheur de tous, de la lutte contre la mendicité et la délinquance, l'auteur propage insidieusement les idées cruelles de l'intérêt et du besoin, fixées et réglées par l'État. L'intérêt de ce plaidoyer politique troublant, qui fait de « l'usage des esclaves » un élément nécessaire pour le

bonheur de la classe laborieuse, est multiple. Par la mobilisation des notions d'« esclave » et d'« indigent », qui participent à la formation d'une grammaire de la domination dont on retrouve encore des traces dans notre vocabulaire, ce petit traité interpelle aussi bien les historiens dix-huitiémistes de l'esclavage que ceux de la pauvreté ; par les considérations sur les avantages sociaux des travaux forcés comme peine criminelle – qui prennent en contre-pied les textes dénonciateurs de Voltaire (hostile à tout genre de servage) – il sollicite tant les historiens que les philosophes du droit ; en outre, ce même opuscule s'insère dans le débat, on ne saurait plus actuel, concernant la question fort controversée de la colonisation « positive », de l'importance du système colonial pour la France et, plus généralement, de la tension entre le discours universaliste de la République et le sentiment de marginalisation ressenti par ces citoyens français qui descendent des anciens esclaves.

Luigi DELIA

Antoni OSTROWSKI, *Ten biedny Mickiewicz – zapiski z poczków towiańszczyzny* (*Ce pauvre Mickiewicz – notes du début de "towianisme"*), introduction, notes et annexes, choix d'illustrations par Elżbieta Z. WICHROWSKA, Gdańsk, słowo / obraz terytoria, 2006, 392 p.

La découverte par E. Z. Wichrowska d'un journal manuscrit d'A. Ostrowski (1782-1845) est un des événements significatifs de l'histoire littéraire polonaise en cette première décennie du 21^e s. On se réjouit de voir cette œuvre écrite en France dans les années 1841-1842 qui met en valeur le milieu d'émigrés politiques polonais à Versailles, autre que celui du célèbre « Hôtel Lambert » du prince A. J. Czartoryski à Paris, au moment où les analyses psycho et socio-littéraires de la conception romantique du messianisme polonais s'intensifient. L'importance de ce manuscrit, dont le titre d'édition est tiré d'une des notes de son auteur, repose en premier lieu sur le point de vue original et impitoyable du comte Ostrowski à propos du plus grand écrivain romantique polonais, Adam Mickiewicz (1798-1855). Contrairement à la majorité de l'émigration polonaise en France (notamment à Paris) fascinée par Mickiewicz, Ostrowski – grand aristocrate et fidèle adepte des Lumières formé encore pendant le règne de Stanislas A. Poniatowski avant le dernier partage de la Pologne, – adoptait, grâce à son esprit rationnel et pratique, la position du scepticisme envers les idées messianiques des « prophètes » romantiques exilés. C'est surtout sa critique de l'admiration enthousiaste du poète à l'égard de l'idée du « towianisme » (*towiańszczyzna*) – une vision rédemptrice de la nation polonaise, créée par A. Towiański pour sa secte religieuse, qui impressionne. En effet, la critique par Ostrowski au début des années 40 du 19^e siècle du « towianisme » et de l'envoûtement de Mickiewicz par Towiański, déplace les accents de la chronologie de ce phénomène religieux et idéologique, et jette la lumière sur le mystère du silence créateur du poète – à Paris dans cette période-là. Au total, grâce à une introduction très compétente, des notes nombreuses et exactes (y compris des notes biographiques), un glossaire et des illustrations, cette édition est à la fois à la portée des chercheurs et de tous les lecteurs.

Marek DEBOWSKI

Maximilien ROBESPIERRE, *Œuvres, Tome XI (compléments 1784-1794)*, édition présentée et annotée par Florence GAUTHIER, Paris, Société des études robespierristes, 2007, 466 p.

Lors de sa fondation, en 1907 par A. Mathiez, la Société des études robespierristes fixait parmi ses objectifs principaux la publication des *O.C. de Robespierre*. La tâche fut immense, du moins beaucoup plus longue que ne l'avaient envisagée ses initiateurs : si les tomes I et II parurent avant 1914, il fallut attendre 1967

pour voir enfin la parution de tome X, et dernier, de ce corpus de 6800 pages, annoté avec toute l'érudition requise, notamment pour les tomes V à X qui contiennent les *Discours*. Pourtant, quelle qu'ait pu être la qualité du travail de plusieurs générations de spécialistes, allant de Mathiez lui-même à A. Soboul, G. Lefebvre, J. Godechot et M. Bouloiseau, la publication achevée en 1967 était loin de regrouper la totalité des textes de Robespierre. Un premier *Supplément* à la correspondance qui formait le t. III avait du reste déjà été publié en 1941 par G. Michon, portant ainsi la collection à 11 vol. Il s'est rapidement avéré que de nombreux écrits avaient été oubliés ou n'étaient pas répertoriés, et non des moindres, comme deux Mémoires judiciaires du jeune Maximilien, sa correspondance avec Dubois de Fosseux et l'Académie d'Arras, l'adresse à la Nation Artésienne, pour la période prérévolutionnaire ; pour les débuts de la Révolution, les *Doléances des cordonniers mineurs* d'Arras, diverses motions de Robespierre à l'Assemblée constituante et surtout ses prises de positions de juillet 1791 au moment de la fuite du roi et ses annotations pour la Constitution de 1791 ; pour la période de la Convention, mieux scrutée, des textes importants avaient cependant été omis : les notes relatives à la déclaration des droits d'avril 1793, le « Carnet » de Robespierre, ses notes sur les dantonistes. Longtemps retardée, la publication de ce tome XI coïncide avec le centenaire de la Société des études robespierristes et avec la réimpression de la totalité des *Œuvres de Robespierre*. Ainsi, ce sont plus de 450 pages supplémentaires – en grande partie inédites – qui sont mises à la disposition des chercheurs et on ne peut que s'en réjouir. Est-ce à dire que le projet initial de Mathiez est enfin réalisé ? Probablement pas tout à fait, car le volume publié ici ne contient qu'une partie de la correspondance retrouvée, ou signalée, alors qu'un nombre important de lettres sont passées en ventes publiques au fil des dernières décennies et figurent sur les catalogues ou dans des collections privées, voire des bibliothèques publiques ; d'autres lettres ont été transcrites sur les registres des municipalités, des districts ou des sociétés populaires : leur recension, à peine esquissée, permettrait de combler partiellement le vide créé par la disparition des papiers personnels de Robespierre et de son frère. Ce travail considérable – qui ne peut qu'être conduit par une équipe de chercheurs – fournira peut-être un jour la matière d'un tome XII...

Marcel DORIGNY

Jean-Jacques ROUSSEAU, *Émile et Sophie ou les Solitaires*, édition critique par Frédéric S. EIGELDINGER, Paris, Honoré Champion (Coll. « L'Âge des Lumières »), 2007, 169 p.

De tous les écrits mineurs de Rousseau, *Les Solitaires* est celui qui exerce la plus grande fascination sur les commentateurs. Il s'agit en effet de l'ébauche d'une suite romanesque de l'*Émile*. L'enfant un peu impersonnel, objet de la vaste expérience de pensée du grand livre sur l'éducation, est maintenant un homme adulte. Mesurer la pertinence de la formation qu'il a reçue, c'est le confronter aux plus grandes difficultés de l'existence pour voir comment il les affronte. Seul le roman le plus romanesque, avec des péripéties à la Prévost, peut mettre en scène cette expérience nouvelle. Émile perdra donc un enfant, puis sa femme, et enfin sa liberté, se retrouvant esclave à Alger. Malheureusement, les épreuves traversées par Rousseau après la condamnation de l'*Émile* l'ont détourné de mener à bien le récit de celles vécues par son personnage et ce roman qui, peut-être, n'était pas son genre, est demeuré inachevé. Il en reste deux lettres magnifiques et un scénario connu dans ses grandes lignes par différents témoignages à peu près concordants. La présente édition, près de quarante ans après celle de Ch. Wirz pour le tome IV des *O.C.* en « Pléiade », présente, outre les pages de Rousseau, une introduction très complète qui fait le point sur ce qu'on peut savoir des circonstances de l'élaboration de ces textes et sur leur

destinée d'après les témoignages des contemporains, et des annexes qui rassemblent les informations sur les scénarios possibles du roman.

Colas DUFLO

Jean-Jacques ROUSSEAU, *Textes politiques. Du Contrat social ou principes du droit politique. Projet de constitution pour la Corse. Considérations sur le gouvernement de Pologne et sur la réforme projetée*, introduction de Tanguy L'AMINOT, Lausanne, L'Âge d'homme (Coll. « Classiques de la pensée politique »), 2007, 275 p.

La réédition de ces trois textes de Rousseau témoigne de l'importance que la politique a tenu dans l'œuvre et la vie du citoyen de Genève. T. L'Aminot rappelle d'ailleurs le rôle prépondérant que l'appartenance à la cité de Genève a joué dans l'élaboration de la pensée du philosophe mais souligne que *Du Contrat social* touche à des questions beaucoup plus larges et plus universelles sans tomber dans l'abstraction ni dans l'utopie chimérique. Et c'est là que se situe le génie politique de Rousseau. Riche des lectures de Hobbes, Grotius et Pufendorf qui voulaient arracher le pouvoir royal à la tutelle de l'Église, il cherche « une base légitime à l'autorité souveraine » dans une réflexion sur l'écart entre le faisable et le possible et se demande quelle est la meilleure législation qui pourrait convenir aux êtres humains, en fonction de ce qu'ils sont et non de ce qu'ils doivent être. D'où toute la difficulté et la tension à penser un état social où se conjuguent intérêts personnels et intérêt général. T. L'Aminot souligne avec raison « le caractère dramatique du passage de l'état de nature à l'état civil ». La nécessité de l'établissement du contrat social est ambiguë puisque si elle témoigne d'une certaine confiance dans le genre humain pour résister contre l'oppression et se révolter, elle montre aussi la décadence et la corruption inévitables des sociétés humaines. La société civile selon Rousseau n'implique absolument pas la soumission des individus à un quelconque pouvoir qui les opprime et la notion de volonté générale a souvent été interprétée comme le fondement d'une société totalitaire. C'était oublier que pour Rousseau, le citoyen décide des lois auxquelles il se soumet dans le sens de l'intérêt public. La loi vise toujours le bien-être et la liberté de l'individu. Comme l'écrit très pertinemment T. L'Aminot, « l'État n'est donc pas un corps statique, mais une force dynamique qui tient compte de la vie personnelle des citoyens et de leurs aspirations ». Il analyse aussi de très près et avec beaucoup de finesse la question de la représentation qui vient du gouvernement féodal rejetée par les philosophes des Lumières. Rousseau, partisan de la démocratie directe – il a toujours Sparte comme modèle – se prononce contre la représentation et on connaît sa fameuse phrase sur les Anglais. Le génie de Rousseau est d'avoir voulu apporter des conseils, une méthode de réflexion pour éviter aux peuples de tomber sous la tyrannie d'un des leurs et pour choisir la meilleure constitution possible. Son projet et son ambition n'ont pas été vains puisque dès 1764, on s'adresse à lui pour donner une législation à la Corse et que six ans plus tard, on le sollicite de nouveau à propos de la Pologne. « Rousseau est conduit à raisonner à chaque fois à partir de la réalité présente et non pas à partir d'une généralité qui regarderait les Corses ou les Polonais comme des hommes interchangeables à qui un législateur pourrait appliquer un système général de gouvernement » écrit T. L'Aminot. La multiplicité des lectures contradictoires de Rousseau, revendiqué aussi bien par la droite que par la gauche, témoigne de la complexité de notre auteur. Pour autant nous serions d'avis de le classer plutôt à gauche sur l'échiquier politique et certains commentaires de T. L'Aminot lui-même nous pousseraient vers cette voie, lorsqu'il se moque des discours sécuritaires actuels, lorsqu'il raille le « bourgeois craignant pour son magot » et qu'il conclut que le *Contrat social* « éclaire et rend forts les faibles que nous sommes devant les pouvoirs et les puissances

impérialistes qui sont toujours aussi dévorants ». Mais nous devrions là redéfinir ce que signifie le terme de gauche, vaste programme qui n'aurait peut-être pas déplu à Rousseau lui-même. Cette édition des textes de Rousseau renouvelle intelligemment la vision que l'on a du philosophe et sa lecture constitue une redoutable antidote contre la bêtise et le conformisme ambiants. On ne peut que conseiller sa lecture.

Pascal PELLERIN

Jean-Jacques RUTLIDGE, *La Quinzaine anglaise à Paris, ou l'art de s'y ruiner en peu de temps*, édition critique de Roland MORTIER, Paris, Honoré Champion (Coll. « L'Âge des Lumières »), 2007, 211 p.

L'introduction comprend 47 pages qui complètent et renouvellent les travaux de Las Vergnas et de Peyronnet sur Rutledge ou Rutledge (1742-1794). L'ouvrage ici présenté méritait sans doute d'être à nouveau publié. Il parut pour la première fois en 1776 et ce fut un succès de librairie. Il s'agit du récit d'un séjour (fictif) à Paris d'un riche aristocrate britannique particulièrement naïf, et son histoire est celle d'une déchéance qui l'amènera à la prison. L'auteur ne s'intéresse guère à la psychologie du héros-narrateur et ne cherche pas à décrire les lieux, à l'exception de l'atelier de Greuze et de la prison du For-l'Évêque. L'histoire se veut une leçon de morale. Comme le dit R. Mortier, « ce n'est pas un chef d'œuvre méconnu, mais ce n'est certes pas une œuvre littéraire médiocre ».

Françoise WEIL

SAINT-SIMON, *Intrigue du mariage du M. le duc de Berry (Mémoires, avril-juillet 1710)*, présentation par Patrick DANDREY et Grégory GICQUIAUD, Paris, Flammarion (Coll. « GF-Flammarion »), 2005, 270 p.

Pour le lecteur pressé ou volage qui n'entrera pas dans le monument des *Mémoires*, les auteurs ont choisi d'isoler un « récit incrusté » qui évoque la principale contribution politique du duc à la politique étrangère française. Le mémorialiste s'y montre, comme à son habitude, grand analyste des mécanismes psychologiques et politiques mais l'épisode a surtout l'intérêt, selon P. Dandrey, de donner la clef de toute l'œuvre, de ces mémoires écrits par un courtisan en quête de rédemption « par l'exercice de lucidité pratique que lui impose l'événement têtue ». Le dossier offrira à l'étudiant un tableau historique et des considérations littéraires sur l'épisode choisi.

Nicolas VEYSMAN

Franciszek SALEZY JEZERSKI, *Trzy utwory z czasów Sejmu Wielkiego (Trois ouvrages du temps de la Grande Diète)*, Kraków-Warszawa, Collegium Columbinum, éd. Bronisław Treger, 2005, 289 p.

Troisième numéro dans la série « Sources » de la « Bibliothèque d'Études sur le Dix-huitième Siècle » en Pologne, le volume, préparé par un historien de la philosophie, comprend trois ouvrages de Jezerski (1740-1791), parus à l'apogée de son activité qui coïncidait avec les débats de la Grande Diète (1788-1791) : « Tron dla prócznej powagi, szlachta dla poddaństwa » (« Trône pour la vaine grandeur, noblesse pour la sujétion »), un discours politique circonstancié qui tourne dans un essai spirituellement rédigé sur l'homme, la société et l'histoire ; « Gowórek herbu Rawicz, wojwoda sandomierski. Powiećca z widoku we cenie » – « Goworek au blason de Rawicz, voïvode de Sandomierz. Roman d'après une vision en songe ») paru de son vivant (1789), est un pamphlet où les ambitions des magnats sont stigmatisées sous le costume des princes polonais fauteurs de troubles au 12^e s. ; enfin « Rzepicha matka królów » (« Rzepicha mère des rois », éd. posthume en 1794) nous transporte dans une Pologne légendaire, encore païenne (9^e s.), dont le roi mythique, Piast, époux de Rzepicha, est présenté comme un monarque modèle, charron élu au trône par le peuple –

ou la nation – « slave » (sc. polonaise) pour des vertus dont son père et son fils sont également porteurs. Plus qu'un roman « pseudohistorique » *Rzepicha* est, selon son éditeur, un traité politico-historico-moral. Soldat ruiné devenu prêtre, Jezierski était parti faire ses études en Italie, et à son retour avait rejoint la Commission d'Éducation nationale ; chanoine de la cathédrale de Wawel et bibliothécaire à l'École Principale de Cracovie (avatar de l'académie érigée au 14^e s.), il finit sa carrière à Varsovie où, traducteur de Sieyès, il devint la main droite du parti radical, optant non seulement pour l'hérédité du trône mais aussi en faveur des plus démunis : les paysans.

Iza ZATORSKA

Sidoine SÉGUIER DE SAINT-BRISSON, *Idylles françaises suivies de Aristote ou les charmes de l'honnêteté*, éd. critique de Frédéric S. EIGELDINGER, Paris, Honoré Champion, 2006, 222 p.

Estimant que le procès de la poésie du 18^e s. a été mal instruit, l'auteur entreprend de rouvrir le dossier en publiant deux ouvrages de Séguier de Saint-Brisson qui attestent la sensibilité de l'époque. De cette nouvelle histoire de la poésie française du 18^e s. qu'il appelle de ses vœux, l'auteur écrira un petit segment consacré aux idylles de Saint-Brisson, composées sous l'égide de Gessner et de Rousseau, exemplaires du goût du siècle pour la vertu.

Nicolas VEYSMAN

Gabriel SÉNAC DE MEILHAN, *Les Deux Cousins, Histoire véritable*, texte établi, présenté et annoté par Vittorio FORTUNATI, Paris, Honoré Champion (Coll. « L'Âge des Lumières »), 2007, 185 p.

En 1790, lorsque ce texte paraît, Sénac de Meilhan (1736-1803) a sans doute déjà quitté la France, pour le long périple qui ne s'achèvera qu'à sa mort, à Vienne. C'est d'ailleurs surtout par ses écrits d'exil que l'auteur de *L'Émigré* est passé à la postérité. L'écriture des *Deux Cousins* se situe donc juste avant cette grande rupture, dans la vie de Sénac de Meilhan comme dans le siècle. Il s'agit d'un conte oriental à la manière de Voltaire, où bien des influences de différents auteurs des Lumières se font sentir, comme le souligne V. Fortunati dans sa substantielle préface. Deux cousins sont dotés par deux fées de différents dons. La mauvaise fée donne à Aladin un cœur sensible, un génie supérieur et une grande franchise, la bonne donne à Salem un esprit médiocre, un caractère patient et une âme froide. Le conte suit les aventures d'Aladin, à qui son génie passionné n'attire que des ennuis, tandis que son médiocre cousin connaît une lente mais solide réussite. Sous la conduite paternelle d'un sage calender, Aladin découvre le monde, la vie politique et l'amour. La morale désenchantée de cette histoire est que les hommes n'aiment pas les génies supérieurs, même si, dans les situations de grave crise, certains sont nécessaires. Comme le dit le calender en termes équestres : « On n'a pas toujours besoin de coursiers et les ânes, en général, suffisent » (p. 77).

Colas DUFLO

Emmanuel-Joseph SIEYÈS abbé, *Des Manuscrits de Sieyès, 1770-1815*, Tome II, sous la direction de Christine FAURÉ, Paris, Honoré Champion, 2007, 727 p.

La publication des manuscrits de l'abbé Sieyès, longtemps égarés et maintenant déposés et classés aux Archives nationales, se poursuit dans ses objectifs initiaux avec l'édition de ce second volume. Dans une introduction substantielle Ch. Fauré présente cette publication collective qui privilégie des ensembles bien définis, publiés ici par ordre chronologique, et en souligne l'intérêt, notamment en ce qui concerne les manuscrits antérieurs à la révolution sur l'économie et ses réflexions politiques et constitutionnelles qu'elle a elle-même annotés en troisième, quatrième et cinquième partie : les *Cahiers Smith* et les *Cahiers Necker*,

la *Constitution hypothétique* (écrits des années 1770 et 1780), et la *Discussion sur la constitution de l'an III*. La collaboration de deux conservateurs, F. Weil et V. Challéat, témoigne ce que peut apporter un travail partagé entre archivistes et historiens. Plus du tiers du volume est consacré aux bibliographies de Sieyès, annotées avec beaucoup de soin et d'érudition et présentées par Françoise Weil en deuxième partie : deux manuscrits divisés en 16 cahiers dont le classement thématique reflète les intérêts de Sieyès alors qu'il est étudiant au séminaire Saint-Sulpice – philosophie, logique et grammaire, sciences, histoire, belles lettres, métaphysique, morale et théologie. Cette sorte de bibliothèque idéale montre qu'il partage les curiosités intellectuelles de son temps, s'intéresse de près aux traductions d'auteurs anglais et allemands, à la théologie naturelle même s'il garde ses distances vis-à-vis des controverses religieuses. Jacques Guilhaumou, qui a publié le *Grand cahier métaphysique* dans le premier volume, poursuit ici l'édition des réflexions philosophiques de Sieyès avec le manuscrit des *Vues analytiques*, première et seule partie quasi-achevée sous le titre *Des forces simples* d'un ensemble annoncé en quatre parties. Ces derniers manuscrits se situent dans la continuité de ses interrogations métaphysiques sur le moi sur la base de nouvelles lectures, notamment des travaux des physiologistes, et de sa confrontation avec l'« école de Condillac », autrement dit les Idéologues. Les manuscrits publiés sous la direction de Ch. Fauré se révèlent être une véritable mine pour les historiens, les philosophes et les juristes, dans la mesure où ils nous font pénétrer dans l'« atelier » de Sieyès avec ses tableaux analytiques au plus près de son activité de pensée, avec ses questionnements sur l'individu, sur la langue, l'économie de l'état et l'ordre politique fondé sur la représentation et la liberté. On peut regretter le nombre de coquilles laissées par l'éditeur dans une publication de cette qualité et de cet intérêt. Ces manuscrits ouvrent à une meilleure connaissance de la pensée d'un acteur majeur de la période révolutionnaire sur la philosophie et l'économie politique de son temps. On pourra suivre au fil de ses notes de lecture, de ses réflexions et des commentaires des figures l'approfondissement méthodique d'une quête intellectuelle et morale sans cesse reprise, avec l'attention portée au lexique et aux notions clés (la liberté, la loi, la représentation, l'institution, l'« économie » morale...), dans la recherche d'une langue, d'une théorie politique et constitutionnelle conforme aux Droits de l'homme et du citoyen. Ils sont placés au sommet de la pyramide dans le dossier sur la Constitution de l'an III, où il décompose les rouages extrêmement complexes des différentes phases de la décision politique pour construire un ordre constitutionnel idéal sur la base d'une théorie de la volonté et de l'engagement réciproques qui « embrasse tous les rapports ». La métaphore du corps politique traduit la nécessaire coordination d'action qui anime tous les organes de la formation et du service de la loi – gouvernement, administration, grand jury, etc. – par un jeu d'échelles ascendante et descendante. Les néologismes plus ou moins heureux qui l'aident à forger sa théorie et sa langue politique sont autant de nouveaux concepts pour faire passer la vigueur de sa pensée politique qui dépasse l'organisation constitutionnelle de l'état pour s'élever à une « mathématique intellectuelle et morale » garante de la cohésion du corps social. On comprend que Sieyès ait en son temps suscité autant de respect que d'incompréhension.

Raymonde MONNIER

VOLTAIRE – CATHERINE II, *Correspondance 1763-1778*, texte présenté et annoté par Alexandre STROEV, Paris, Non Lieu (Coll. « Lettres ouvertes »), 2006, 375 p.

On sait la fascination qu'exercèrent sur Voltaire les têtes couronnées prétendument philosophes et il n'y a pas lieu de revenir sur le langage hyperbolique que l'ermitte de Ferney employa pour louer l'« aurore boréale », « l'astre le plus

brillant du monde » qui régnait à Pétersbourg, cette souveraine « bénie par-dessus toutes les impératrices et par-dessus toutes les femmes ». « C'est du Nord aujourd'hui que nous vient la lumière », que cette dernière s'exprime dans le *Nakaz* de Catherine II, l'instruction pour la commission législative, « le plus beau monument du siècle » ou dans la guerre que la Russie mène de 1768 à 1774 contre le « gros cochon » turc de Constantinople. C'est pendant ce temps de conflit que l'échange épistolaire est le plus dense, Voltaire semble suspendu aux nouvelles des fronts terrestres et maritimes qui lui parviennent très déformées par les gazettes de France, le gouvernement de Louis XV demeurant l'allié des Ottomans et des Polonais (c'est le temps du premier partage), ces tenants du fanatisme. En regard des exploits de Catherine, ce qui se passe en France est systématiquement tourné en dérision ; tandis que la flotte russe opère l'extraordinaire contournement de l'Europe occidentale par la Manche et Gibraltar pour anéantir la marine turque à Tchesmé en mer Egée, « notre flotte se prépare à voguer de Paris à Saint-Cloud » ! Catherine II répond à Voltaire avec une extraordinaire précision, en reprenant ses propos, en satisfaisant ses interrogations, en travestissant, elle aussi, la réalité quand elle traite à la légère la révolte de Pougatchev. Et en 1774, l'année de la paix avec la Turquie, arrivent à Pétersbourg deux concurrents : « Je suis positivement en disgrâce.... Votre Majesté Impériale m'a planté là pour Diderot ou pour Grimm ». La correspondance s'espace sans s'interrompre, la dernière missive de Voltaire, datée de Paris, est du 13 mai 1778. Durant tout ce temps, Voltaire n'a pas oublié ses intérêts, en particulier « fourguant » à Catherine des caisses de montres de ses artisans de Ferney ! Cette belle publication est très soigneusement annotée (identification des personnages et des événements) et l'introduction fait le point sur l'aventure de la publication de cette correspondance croisée qui vit intervenir Grimm, M^{me} Denis, Panckoucke et Beaumarchais.

Claude MICHAUD

VOLTAIRE, *Lettres philosophiques. Derniers écrits sur Dieu (Tout en Dieu. Commentaire sur Malebranche. Dieu. Réponse au Système de la nature. Lettres de Memmius à Cicéron. Il faut prendre un parti, ou le Principe d'action)*, édition de Gerhard STENGER, Paris, Flammarion (coll. « GF-Flammarion »), 2006, 486 p.

L'importance séminale des *Lettres philosophiques* (1734) pour les Lumières françaises n'est pas à démontrer. On est frappé, à la relecture, par l'influence exercée par ce texte sur les penseurs de la génération suivante, à qui il révèle de façon décisive non seulement la pensée et la littérature anglaise, mais aussi une façon nouvelle, libre et percutante, d'écrire et de philosopher. Vingt ans après l'édition de F. Deloffre pour « Folio », il était temps d'en proposer une nouvelle édition de poche. Comme ce texte a connu, du vivant de Voltaire, de nombreux états, il comporte un grand nombre de variantes dont Lanson, au début du vingtième siècle, avait fourni le relevé presque exhaustif. L'édition de G. Stenger, précédée d'une solide introduction, propose les plus significatives et accompagne le texte d'une riche annotation qui ne laisse pas une allusion sans référence ni une difficulté possible sans explication. Les *Lettres philosophiques* ainsi édités et les textes annexes suffisaient à fournir un bon et très recommandable volume, et l'on ne perçoit pas bien la nécessité d'ajouter à cette édition une série de courts textes de la dernière période de la vie de Voltaire, essentiellement consacrés à défendre le théisme contre ce qu'il perçoit comme une montée de l'athéisme philosophique. On est d'ailleurs frappé par contraste de constater à quel point Voltaire, pourtant au sommet de sa gloire, n'exerce plus aucune influence philosophique sur ses contemporains. Mais on ne peut que se réjouir d'avoir ainsi accès facilement à des textes plus rarement réédités, dont certains

sont remarquables, comme ces *Lettres de Memmius à Cicéron* (1771) qui offrent, sous un plaisant costume romain, une sorte de somme de la dernière philosophie de Voltaire.

Colas DUFLO

Voyage de Metz à Contrexéville, village dans les Vosges, où l'on boit une eau efficace pour plusieurs maladies, Nîmes, La Cour-Rediviva, 2006, 49 p.

Le reprint de ce petit poème permet de lire un voyage en vers, genre assez à la mode depuis la seconde moitié du 18^e s. Sans la moindre présentation ni la plus nécessaire note bibliographique de l'« éditeur » moderne, cette pièce en quatrains d'octosyllabes présente, outre des eaux fort efficaces contre la goutte et la gravelle, un certain nombre de curistes et d'habitants du meilleur monde que l'auteur a eu l'occasion de fréquenter pour une œuvre qu'il lut dans un Cercle littéraire. Complétons les références : l'ouvrage, par « un officier supérieur en retraite », un certain Brosset (de Vaucouleurs), parut à Metz, chez Pierret, en 1829.

François MOUREAU

HISTOIRE

Valéry BANDIKIAN, Michel AMARA-POIGNET, *Le Saint-Siège et la Russie XVIII^e et XIX^e siècles*, Versailles, Éditions de Paris, 2006, 240 p.

Cet essai est théoriquement consacré à la courte nonciature à Saint-Pétersbourg de Mgr Arezzo (1803-1804), dont les actes ont été publiés par le P. Rouët de Journal. De fait, de nombreux retours en arrière au fil des matières traitées, certes nécessaires, élargissent le propos ; mais un peu plus de linéarité chronologique n'aurait pas nui. Le point fondamental des rapports entre le souverain russe et le pape est que le premier entend dominer l'église catholique russe comme il gouverne l'église orthodoxe, au mépris des règles canoniques romaines. La question devint cruciale après les partages polonais qui firent entrer en masse les catholiques, mais aussi les uniates dans l'Empire. Catherine II, de sa propre autorité, bouleversa la géographie ecclésiastique en réduisant à deux les six diocèses catholiques annexés et en supprimant les diocèses uniates. Paul 1^{er} rétablit l'ordre ancien ; mais ses initiatives pour mettre sous sa tutelle l'Ordre de Malte entraînèrent en 1799 la rupture des relations diplomatiques avec Rome. Son fils Alexandre renonça à la Grande-Maîtrise de l'Ordre, ce qui permit la nomination d'Arezzo en 1802. Le prélat se heurta immédiatement au césaropapisme des milieux dirigeants et à l'archevêque de Mohilev, Siestrzencewicz, à qui Clément XIV avait accordé en 1774 les pouvoirs canoniques sur tous les catholiques de l'Empire. Très soumis au pouvoir impérial, Siestrzencewicz revendiquait la haute main sur les nominations de ses suffragants, prétention inacceptable pour le pape. En 1801 fut institué un *Collège ecclésiastique* pour gérer les romano-catholiques et les uniates, sur le modèle du Saint-Synode pour les orthodoxes. La question des jésuites, accueillis en Russie depuis leur suppression, et de leur rétablissement, les projets d'union des églises caressés sous Paul 1^{er} et au terme du règne d'Alexandre, alourdirent le contentieux. Ce furent là les causes, au-delà de l'affaire Vernègues, d'une nouvelle rupture diplomatique, en 1804 ; Arezzo se retira à Dresde. Regrettons p. 185, « piars » pour piaristes, et l'absence d'une cartographie des diocèses catholiques et uniates.

Claude MICHAUD

Béatrice BAUMIER, *Tours entre Lumières et Révolution. Pouvoir municipal et métamorphoses d'une ville (1764-1792)*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2007, 549 p.

Cette thèse, dont la source essentielle est les registres de délibérations du corps de ville, justifie l'originalité d'enjamber la coupure de 1789 par les similitu-

des entre le régime de L'Averdy, point de départ de l'étude, et la municipalité révolutionnaire, et par la continuité d'une action municipale animée par une éthique communautaire tournée vers le progrès économique et social. La réforme L'Averdy (1764) ne suscita pas d'opposition à Tours, où l'on fonctionnait déjà ainsi ; en revanche, la réintroduction de la vénalité par l'abbé Terray (1771) n'eut aucun succès, les charges municipales ne furent pas levées et le corps de ville, dominé par le groupe des entrepreneurs et des marchands, fut maintenu en place par le roi ; cet effacement du système représentatif le fragilisa sans toutefois le paralyser en dépit d'une précarité financière et d'un endettement chronique. Les relations avec le pouvoir à Versailles, et à Tours avec le gouverneur et l'intendant, dont l'efficace Du Cluzel, furent confiantes. La municipalité avait en charge la levée de la milice, répartition et tirage au sort, le logement des gens de guerre (et de mille prisonniers anglais en 1779), la répartition de la capitation annuellement réactualisée. Elle avait des pouvoirs limités pour le maintien de l'ordre, par suite de l'existence depuis 1699 d'un lieutenant de police ; elle participait néanmoins activement à la police des grains et de la viande, à l'assistance en collaboration avec l'archevêque Conzié ; elle créa une compagnie de pompiers, installa des 'boîtes aux noyés'. Dans le domaine de l'urbanisme, les grands projets furent royaux ; la ville pava, éclaira, transféra les cimetières, numérotait les maisons, démantela les murailles. En 1782, elle obtint le rétablissement de deux foires annuelles, dont le renom demeura national. Dans une ville sans université, elle manifesta peu d'intérêt pour les petites écoles, mais soutint le collège remis aux oratoriens en 1779, ouvrit la même année une école de dessin, précédée en 1766 par une école de chirurgie. La crise de 1789 amena la formation en juillet d'un Comité provisoire permanent où siégeaient les anciens édiles et notables ; il laissa la place en février 1790 à une municipalité élue : 3500 électeurs et 1260 éligibles pour une ville de 20000 habitants. Les deux organismes eurent un rôle accru à cause de la vacance du pouvoir jusqu'à l'installation du département, du district et des tribunaux. La nouvelle municipalité prit en main la vente des biens du clergé, avec le souci de la préservation du patrimoine, et la mise en place de l'église constitutionnelle sans rencontrer d'opposition notable. Une conclusion bien venue clôt cet ouvrage probe, pièce nouvelle au dossier déjà bien fourni de l'histoire des villes françaises.

Claude MICHAUD

Lucien BÉLY, *L'Art de la paix en Europe. Naissance de la diplomatie moderne XVI^e-XVIII^e siècle*, Paris, PUF (Coll. « Le Nœud gordien »), 2007, 747 p.

La réalité est toujours antérieure aux termes qui la désignent. C'est le cas pour la diplomatie, le terme n'est employé par Lindet qu'en 1791 ; Robespierre enchaîne l'année suivante avec « diplomate ». Le 18^e s. fait un bon tiers du livre. Les militaires font la guerre, les ambassadeurs, résidents, ministres plénipotentiaires et autres agents officiels ou non, tous un peu « honnêtes espions », tâchent de maintenir ou de construire la paix. Leur mission, fixée au départ par leurs instructions, consiste à défendre les intérêts de leur prince à la cour étrangère, à renseigner leur gouvernement, à influencer le prince étranger en faveur de leur maître (et même plus quand il s'agit pour Louis XIV de diriger son petit-fils Philippe V), éventuellement à s'entremettre dans une opération de médiation... Le métier fut défini en 1716 par François de Callières (voir *DHS* 35, 585), au sortir de la guerre de Succession d'Espagne dont les événements fournissent à Bély le cœur de sa démonstration, qu'il s'agisse du travail sur place, des rapports avec le roi de France et ses ministres, des moyens d'information, de la vie quotidienne d'une ambassade. Les difficiles négociations de Gertruidenberg en 1710, au pire moment de la guerre, et à Versailles, les non-larmes du ministre des affaires étrangères Colbert de Torcy lors d'un conseil des ministres à la fin

de juin, mises en parallèle, illustrent la variété des angles d'approche de l'auteur. Gertruidenberg se solda par un échec, mais constitua le brouillon des négociations d'Utrecht pour lesquelles, parmi d'autres, la question de la renonciation de Philippe V au trône de France est minutieusement traitée. D'Utrecht sort un équilibre nouveau, certes pas définitif, puisque les États italiens changent de maître à plusieurs reprises et que la Prusse et la Russie s'invitent au banquet des grands. Les portraits de quelques diplomates en poste, Chavigny, Blondel, l'abbé Auvillon, Vergennes, d'un ministre constructeur de réseau, Chauvelin, illustrent cette diplomatie des Lumières, à laquelle l'érudit strasbourgeois Schoepflin offrit sa première école. Cet ouvrage témoigne éloquentement du renouveau de l'histoire diplomatique grâce à une ouverture culturelle, intellectuelle et sociale. On savait beaucoup sur les guerres et les batailles ; on en sait maintenant (presque) autant sur l'art de la négociation qui utilise d'autres armes pour parvenir à la paix.

Claude MICHAUD

Jacques BERCHTOLD, Marie-Madeleine FRAGONARD (éds), *La Mémoire des guerres de religion. La concurrence des genres historiques (XVI^e-XVIII^e siècles)*, Genève, Droz (Coll. « Cahiers d'Humanisme et Renaissance »), 2007, 376 p.

Actes d'un colloque international qui s'est tenu à Paris en 2002, le présent recueil s'inscrit dans la lignée du déjà ancien mais toujours pertinent ouvrage de Ph. Joutard sur l'*Historiographie de la Réforme*. Il témoigne du travail de la mémoire collective sur un des plus douloureux épisodes de l'histoire de France, en des époques où l'antagonisme larvé entre catholicisme hégémonique et discrète résistance protestante fait toujours craindre de nouveaux conflits. Le 18^e s., entendu dans une acception quelque peu élargie, est ici présent à travers quatre communications : celle d'H. Bost qui traque la présence des guerres de religion dans l'œuvre multiforme de Bayle, et celle d'E. Flamarion qui analyse la présentation qui en est faite dans l'*Histoire de France* du jésuite Daniel, très lue jusqu'à la Révolution et bien moins sectaire que ne le veut une tradition malveillante. Plus avant dans le siècle, F. Gevrey en relève le souvenir dans les nouvelles historiques du temps ; enfin J. Berchtold fait le point sur la *Henriade*, massif incontournable, montrant de convaincante manière que pour Voltaire l'évocation des guerres de religion fut bien plus qu'un simple argument dans sa quête d'un idéal épique. La présence dès les premières éditions d'un important paratexte de documents historiques témoigne qu'il n'a pas attendu l'*Essai sur les mœurs* pour s'interroger sur les causes d'une barbarie humaine toujours susceptible de se déchaîner.

Henri DURANTON

Cécile BERLY, *Marie-Antoinette et ses biographes. Histoire d'une écriture de la Révolution française*, préface de Jean-Clément MARTIN, Paris, L'Harmattan (Coll. « Logiques Historiques »), 2006, 174 p.

Auteur de quelques articles, dont l'intéressant *Marie-Antoinette sur le net* (*Annales historiques de la Révolution française* n° 333, juillet-septembre 2003), Cécile Berly s'intéresse ici à cinq biographies de l'épouse de Louis XVI, celles des frères Goncourt, de S. Zweig, de J. Chalon, des époux Girault de Coursac et d'É. Lever. Elle se donne pour but d'examiner leurs approches, en trois chapitres (Une reine et ses biographes – Les miroirs déformants de Marie-Antoinette – Une biographie de la reine, l'écriture d'un corps de femme), et d'apporter ainsi sa pierre à notre connaissance de l'historiographie dans la foulée des travaux de Ch. Thomas, d'A. de Baecque ou de Dena Goodman. Le sous-titre de l'ouvrage l'indique, elle se penche avant tout sur l'écriture de la Révolution française livrée par les différents auteurs. Jusque là, le lecteur ne peut qu'applaudir

à son projet et saluer le patronage des grands critiques qu'elle prétend suivre. Malheureusement, l'ouvrage qu'elle publie ne tient pas ses promesses. C. Berly résume maladroitement un certain nombre d'aspects des livres étudiés en se montrant totalement dénuée d'objectivité face à Zweig. Ses apports les plus intéressants concernent des aspects marginaux pour son propos comme les illustrations de l'édition de luxe de la biographie des Goncourt ou les commentaires de Freud sur la biographie de son ami et compatriote. Le dernier chapitre ouvre quelques aperçus qui mériteraient d'être creusés autour, par exemple, des éléments qui permettent une cristallisation de la mémoire. Cela dit, à l'instar des indications bibliographiques parfois incomplètes, il laisse le lecteur sur sa faim. Si le contenu est mince, il y a plus grave : truffé de barbarismes et de néologismes, ce texte n'aurait jamais dû être imprimé. Les accords sont souvent faits au mépris des règles les plus élémentaires, la conjugaison est fantaisiste par endroits et ainsi de suite. Un vieil adage rappelle qu'une thèse n'est pas un livre. Un mémoire mal écrit l'est encore moins. On nous parle de crise de l'édition scientifique. De grands travaux restent sans éditeurs. En échange, les sous-produits universitaires trouvent à s'écouler. C'est toute la recherche française qui en subit les conséquences. Auteurs, préfaciers, éditeurs doivent assumer leurs responsabilités et empêcher la sortie d'ouvrages ni faits ni à faire.

Catriona SETH

Michel BIARD, *Les Lilliputiens de la centralisation. Des intendants aux préfets. Les hésitations d'un « modèle français », Paris, Champ Vallon (Coll. « La chose publique »), 2007, 415 p.*

Voici un excellent ouvrage qui commence par les évocations romanesques et satiriques des préfets du 18^e s. (Balzac, Flaubert, Daudet bien sûr) et se termine par le florilège, à la fois réjouissant et attristant de nos actuels hommes politiques, ceux de droite surtout, de l'emploi du mot « jacobin ». Entre temps, c'est toute la thèse de la continuité toquevillienne entre les intendants d'Ancien Régime et les préfets napoléoniens comme agents de la centralisation, véritable « prêt à penser » resservi en toutes occasions, qui est remise en cause dans une étude à la fois savante et militante. Car ce qui est en question n'est rien moins que la démocratie représentative et le rôle dévolu aux agents de l'État pour assurer son fonctionnement impartial. Entre les intendants des rois Bourbons, dont il faut rappeler qu'ils étaient issus aux 4/5 des officiers, tout comme ceux auxquels ils étaient censés s'opposer, et qui devaient composer avec les élites provinciales, ce qui tempère l'image véhiculée du tout puissant centralisateur, et les préfets qui, depuis deux siècles, représentent l'État dans les départements, l'auteur insère les représentants du peuple en mission, dont il est le spécialiste, des membres de la Convention envoyés par elle dans les provinces au plus fort du péril intérieur et extérieur et qu'une historiographie partielle a transformés en agents de la Terreur jacobine, à l'image du sinistre Carrier qui finit sur l'échafaud. Leur succédèrent les commissaires du Directoire, étudiés par B. Gainot, agents cette fois de l'exécutif, alors que les représentants en mission l'étaient du pouvoir législatif, ou plutôt constituant. Il était apparu rapidement aux assemblées révolutionnaires, qu'après la suppression des intendants, qui prit avec Bertier de Sauvigny l'aspect du plus horrible supplice, il fallait combler le vide entre la capitale et les nouveaux départements, les nouvelles autorités élues des municipalités et des administrations supérieures étant souvent défailtantes, soit par incapacité, soit par esprit d'insubordination, pour faire appliquer la législation nouvelle. Les préfets créés par la loi du 17 février 1800, furent les hommes de la révolution terminée et les agents essentiels dans la chaîne d'exécution du gouvernement à l'administration. Ils furent jugés si efficaces que la Restauration maintint l'institution. L'ouvrage se clôt par le rôle de l'actuel préfet après les lois Defferre et

dans un contexte où la critique de l'omnipotence de l'État est plus que jamais le sport à la mode.

Claude MICHAUD

Bibliographie annuelle de l'histoire de France. Année 2005, Paris, CNRS Éditions, 2006, 963 p.

Certes il n'est guère besoin de présenter la BAHR aux lecteurs de *Dix-huitième Siècle*, et nous sommes nombreux à guetter sa sortie annuelle pour, avec un plaisir gourmand, en éplucher plume en main les rubriques de nos spécialités respectives. La présente livraison ne déroge pas à la tradition et chacun trouvera à glaner parmi les 11 459 références recensées. Elle a fait encore plus cette année, proposant en forme d'avant-propos une réflexion statistique sur une collection qui venait d'atteindre son demi-siècle d'activité. Le dix-huitième siècle y apprendra donc avec plaisir qu'avec 11,5 % des références son siècle de prédilection occupe encore la deuxième place pour le nombre des occurrences, assez loin derrière la Troisième République (21 %), mais devançant la période 1815-1851 (10 %) et le Moyen Âge (9,5 %) qui le suivent immédiatement. Intérêt confirmé dans le temps, puisque cette place de choix est demeurée d'une remarquable stabilité pendant les cinquante ans d'existence de la *Bibliographie annuelle*. Un vœu pour finir : que l'inévitable mise en ligne, qui ne peut que rendre les plus grands services, ne signe pas pour autant l'arrêt de mort de la version papier. Luxe coûteux sans doute, ce beau volume cartonné dans sa robe bleu nuit mérite bien un sacrifice financier, en définitive modique eu égard aux services rendus aux érudits et chercheurs.

Henri DURANTON

André BLANC, *Histoire de la Comédie-Française. De Molière à Talma*, Paris, Perrin, 2007, 514 p., + ill.

Les travaux d'A. Blanc sur le théâtre comique des 17^e et 18^e s. sont bien connus. Il avait toute légitimité pour s'atteler à une nouvelle histoire de la Comédie-Française nourrie des recherches qui ont été menées depuis plusieurs décennies. Car si cette histoire est solidement documentée par ses propres archives et par toute une littérature, comptes rendus de presse et mémoires personnels compris, une révision s'imposait depuis P. Mélèse, H. Lagrave, S. Chevalley, A. Tissier et M. de Rougemont sur ce que l'on pourrait appeler la longue durée de la Troupe des Comédiens-Français ordinaires du Roi, de sa fondation en 1680 à la Révolution et à sa division en deux théâtres rivaux, auxquels les dernières pages sont consacrées avant la « restauration » de 1812 par Napoléon. C'est d'abord l'histoire d'une troupe qui est proposée, une institution où l'apparente démocratie des comédiens se combine avec le « service de la Cour », où des dynasties (Dancourt, Quinault, etc.) se heurtent à de fortes individualités (Baron, Mlle Clairon, Lekain, Talma), où le répertoire sacralisé ne favorise pas la création dramatique et les idées neuves, où la philosophie s'invite sur le « théâtre » quand les spectateurs en sont exclus. L'auteur suit, pas à pas, les grands et les petits moments de cette scène qui reste, pendant tout le 18^e s., le théâtre parlé de référence en Europe. Les grands acteurs, et surtout les actrices, inspirent les auteurs dramatiques. Moins sans doute qu'à l'Opéra, la gestion financière qu'étudie l'auteur reste pourtant calamiteuse, mais la Comédie survit. La Révolution, qui eut le souci d'effacer les traces de la « féodalité » et des institutions monarchiques, ne parvint pas à la détruire : en janvier 1791, on publia la « liberté des théâtres » ; on « régénéra » le répertoire en caviardant des dialogues les allusions à la monarchie, fût-elle antique ; les Comédiens se déchirèrent. Talma prit la tête des hommes du jour. Le décret de Moscou (1812) signé par Napoléon, grand admirateur de Talma, mais surtout homme d'ordre, rétablira la Comédie-Française

devenue troupe impériale dans la plupart de ses anciennes prérogatives. Le 18^e fut, de toute évidence, le grand siècle du théâtre par sa production et par son influence sociale : la Comédie-Française y eut une large part. Le livre d'A. Blanc nous en fournit toutes les facettes.

François MOUREAU

Anne BONDÉLLE-SOUCHIER, *Bibliothèques de l'ordre de Prémontré dans la France d'Ancien Régime. II Édition des inventaires*, Paris, CNRS Éditions (Coll. « Documents, études et répertoires »), 2006, 555 p. + 17 planches.

Après un premier volume consacré aux sources (2000), le second répertoire et publie 49 inventaires de bibliothèques de l'ordre de Prémontré situées pour l'essentiel dans le Nord et l'Est de la France ; ils furent compilés du 12^e s. à la Révolution, dont 24 au 18^e s. La naissance de la science des archives au siècle des Lumières explique que certains furent l'œuvre d'érudits spécialisés comme don Martène (1717-1724), dom Montfaucon (1739) et, surtout, dom Charles-Louis Hugo, le premier historiographe de l'ordre (1734-1736). Chacune des dix-huit abbayes concernées est l'objet d'une courte étude suivie de l'inventaire ou des inventaires manuscrits qu'on lui attribue. Ces listes renferment uniquement les fonds manuscrits latins des abbayes. La description est souvent limitée à un titre et, plus rarement, à un incipit et à un explicite (p. 301-310). Les cotes anciennes peuvent permettre de retrouver des manuscrits dans des collections publiques : on en connaît actuellement à peu près deux cents. Le contenu des bibliothèques était fonction de l'usage qu'on en faisait : commentaires sur la Bible, Pères de l'Église, hagiographie (dont le fondateur, saint Norbert), mais aussi commentaires d'Aristote (Albertus Magnus), voire histoire (Alexandre Nuques, *Historia Britannorum versificata*) et quelques auteurs anciens (Salluste, Sénèque, Suétone, Sulpice Sévère).

François MOUREAU

Mireille BOSSIS, Lucia BERGAMASCO (dir.), *Centre culturel international de Cerisy-la-Salle. Colloque Archive épistolaire et Histoire*, Paris, Connaissances et Savoirs, 2007, 376 p.

Le GDR 2649 du CNRS recense les écrits du for privé, mais laisse de côté les correspondances. Le présent volume prouve à l'envi la richesse d'information de cette source. Laissons de côté la partie proprement archivistique (collecte, conservation, codage) pour nous consacrer aux divers exemples ; le 18^e s. a la meilleure part, avec une bonne moitié des contributions. Quatre concernent les lettres entre le Canada et ses habitants avec la mère-patrie, gouverneurs et intendants avec la cour de France, lettres des jésuites, des supérieurs du séminaire de Québec, des militaires, des marchands, celles aussi concernant les Acadiens détenus en Angleterre puis renvoyés en France et pris en charge dans la structure des classes de la marine. L'intendant général des galères correspond avec le secrétaire d'État de la Marine, Lemoine de Beaumarchais avec l'économiste Véron de Forbonnais sur les innovations agricoles, Hennin avec Chabanon, compositeur et philosophe, deux esprits éclairés. Les 7000 lettres des députés des assemblées nationales, entre 1789 et 1794, souvent destinées à être lues en public, montrent comment les hommes de 1789 sont devenus des révolutionnaires. Les correspondances maçonniques (le réseau de Willermoz à Lyon, d'Astruc à Montpellier, celui de la loge parisienne *Bussi-Aumont*) sont toutes empreintes de l'ethos intime et amical. Les 5000 lettres de la famille grenobloise Laric nous plongent dans les stratégies d'ambition familiale par le mariage, l'église (un abbé très libertain), les relations (Pâris Duverney). Les 205 lettres de l'officier de marine Jean-Baptiste Drinot, qui accompagna le général Leclerc à Saint-Dominique, respirent l'attachement à sa famille, sa culture, mais aussi son hostilité à

Bonaparte devenu empereur. Deux correspondances féminines pour finir : celle de Constance de Mailly d'Haucourt avec son époux Marc-René de Voyer d'Argenson de 1760 à 1782, et celle de Rose Jullien entre 1785 et 1792, où se suit l'éveil d'une conscience féministe et politique. Que ce volume soit une invitation à rechercher et utiliser une source indispensable à l'historien qui veut s'intéresser « aux pratiques quotidiennes, aux conduites ordinaires, aux mentalités communes ».

Claude MICHAUD

Pierre H. BOULLE, *Race et esclavage dans la France de l'Ancien Régime*, Paris, Perrin, 2007, 286 p.

Longtemps professeur à l'Université MacGill à Montréal, P. Boule est le meilleur connaisseur des archives françaises, nationales comme départementales, relatives à la présence des populations dites « exotiques » sur le territoire du royaume. Le présent ouvrage présente l'aboutissement d'investigations menées sur plus de 20 ans dans les dépôts d'archives et dont une partie des résultats ont été publiés (en français ou en anglais) dans un grand nombre de revues, d'actes de colloques ou ouvrages collectifs des années 1980 à aujourd'hui. D'accès souvent difficile dans leurs versions d'origine, ces textes sont ici réédités, traduits en français si besoin, leurs bibliographies sont mise à jour et des introductions synthétiques en facilitent l'interprétation. Se dessine ainsi le tableau complexe et nuancé de la législation relative aux « Noirs et gens de couleur » au 18^e s., de la réalité de leur présence en France et de l'application plus ou moins effective des restrictions légales à leur présence sur le « sol franc », à travers de minutieuses enquêtes. De même est finement montrée la perception que les contemporains avaient de ces « non Blancs » et, enfin, l'auteur s'attache à étudier l'émergence d'une « théorie des races » au cœur même de la pensée des Lumières. Cartes, graphiques et tableaux aident à mieux percevoir l'importance et la complexité de la présence des Noirs en France ; enfin, en annexe, sont donnés les « Principaux textes législatifs sur la résidence des non-Blancs en France », allant de l'Édit de 1685, dit *Code noir*, jusqu'à la *Déclaration du roi concernant la Police des Noirs*, du 9 août 1777, et à l'*Arrêt du Conseil d'État du roi concernant les mariages des Noirs, mulâtres ou autres gens de couleur*, du 5 avril 1778.

Marcel DORIGNY

Thierry BRESSAN, *Serfs et mainmortables en France au XVIII^e siècle. La fin d'un archaïsme seigneurial*, Paris, L'Harmattan (Coll. « Logiques historiques »), 2007, 385 p.

Œuvre d'un historien et non d'un juriste comme ce fut souvent le cas pour aborder ce sujet complexe, l'étude de T. Bressan – issue d'une thèse – est consacrée aux différentes formes de servitudes tardives dans la France du 18^e s. Honoré à Saint-Claude par l'érection – d'abord en 1878 puis en 1998 suite à la destruction du monument sous Vichy – d'une statue de Voltaire et de l'avocat Christin, le combat contre les ultimes servitudes qui entravaient libertés individuelles et liberté de la terre est minutieusement étudié par T. Bressan dans la longue durée du 18^e s. Après un chapitre liminaire de mise au point juridique et historique indispensable sur la nature et l'extension géographique de la main morte et du servage dans le royaume de France – complétée en annexes par des cartes qui montrent que les Monts Jura et la Bourgogne furent loin d'être les seules régions concernées par cette survivance – l'auteur consacre l'essentiel de son ouvrage à la genèse et au déroulement de ce qu'il appelle « le procès d'une institution contestée ». Les différentes instances devant lesquelles le « procès » fut conduit sont différenciées : les juristes parisiens dès la fin du 17^e s., aboutissant aux « arrêtés Lamoignon », le duché de Lorraine sous Léopold, la Savoie et Genève ;

puis le grand tournant des années 1760-1771, marqué par des proclamations abolitionnistes en Savoie et surtout par l'offensive juridique de l'avocat Damours (*DHS*, 29, p. 315) et enfin l'intervention décisive des physiocrates dans les années 1760 qui dénoncèrent la main morte comme une entrave à la liberté de cultiver d'une partie de la « classe productive », cause de l'archaïsme agraire des régions où cette servitude était généralisée. La 3^e phase de ce long procès, la plus connue, est marquée par l'offensive lancée par Voltaire à partir de 1772, épaulée efficacement par Christin, futur Constituant et maire de Saint-Claude sous la Révolution. L'étude est étendue aux régions extérieures au royaume de France atteintes par ce même archaïsme : Luxembourg, Pays de Bade, Bâle et Genève, Pays Bas Autrichiens... ; enfin, les deux derniers chapitres étudient la « défaite » de la main morte, des édits de 1779, dus à Necker, à l'abolition radicale et immédiate de toutes les formes de servitudes, personnelles et réelles, par les décrets consécutifs à la nuit du 4 août 1789. Un important ensemble de pièces annexes termine cet ouvrage – synthèse magistrale – qui fera date.

Marcel DORIGNY

André BRULÉ, *Sorcellerie et emprise démoniaque à Metz et au Pays messin (XII^e-XVIII^e siècles)*, Paris, L'Harmattan, 2006, 500 p.

Peu de choses en fait, dans cet ouvrage par ailleurs bien documenté, sur le 18^e s. Seule la Postface évoque quelques cas de possession, diagnostiqués comme « chimères » par les magistrats. En citant à plusieurs reprises sa monumentale *Histoire de Lorraine*, l'auteur, néanmoins, rappelle opportunément que Dom Calmet, dont on évoque plutôt, habituellement, l'intérêt pour les vampires, s'est aussi intéressé à la sorcellerie.

Nicole JACQUES-LEFÈVRE

Paul BUTEL, *Histoire des Antilles françaises XVII^e-XX^e siècle*, Paris, Perrin (Coll. « Tempus »), 2007, 566 p.

Cette réédition d'un ouvrage vieux d'à peine cinq ans (2002), dans une collection accessible à tous, est la bienvenue. Spécialiste éminent de l'histoire économique de Bordeaux et du commerce bordelais, l'auteur y met la précision et la rigueur habituelles à sa discipline au service d'une vaste et élégante synthèse qui conduit méthodiquement le lecteur du « temps des pionniers » du 17^e s. à la départementalisation de mars 1946. On peut regretter que l'étude ne soit pas prolongée jusqu'à la fin du siècle dernier, mais sans doute l'historien, aventuré alors en terrain trop proche, aurait-il couru le risque de se muer en journaliste... Le parcours de trois siècles de présence française aux Antilles auquel nous sommes conviés n'en est pas moins propre à éclairer la réalité et les problèmes antillais d'aujourd'hui. L'ouvrage se subdivise chronologiquement en quatre parties. La première qui couvre le 17^e s. évoque les difficultés de la première implantation : violents caprices du climat, conflits avec les Indiens, hostilité des concurrents hollandais, rivalités personnelles des chefs désignés par la Compagnie des îles d'Amérique, instauration difficile et maintien précaire de l'ordre public. Mais c'est aussi le début de l'essor économique, surtout lorsque le sucre prend le relais du tabac. L'économie des îles s'organise et se développe à partir de l'*habitation*, lieu résidentiel, lieu de production et de transformation de la canne. Elle réclame une main-d'œuvre abondante et ne peut se suffire de trop rares *engagés* blancs : d'où le recours à la traite et à l'esclavage des Noirs, institutions indissociables d'une économie sucrière en plein essor au siècle suivant (2^e partie). On sait ce que doit à cette économie coloniale (où café, indigo, coton s'ajoutent au sucre) et au commerce maritime qu'elle occasionne la prospérité des ports français de l'Atlantique (voir pour Nantes, les travaux d'O. Pétré-Grenouilleau) ; on connaît moins les implications sociales qui en sont aux Antilles à la fois le

moyen et l'effet : opposition fondamentale entre condition servile et liberté, la première trouvant un exutoire dans la pratique religieuse et le vaudou, ou dans un marronnage ressenti par les Blancs, à tort ou à raison, comme une terrible menace ; mais aussi clivages multiples qui structurent en la divisant la société antillaise. Division entre Blancs et Libres de couleur, source d'un préjugé racial qui s'exacerbe de façon dramatique à l'époque de la Révolution ; également entre Libres de couleur et Noirs, si bien que sous la monarchie de Juillet le discours libérateur ne viendra pas du mulâtre Bissette, précédemment persécuté par l'administration coloniale, mais d'un Blanc métropolitain, Victor Schœlcher. Divisions entre petits blancs et aristocratie des grands planteurs ; entre planteurs et négociants ; entre urbains et ruraux et, sur le plan politico-administratif, entre Conseils souverains et gens du roi. Cette dernière opposition se poursuit après 1830 quand les Libres de couleur, après avoir obtenu en principe l'égalité politique, se voient de fait exclus du nouveau Conseil général par les conditions censitaires du suffrage : l'administration coloniale locale s'emploie efficacement à perpétuer les privilèges des Blancs et à réprimer les révoltes des Libres de couleur comme celle de la Grande Anse, à la Martinique, en 1833 (3^e partie). Cependant la III^e République naissante va être aussi « le temps des mulâtres ». L'un d'eux, E. Deproge, est élu en 1881 à la Chambre des députés, et le nouveau gouverneur nommé la même année à la Martinique leur est très favorable. Quant aux Noirs, il leur faudra encore attendre : le premier député nègre de la Guadeloupe, Légitimus, sera élu en 1898, cinquante ans après l'abolition de l'esclavage (4^e partie). Aucune élection n'a jamais suffi à résoudre, on le sait, les difficultés politiques d'un territoire, encore moins ses problèmes économiques et sociaux. Aucune réforme institutionnelle non plus. On aimerait disposer pour les Antilles françaises d'un bilan critique de la départementalisation de 1946 aussi documenté que l'étude de P. Butel sur les époques antérieures. On aimerait aussi une vue synthétique des transformations de la condition des Noirs depuis les origines de la colonisation : des *bons* ou *mauvais* Nègres de l'habitation du P. Labat aux poèmes d'A. Césaire, sage unanimement respecté, quel changement ! Mais il faudrait tirer au clair la part que les Noirs ont eue eux-mêmes dans celui-ci. Et certains penseront que l'auteur tend à la minorer : à son avis les chiffres parfois avancés pour le marronnage (orthographe aussi incertaine que l'ampleur du phénomène : le mot prend un seul *n* p. 220, 222 *sq.*, p. 314-315, et deux *n* p. 564... Notre auteur n'en est pas responsable : on relève la même incertitude dans les dictionnaires d'aujourd'hui, quand ils n'ignorent pas le terme) du 18^e s. sont probablement gonflés, et il n'y a pas lieu d'assimiler le marron à un rebelle (p. 225) ni de supposer une filiation du marronnage aux grandes révoltes noires (p. 292). On aimerait cependant être un peu éclairé, au delà de la simple allusion, sur la révolte de Macandal, à Saint-Domingue, mentionnée deux fois (p. 209 et 229), sans autre précision, comme sur la grande insurrection noire du nord de l'île en 1791, brièvement évoquée. Enfin on ne peut qu'être perplexe devant la façon dont est présenté Toussaint-Louverture : un « dictateur noir », soit, mais le Haïti de notre 21^e s. est-il un modèle de démocratie ? Et peut-on oublier le dénouement du drame, la mort lente dans le froid humide du fort de Joux infligée au triste vaincu, au mépris du droit des gens, par le cynisme d'un glorieux dictateur blanc ? De cela l'historien ne dit rien, indiquant seulement qu'après sa soumission militaire Toussaint-Louverture fut « déporté en France ». Il est vrai que pour lui la première des « catastrophes de Saint-Domingue » (p. 291) a été l'insurrection des esclaves, suivie de la guerre maritime et de l'invasion étrangère (p. 294), puis du contrôle de l'île par Toussaint-Louverture, toutes péripéties funestes à l'économie coloniale : « Saint-Domingue entrait dans l'ère des guerres civiles qui détruiraient toute sa prospérité » (p. 290). La prospérité de qui ? Sûr

de ses chiffres, l'historien économiste élude la question, et l'idée que la pire « catastrophe » ait pu être le rétablissement de l'esclavage en 1802 ne semble pas l'effleurer. Étrange myopie d'un livre sans doute un peu trop narratif, mais riche de savoir, par ailleurs heureusement complété d'utiles instruments de travail : tableaux généalogiques de quatre grandes familles, six cartes ou schémas et, naturellement, bibliographie suivie d'un index des noms de personnes.

Jean EHRARD

Odile CAFFIN-CARCY, *Marie-Madeleine Mercier nourrice de Louis XV*, Paris-Versailles, Coédition Éditions Perrin et Château de Versailles (Coll. « Les Métiers de Versailles »), 2006, 227 p.

Le titre de la collection annonce le projet éditorial : après *Henri Dupuy, jardinier de Louis XIV*, c'est le tour de M^{me} Mercier qui eut l'honneur d'offrir son sein à ce petit duc d'Anjou que les malheurs frappant la famille royale finirent par faire monter sur le trône. Honneur qui devait à l'usage se conjuguer avec respectabilité et profit, car la bonne Marie-Madeleine finit par exercer la lucrative charge de première femme de chambre de Marie Leszcynska, tandis que son époux devenait contrôleur de la chambre de la reine. Cette belle ascension sociale d'une famille d'origine modeste est retracée avec une impeccable érudition par un spécialiste de l'histoire de Versailles. On y trouvera quantité de détails sur l'éducation des princes et plus généralement sur la vie quotidienne au château dans l'intimité des puissants. À signaler un parti pris narratif que des esprits chagrins pourraient trouver discutable : celui du mentir vrai, qui, à partir de faits authentiques donne matière à un récit romancé avec notations d'ambiance et dialogues reconstitués.

Henri DURANTON

Youri CARBONNIER, *Maisons parisiennes des Lumières*, préface de Jean-Pierre POUSSOU, Paris, Presses de l'Université Paris-Sorbonne (Coll. « Roland Mousnier »), 2006, 512 p.

La collection du Centre Roland Mousnier propose des ouvrages historiques dédiés à l'étude de la France moderne et contemporaine. Les ouvrages de cette collection sont réputés pour leur rigueur scientifique et leur richesse documentaire. Le livre de Y. Carbonnier répond sans faille à cette réputation. Le sujet est intéressant – tout parisien dix-huitiémiste sera conquis – et sa présentation sur papier glacé est très soignée. Les nombreuses reproductions souvent de petite taille ainsi que les plans sont ainsi parfaitement lisibles. Tout ceci est en harmonie avec la minutie du travail et l'agrément du style. L'écriture agréable d'Y. Carbonnier participe au plaisir de faire déambuler le lecteur, en conservant toujours une haute teneur scientifique, dans les rues de Paris. Le Paris vivant, pas celui, souvent abordé, des hôtels particuliers mais celui des rues et de la ville en mouvement. On y découvre l'architecture, le milieu des affaires par les boutiques des artisans, les escaliers, les caves. C'est donc la maison et la rue – l'univers quotidien des parisiens – qui sont à l'honneur. Un 1^{er} ch. s'intéresse à la maison en construction par la description du bâti des habitations parisiennes (murs, planchers, toitures, revêtements de sol, fenêtres, portes) ; un 2^e à la maison en représentation avec l'écllosion des projets de voirie et d'urbanisme au 18^e s. puis les éléments de façades (les avancées ou tourelles qui subsistent rue Hautefeuille par ex., les hauteurs diverses, la croisée comme élément qui structure la façade). Un 3^{ème} fait place aux espaces et aux volumes de la maison parisienne (corps de logis, décoration, cours et jardins), suivi par le 4^e sur son intérieur avec la conquête de l'intimité et la distinction du privé et du public. Enfin le 5^e ch. aborde les maisons secrètes que sont les caves, les aisanes et conduits (l'eau à domicile est un rare privilège). Par cet ouvrage la connaissance du Paris d'avant

1789 et d'avant Haussmann, qui « illustre avec éclat le paradoxe du siècle des Lumières qui prétend faire œuvre d'urbanisme sans en avoir réellement les moyens », nous est révélée avec précision – tableaux, coupes, graphiques, sources et bibliographie. Un index termine ce brillant ouvrage d'historien.

Martine GROULT

Isabelle DAVION, Jerzy KŁOCZOWSKI et Georges SOUTOU (dir.), *La Pologne et l'Europe du partage à l'élargissement (XVIII^e-XXI^e siècles)*, Paris, Presses de l'Université Paris-Sorbonne (Coll. « Mondes contemporains »), 2007, 296 p.

La majeure partie de l'ouvrage concerne les 19^e, 20^e et 21^e s. Il est néanmoins introduit par un survol du mythe polonais dans l'opinion de l'Ouest européen, très amplifié par la participation décisive des armées polonaises à la délivrance de Vienne en 1683. La Pologne et son roi Sobieski furent les sauveurs de la Chrétienté. Mais le discrédit l'emporta bientôt d'un régime féodal et anarchique et du sous-développement économique. À part Mably et Rousseau qui s'interrogèrent un peu sérieusement sur le régime politique de la République, les auteurs et voyageurs stigmatisaient les tares et l'arriération. L'ouvrage de C. Rulhière, *Histoire de l'anarchie de Pologne et du démembrement de cette République* (1807) fit autorité. Napoléon créa le Grand-Duché de Varsovie ; il n'y avait rien là qui sous-entendit de la part de l'empereur une volonté généreuse et libératrice, quoi qu'on ait voulu faire accroire. Le Duché fut un élément du système napoléonien, une barrière contre la Russie et une sanction contre la Prusse. Entre 1806 et 1812, Napoléon maintint prudemment l'ambiguïté, refusant de s'engager auprès des Polonais sur la restauration de la République et auprès des Russes sur la non-restauration. En 1812 l'éphémère confédération polono-lituanienne ne dura que le temps de l'aller-et-retour de la grande armée. La contribution de D. Beauvois attire l'attention sur les errements et les dérives d'une histoire totalement mythifiée et nationaliste telle qu'elle peut s'écrire depuis les événements de 1989 et la liberté retrouvée. L'ouvrage d'A. Sulima-Kaminski, *Histoire de la république plurinationale 1505-1795*, est particulièrement visé. Faire de la Pologne d'avant les partages un paradis du civisme, où la société participait à l'élaboration de la loi, entretenir le mythe d'une nation nobiliaire solidaire où « le noble sur son lopin est l'égal du voïévode » (titre de l'article), établir le lien entre cette société prétendue citoyenne et Solidarnosc, voilà qui relève de la supercherie. En effet, l'énorme majorité de la noblesse, pauvre et souvent sans terre, une *lumpen-szlachta*, était impitoyablement écartée de la vie politique dans les diétines. La constitution de 1791, si encensée, précipita dans l'inexistence civique tous ces non-possédants. Le régime russe paracheva l'évolution commencée.

Claude MICHAUD

Séverine DEBORDES-LISSILOUR, *Les Sénéchaussées royales de Bretagne. La monarchie d'Ancien Régime et ses juridictions ordinaires (1532-1790)*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes (Coll. « Histoire »), 2006, 468 p.

La composition et les compétences des cours supérieures de justice ayant été largement explorées, de jeunes chercheurs, historiens modernistes ou historiens du droit, se lancent aujourd'hui à l'assaut du massif touffu et rébarbatif des archives laissées par les juridictions dites ordinaires ou secondaires. La tâche est rude, particulièrement en Bretagne, en raison des structures judiciaires du duché, de leur maintien après son union à la couronne de France, du nombre des sénéchaussées, de leur double ressort – celui du « roi souverain » et celui du « roi seigneur » –, de l'originalité des institutions et du droit bretons... L'ouvrage de S. Debordes-Lissilour, issu d'une thèse de doctorat d'histoire du droit, témoigne de la dispersion et de l'ampleur des sources utilisées. Il est divisé en

deux parties égales, la première, consacrée à l'organisation et au personnel des juridictions, la seconde, à leurs compétences. Les lecteurs de notre revue seront surtout intéressés par le tracé des grandes lignes de l'évolution des institutions judiciaires bretonnes au cours du dernier siècle de l'Ancien Régime. S'accroît alors « le délabrement des moyens de fonctionnement » des tribunaux ordinaires, victimes de la crise financière et de la fiscalité royale. Les magistrats subalternes en subissent le contrecoup. Leur statut est « fragilisé » ; surtout, leur avenir est bouché en raison de la fermeture de l'accès au Parlement. Cumulant des fonctions diverses dans le domaine administratif et social autant que judiciaire et ensermés dans des réseaux d'influence locale, ils aspirent à un profond changement, mais leurs intérêts ne sont pas ceux des magistrats des cours souveraines, et ils « ne rejoignent les grandes vagues d'opposition parlementaires qu'à la fin de l'Ancien Régime, lorsque la réforme de Lamoignon menace directement leur existence ». Dans ces conditions, les officiers de justice s'engagent résolument dans la campagne des États généraux et briguent volontiers des mandats de députés du Tiers. Faut-il pour autant les considérer comme représentant « les voix de la population et des justiciables qu'ils côtoient sur le terrain » ? D'autre part, si l'analyse de la compétence contentieuse des sénéchaussées – en matière civile, car le pénal est volontairement laissé de côté – ainsi que la procédure sont analysées avec une précision qui ne peut que réjouir les juristes, on retiendra avec profit l'étude de leur rôle en matière administrative. Non seulement la survivance de la vieille institution féodale et coutumière des plaids généraux est un organe de contrôle entre les mains des officiers des juridictions royales, mais l'activité réglementaire des sénéchaussées est l'instrument de ce que l'auteur désigne avec une hardiesse frisant l'anachronisme sous le nom de « police de proximité ». Ce qui expliquerait une certaine collaboration entre les institutions traditionnelles et l'administration des intendants qui n'apparaissent d'ailleurs en Bretagne qu'à la fin du 17^e s. Nombreux sont, au demeurant, les officiers de justice choisis comme subdélégués. Coexistent ainsi, aux yeux de l'auteur, deux réalités : « la force des principes de l'État de Justice, fondements de la royauté, et l'inévitable développement de l'État de finance et d'administration ». Situant résolument son analyse dans la recherche d'un éclairage nouveau de la centralisation et de l'absolutisme, S. Debordes-Lissillour, emportée par un enthousiasme manifeste pour son sujet, conclut à un heureux équilibre entre la mission traditionnelle d'un roi justicier, incarnation du bien commun, et le souci de participer à la construction de l'État moderne. On n'est pas obligé de partager son optimisme.

Jean BART

Mauricette et Michel DELAIRE, Pierre FONTUGNE, José GUILLEMIN, Bernard LECERF, Micheline LEVERD, Jean RELINGER (éds.), *Varennes. Le pouvoir change de main*, avant-propos de Jean-Paul BERTAUD, Langres, Éditions Dominique Guéniot, 2007, 168 p.

L'Association des fils de Valmy est une des rares fondées dans l'élan du bicentenaire de 1789 à exister encore et surtout à publier et à agir. Le présent ouvrage ne vise certes pas à donner une nouvelle interprétation (après plus de cent titres consacrés à l'affaire...) de la crise de l'été de 1791, consécutive à la fuite du roi et à son arrestation avec sa famille à Varennes au soir même du premier jour de sa royale cavale. L'ambition est plus modeste, mais mérite d'être signalée à l'attention : publier, présenter et analyser les archives locales relatives à l'évènement dont la petite ville fut le cadre. Les Archives départementales de la Marne et de la Moselle conservent l'essentiel des documents contemporains qui forment ainsi la partie la plus novatrice de cet ouvrage collectif car les textes y sont publiés intégralement. On peut y trouver, par ordre chronologique, les procès-verbaux des délibérations des municipalités de Sézanne et de Sainte-

Ménéhould, des districts de Clermont d'Argonne et de Reims, des départements de la Marne et de la Moselle, ainsi que les décrets de l'assemblée constituante, le récit de Drouet, le *Carnet* de Louis XVI... Ainsi, ce sont les pièces essentielles du dossier qui sont mises à la disposition du public et nous ne pouvons que nous en réjouir.

Marcel DORIGNY

Paul DELSALLE (dir.), *La Recherche historique en archives. XVI^e-XVII^e-XVIII^e siècles. Nouvelle édition mise à jour*, Paris, Ophrys (Coll. « Documents et histoire »), 2007, 214 p.

Paru pour la première fois en 1993, le présent manuel est périodiquement complété et augmenté. Comme le titre l'indique, son seul objectif est d'être un outil de formation et de consultation à l'usage du néophyte en recherches historiques. Fruit de la collaboration de spécialistes rompus aux arcanes de l'investigation dans ce continent que constitue la masse vertigineuse des documents écrits conservés de l'Ancien Régime, il est un guide simple et très pédagogique qui décrit, classe, explique à l'aide d'exemples. Services d'archives, fonds d'archives, types d'actes et de documents sont successivement détaillés, avec en dernière partie, un guide des « Obstacles à surmonter ». Bref, un fil d'Ariane pour s'orienter dans un labyrinthe aux mille détours, où, sans lui, le débutant risquerait de se perdre irrémédiablement.

Henri DURANTON

Marcel DORIGNY, Rachida TLILI SELLAOUTI (éds.), *Droits des gens et relations entre les peuples dans l'espace méditerranéen autour de la Révolution française*, Paris, Société des études robespierristes (Coll. « Études révolutionnaires »), 2006, 168 p.

Ce volume réunit les actes des journées d'étude organisées à Tunis le 6 et 7 mars 2002. L'ouvrage vise moins à mesurer l'impact révolutionnaire français dans l'aire méditerranéenne qu'à regarder, selon une perspective qui refuse l'unilatéralité des influences tout comme la stricte séparation entre espaces culturels différents et antagonistes, la Méditerranée comme une vaste région qui n'est pas close et repliée, mais « unifiée dans sa différence ». Divisé en deux sections (l'une consacrée à la « fluidité des frontières », l'autre aux « projets unificateurs ») et précédé d'un avant-propos des auteurs, le recueil compte douze études qui concourent à éclaircir les rapports entre les peuples non européens et la place des pays de la Méditerranée orientale dans le nouvel ordre socio-politique issu de la Révolution. R. Morieux met en lumière le caractère dynamique des frontières en comparant les relations entre frontières maritimes et nations en Manche et en Méditerranée ; Ch. Le Bozec élargit et prolonge ses réflexions portant sur les thèmes de la colonisation, des Lumières, de la propagande au temps de Bonaparte en déplaçant son attention de l'espace grec au bassin méditerranéen, dans la période comprise entre 1750 et 1850 ; à travers la riche correspondance consulaire entre la Régence d'Alger et la France, F. Loualich reconstruit une partie de l'histoire de cette « relation très mouvementée », dans laquelle nombre de questions touchant au monde méditerranéen étaient traitées ; H. Jamoussi opère un éclairant rapprochement entre la volonté d'émancipation des juifs tunisiens sujets du Bey au 19^e s. et les valeurs de la liberté naturelle de l'individu et de l'égalité juridique propagées par la Révolution française ; le cas des relations diplomatiques franco-tunisiennes durant la période révolutionnaire permet à R. Tlili Sellaouti de relever essentiellement les éléments de rupture par rapport à la politique extérieure de la France d'Ancien Régime ; pour mieux comprendre les changements apportés par le fait révolutionnaire dans les relations franco-tunisiennes au 18^e s. Il n'est pas superflu, comme l'indique A. Mézin dans sa

note, de considérer aussi le choix des hommes et le rôle de médiation exercé par les consuls de France. La portée civilisatrice des acteurs locaux d'origine française et leur souci de promouvoir une « culture de la médiation » avec la régence de Tunis est au centre de la communication de Ch. Windler, qui se sert d'une approche microanalytique pour mettre en relief, dans un contexte juridique pluriel, le lien dynamique entre acteurs sociaux et structures sociales. Si, tout au long de la 1^{re} section du recueil, vient se profiler l'image de la Méditerranée comme d'un espace d'unité aux frontières mobiles et traversé par les idéaux de la Révolution souvent véhiculés sur la scène diplomatique par des personnalités de second rang ; la 2^e section porte sur ces projets politiques unificateurs qui ont souhaité et parfois annoncé la venue d'une République universelle. M. Belissa s'est penché sur la conception de l'ordre européen et méditerranéen du néo-jacobin Charles de Hesse en l'an VII, qui a plaidé, à la différence des Montagnards de l'an II, pour une fédération des peuples au sein d'un système médiatisé par la souveraineté nationale, et pour l'alliance franco-italienne, stratégique quant à la formation d'une aire commerciale méditerranéenne libre et unifiée ; A. M. Rao montre que M. Galdi, réformateur napolitain éclairé et ancien jacobin, avait élaboré, entre 1789 et 1798, le projet politique d'un système de relations entre les peuples (« une république du genre humain ») basé sur la raison, la morale et les droits de l'homme. Néanmoins, face au discours colonial du 19^e s., Galdi finira par regarder la Méditerranée moins comme un grand espace libre et républicain que comme une zone impériale et commerciale, partagée entre colonisateurs et colonies ; M. Ferrah examine le rôle de médiation exercé par l'historien musulman Gabarti au temps de l'expédition française en Egypte. Bien que l'idéologie républicaine soit jugée inassimilable par le monde oriental, et repoussée car contraire aux croyances religieuses de l'Islam, Gabarti chante les louanges de la justice des Lumières et tire lucidement de la confrontation arabo-européenne le déclin moral et culturel de son pays ; Y. Benot met en relief le caractère ambigu des rapports franco-algériens sous la Révolution et l'Empire, produit par le contraste entre, d'une part, le dessein politique des gouvernements français de maintenir des relations pacifiques avec la régence d'Alger et, d'autre part, l'hostilité croissante de l'opinion publique à l'égard des Barbaresques, bien exemplifiée par le propos d'une conquête européenne de l'Algérie tenue par Raynal dans son *Histoire des Deux Indes* ; selon M. L. Gharbi, qui a étudié la place de l'économie des pays maghrébins au sein de l'ordre économique caractérisant la période précoloniale et coloniale, le processus d'intégration de l'espace méditerranéen se prête, dans une certaine mesure, à être considéré comme une préfiguration de ce qui constitue aujourd'hui la mondialisation. Ce fructueux travail collectif ne pourra être négligé ni pour l'étude des influences de la Révolution française sur l'autre rive de la Méditerranée, ni pour celle des relations entre les peuples.

Luigi DELIA

Georges DULAC, Sergueï KARP (dir.), *Les Archives de l'Est et la France des Lumières*, préface de Roland MORTIER, Tome I. « Guide des archives », Tome II. « Inédits », Ferney-Voltaire, Centre International d'études du 18^e siècle, 2007, 870 p.

Historiens russes et français ont réuni leurs efforts et leur haute qualité d'archivistes pour faire deux volumes qui retracent la culture française du siècle des Lumières enfouie dans les fonds de l'« Empire du Nord ». Dans leur présentation, les auteurs soulignent l'étendue de l'ensemble et sa dispersion, ensemble dont le caractère complémentaire est « souvent masqué par les aléas d'une histoire complexe, jalonnée de multiples transferts et réorganisations ». L'ensemble des notices de ces vol. en est d'autant plus précieux. Le tome 1 comprend 8 ch. qui sont 8 lieux de fonds d'archives : Moscou et Saint-Petersbourg pour la Russie,

Kiev, Lviv et Odessa pour l'Ukraine, Tartu pour l'Estonie, Vilnius pour la Lituanie et Helsinki pour la Finlande. Si les acquisitions par Catherine II prédominent, de multiples autres découvertes donnent accès à des lettres authentiques de tsars, à des dossiers issus de fonds uniques de princes (Golitsyn, Ioussouпов), de lignée (Stroganov), de sociétés d'histoire, de musées historiques d'État, de particuliers ou d'écrivains. Le tome 2 comprend 26 ch. sur des documents d'archives russes qui, de 1739 à 1808, ont des rapports divers avec la France des Lumières : lettres isolées, courtes correspondances (entre La Condamine et Euler, Galiani et Grimm), des dossiers (sur le *Supplément* « à » l'*Encyclopédie* – et pas « de » l'*Encyclopédie*, Diderot et d'Alembert n'ayant jamais écrit de *Supplément*), des mémoires dont 2 inédits de Voltaire. Les 26 ch. sont des articles rédigés par les auteurs de ce *Guide* et répartis en 4 thèmes qui sont : « l'Académie des sciences de Saint-Pétersbourg », « le milieu philosophique et la Russie », « l'Europe française », « les collections d'autographes ». On y croise Euler, Maupertuis, de Félice, Sanches, Diderot, Betskoï, Raynal, Grimm, G. Romme, Müller, Mikhaïlovitch, d'Alembert, l'*Encyclopédie*, Fonvizine etc. Suivent une bibliographie, des détails sur les académies, les sociétés savantes et les bibliothèques visitées, puis un vaste index général. Telle est, bien insuffisamment résumée, cette œuvre collective au vrai sens du terme qui constitue pour reprendre l'expression de R. Mortier dans sa belle préface, « une contribution majeure » non seulement pour le 18^e s. mais aussi pour l'histoire du savoir. Et, à ce titre, R. Mortier qualifie justement d'érudits tous les auteurs de cette œuvre collective qui ont ressorti de ces fonds la richesse d'une époque.

Martine GROULT

Michel FIGEAC, *Châteaux et vie quotidienne de la noblesse. De la Renaissance à la douceur des Lumières*, Paris, Armand Colin, 2006, 364 p. + ill. noir et couleur.

Synthèse difficile et réussie ; car quoi de commun, à la veille de la Révolution, entre le lugubre Combourg et les luxueuses demeures aux champs des grands de la noblesse ou de la finance ? La diversité se lit d'abord dans l'architecture qui se déprend lentement de l'héritage défensif médiéval pour adapter les modèles italiens puis affirmer le modèle classique qui subit de multiples inflexions au 18^e s. Selon le niveau de fortune, le statut social, la prégnance de la fonction de représentation, le poids des traditions régionales, où le matériau dicte souvent sa loi, le château s'inscrit dans un paysage physique, social et culturel et l'auteur nous promène des malouinières bretonnes aux constructions de style brique et pierre picardes, des bastides provençales aux maisons fortes des montagnes... Mais quelle qu'en soit l'apparence extérieure, le château est toujours un lieu d'autorité ; si la fonction militaire s'estompe, le pouvoir seigneurial, dans ses déclinaisons fiscale, judiciaire et de police demeure, la discussion restant ouverte entre la thèse de la réaction seigneuriale et celle d'un dépérissement inéluctable. Le château comme cellule économique ménage toutes les transitions, du laborieux hobereau jusqu'à l'aristocrate physiocrate, au créateur de grand cru (les Lur-Saluces), au maître de forge, l'histoire ayant retenu les fulgurantes réussites et oublié de cuisants échecs. Le château est inséparable du jardin : comment passe-t-on à l'ordonnance axiale classique d'un Le Nôtre, et combien difficilement le jardin des Lumières se détache-t-il du prestigieux modèle pour sacrifier au pittoresque et paysager la nature. Entrons dans le château pour constater la spécialisation des pièces, le déplacement de l'escalier, l'innovation de la circulation intérieure, la promotion du salon, cœur de la sociabilité, l'intimité du cabinet de travail ou de l'appartement des bains... Le mobilier se transforme, du coffre à l'armoire et de l'armoire à la commode, les sièges et les tables se diversifient à l'envi, le luxe envahit les grandes demeures dont les inventaires emplissent des pages

et des pages. Vie de château, vie de loisirs (la chasse, le jeu, les réceptions, les banquets), mais aussi vie de l'esprit, surtout au siècle des Lumières, chez Madame d'Épinay, le prince de Croÿ, La Pouplinière, Dupin de Francueil ou encore chez A.-F. d'Abzac qui fit de son château de Mayac le « petit Versailles du Périgord ». Survint 1789, le château, symbole de la société du passé, fut la cible des révolutionnaires. Mais la floraison « troubadour » du 18^e s. témoigne de la résistance de la demeure castrale dans le domaine de la représentation.

Claude MICHAUD

François FURET, Mona OZOUF (dir.), *Dictionnaire critique de la Révolution française*, Vol. 1, *Événements*, Vol. 2, *Acteurs*, Vol. 3, *Institutions et créations*, Vol. 4, *Idées*, Vol. 5, *Interprètes et historiens*, Paris, Flammarion, (Coll. « Champs »), 2007, vol. 1 : VIII + 374 p., vol. 2 : 469 p., vol. 3 : 352 p., vol. 4 : 544 p., 5 : 304 p.

Vingt ans après, voici la 3^e édition et la 2^e en poche du *Dictionnaire critique* qui avait suscité tant de polémique au moment du bicentenaire de la Révolution entre les 'révisionnistes' et les tenants de l'orthodoxie. Cette nouvelle édition se différencie de celle de 1992 (*DHS*, 25, p. 567) en ce qu'elle republie pour la première fois le volume *Interprètes et historiens* avec les entrées suivantes : Louis Blanc, Buchez, Burke, Benjamin Constant, Fichte, Guizot, Hegel, Jaurès, Kant, Joseph de Maistre, Marx, Michelet, Quinet, M^{me} de Staël, Taine, Tocqueville et les historiens universitaires de la Sorbonne, A. Aulard, A. Mathiez et G. Lefebvre. Le volume *Événements* s'enrichit d'une nouvelle préface de M. Ozouf où elle rappelle sa collaboration avec F. Furet et la problématique générale de l'entreprise qui conditionna les entrées : la radicalité de 1793 est-elle une innovation, ou bien exploite-t-elle les éléments présents dès 1789 ? On sait que l'édition de 1992 ajouta quelques notices supplémentaires. Le temps fait regretter d'autres absences et la préfacière aurait volontiers inclus Bertrand Barère. Le lecteur d'aujourd'hui a dépassé l'affrontement caricatural entre les 'robesspierristes' et ceux qui, à l'instar de tel maître de l'Université, crachaient en passant devant le lycée Carnot ! Mais il n'est pas certain que la relecture de tel ou tel article puisse se faire dans le plus total irénisme et c'est tant mieux !

Claude MICHAUD

Bernard GAINOT, *Les Officiers de couleur dans les armées de la République et de l'Empire (1792-1815)*, Paris, Karthala, 2007, 232 p.

Reposant sur le dépouillement systématique des dossiers individuels conservés aux Archives de la guerre à Vincennes, cette étude porte sur un groupe de 5 à 600 militaires de couleur ayant servi dans les armées françaises entre le début de la Révolution et 1815. Dans le débat, largement faussé par des considérations et des polémiques qui n'ont rien à voir avec l'histoire érudite, entre les tenants d'une abolition de l'esclavage par la Convention – le 16 pluviôse an II – due exclusivement aux circonstances intérieures (l'insurrection des Noirs) et extérieures (la guerre entre la France et les puissances maritimes) et ceux qui affirment, à l'opposé, que l'abolition révolutionnaire fut l'aboutissement de l'universalisme des droits de l'homme de 1789, sans rapport direct avec les « révolutions caraïbes », le travail présenté dans ce livre offre une explication autrement plus complexe et subtile. Il démontre, à partir des sources directes retraçant les itinéraires individuels de quelques figures emblématiques et à travers le « portrait de groupe » de ces « gens de couleur » engagés dans les armées, combien l'une des deux voies d'accès à la liberté pour les esclaves des colonies fut décisive dans le processus d'abolition générale : la voie de l'affranchissement militaire. En effet, le Code noir – dans la rédaction initiale de 1685 de son article 59 – faisait des affranchis des égaux en droits aux libres de naissance, sans aucune

référence à la couleur de la peau. Dès lors, le groupe des « libres de couleur » n'eut de cesse de faire appliquer en sa faveur ce principe général que les exceptions multipliées au fil du 18^e siècle n'avaient jamais contesté : cette égalité de droits supposait l'accès aux grades supérieurs et une carrière reposant sur le seul mérite, donc sans aucune influence du « préjugé de couleur » qui s'étendait dans les colonies à mesure que l'esclavage devenait un fait massif. L'armée devenait alors une voie d'intégration et d'ascension sociale majeure. La Révolution et l'affirmation des principes égalitaires fit craquer les ultimes bornes opposées à la promotion des Mulâtres et Noirs libres au sein des troupes coloniales d'abord, puis de l'armée régulière. Les archives étudiées par l'auteur montrent les trajectoires rapides de quelques individualités d'exception : le « soldat-citoyen » de couleur avait les mêmes possibilités d'accéder aux grades élevés que son homologue blanc. Ainsi vit-on un Mulâtre devenir général (Dumas, père du romancier), d'autres devenir officiers (par exemple Saint George, Annecy, qui fut député au Conseil des Anciens, Delgrès, Pelage et surtout Hercules, né esclave à Cuba, dont le parcours militaire le conduisit jusqu'en Russie ...). Outre ces carrières individuelles, l'étude s'intéresse aux troupes elles-mêmes, notamment à travers des exemples précis, comme la *Légion des américains* fondée le 7 septembre 1792, donc après le vote du décret accordant la pleine égalité des droits aux libres de couleur ; ou le *Bataillon des pionniers noirs*. La régression napoléonienne, après 1802, qui vit un brusque retour – et même une aggravation – des pratiques discriminatoires de l'Ancien Régime prend ici toute sa dimension humaine.

Marcel DORIGNY

Benôit GARNOT (dir.), *La Justice et l'histoire. Sources judiciaires à l'époque moderne (XVI^e, XVII^e, XVIII^e siècles)*, Paris, Bréal (Coll. « Sources d'histoire »), 2006, 288 p.

Issu de la collaboration de plusieurs spécialistes de l'histoire moderne de France (P. Bastien, H. Piant et É. Wenzel) et dirigé par B. Garnot, cet ouvrage, instructif et d'une lecture aisée, réunit vingt-et-un dossiers consacrés à l'histoire de la justice et de la criminalité. Une introduction historiographique et méthodologique précède une enquête multiple menée au cœur des archives judiciaires de la société française d'Ancien Régime (16^e, 17^e, 18^e s.), qui se révèlent des véritables mines d'informations concernant les mentalités, les mœurs et la culture matérielle de cette époque. L'étude de la justice comme activité (histoire des pratiques) est préférée à celle des normes juridiques (histoire des doctrines et des procédures législatives). Les auteurs rassemblent un complexe de sources touchant à des aspects thématiquement, chronologiquement et géographiquement variés de l'activité judiciaire : aux textes normatifs et de doctrine (édits, règlements, commentaires), se joignent les archives des juridictions (dépôts de plaintes, demandes de grâce, interrogatoires d'accusés), ainsi que d'autres documents, en un sens périphériques, mais tout aussi intéressants (mémoires, *factums*, textes littéraires). Accompagné d'analyses équilibrées et synthétiques et de notes bibliographiques détaillées, le matériel présenté constitue un corpus cohérent de textes ayant le double mérite de porter un regard neuf sur l'histoire criminalo-judiciaire de la France moderne et de mettre à la disposition des étudiants et des chercheurs un véritable guide pour la consultation des sources. Ajoutons que chacun des cinq noyaux thématiques envisagés (les institutions judiciaires, le personnel judiciaire, la justice pénale, la justice civile, les rapports entre justice et société) fournit toujours une mise au point préliminaire précise de la question, des commentaires clairs et concis et des suggestions de plan pour s'entraîner. Un index des documents et un index des thèmes complètent cet ouvrage qui livre un vif aperçu de l'activité judiciaire et de la société d'Ancien Régime.

Luigi DELIA

Rudj GORIAN, *Les Gazette sul conclave (1724-1779). Analisi di una tipologia di periodici veneziani*, Venezia, Marcianum Press (Coll. « Anecdota veneta »), 2007, 187 p.

Par destination, les conclaves étaient fermés sur l'extérieur, et l'élection du Souverain Pontife devait se faire sans que l'on ne connût rien dans le monde profane des débats qui les avaient agités sous l'œil du Saint Esprit. Mais dans le demi-siècle qui intéresse ce livre, la presse avait déjà plus qu'un mot à dire. Les nouvelles à la main étaient nées à Rome ; imprimées spécialement, les « gazettes des conclaves » suivirent les diverses péripéties de l'élection des papes entre 1724 et 1779. L'auteur se consacre uniquement à la production vénitienne qu'il situe, dans ses premières pages, à l'intérieur de la presse vénitienne d'information. Les sources sont évidemment les publications romaines ; deux types y dominent : les ouvrages généraux sur la procédure et le cérémonial du « sede vacante » et les échos du conclave, une forme originale d'« avvisi ». Les premières réimpriment le plus souvent les éditions de l'Imprimerie de la Chambre Apostolique. Le *Diario ordinario* romain inspire très largement les « avvisi » vénitiens, dont les feuilles hebdomadaires de Carlo Buonarrigo (1724, 1730), qui réimpriment de surcroît la gazette originale comme son confrère Luigi Pavini (1740, 1758, 1769, 1774). Ce dernier, en bon Vénitien, va insérer ses propres commentaires, en général assez critiques, sur la Curie romaine. D'autres iront dans le même sens pour adapter, sans doute, à la mentalité vénitienne des documents fournis par des plumes un peu trop officielles. La mort un peu suspecte de Clément XIV suscitera des commentaires. Une bibliographie de ces feuilles est fournie en annexe du volume.

François MOUREAU

Chantal GRELL (dir.), *Les Historiographes en Europe de la fin du Moyen Age à la Révolution*, Paris, Presses de l'Université Paris-Sorbonne, 2006, 432 p.

Les actes de ce colloque s'inscrivent dans le sillage des travaux de Ch. Grell consacrés à l'historiographie de l'Ancien Régime. Ils portent, cette fois, sur les historiens au service du roi. Orest Ranum avait abordé la question en 1980 dans *Artisans of glory, Writers and historical Thought in 17th*, mais aucun colloque n'avait envisagé de la traiter sur une aussi longue période de temps et dans une optique résolument européenne. La mission de l'historiographe est de servir les intérêts du pouvoir d'État en procédant à la chronique des événements récents, mais aussi, bien sûr, de puiser dans le passé des preuves susceptibles d'appuyer les droit des États et des Princes. L'intérêt du sujet est de se situer à la croisée de plusieurs chemins : la place et la fonction de l'histoire officielle dans la construction de l'identité nationale, les méthodes historiques employées, le statut des historiographes, et plus largement les raisons qui ont incité le pouvoir d'État à faire appel à un discours historique pour se légitimer, se penser et diffuser une image de lui-même. Sur 21 contributions, 7 portent sur le 18^e s. Ch. Grell rappelle que le titre d'historiographe en France n'a jamais correspondu à un office reconnu et rémunéré, bien que l'ambiguïté demeure. C. Jouhaud faisant état de lettres royales de 1660 attribuant une « charge » d'historiographe à Varillas. Ch. Grell souligne ensuite le déclin de l'historiographie officielle entre 1683 et 1789. À l'exception de Voltaire, les historiens « philosophes » n'écrivent pas de livres d'histoire. Un point essentiel et apparemment paradoxal, révélé par plusieurs communications, serait la méfiance des souverains à l'égard des historiographes : peur que ceux-ci se laissent influencer par une conjoncture politique mouvante ou plus fortement encore, désir de conserver le monopole absolu de l'interprétation du passé national, la mission de l'historien se limitant à collecter des faits. En étudiant l'histoire politique du règne de Louis XV à travers l'œuvre de Duclos, Marmontel, Millot et Soulavie, J. Rogister affirme

que « La raison d'État s'oppose à ce que la recherche historique s'exprime par la publication : elle permet seulement que le manuscrit d'un travail soit copié pour quelques élus et initiés. » A. Morales Moya et M. Esteban de Vega confirment l'idée du rôle amoindri de l'historiographe dans l'Espagne de la deuxième moitié du siècle et J.-F. Dunyach relève, pour sa part « les incertitudes dans la définition, dans la formulation des missions comme dans la nature des réalisations » de l'historiographe du roi en Angleterre et en Espagne. L'autre raison qui explique le discrédit de l'histoire officielle au 18^e s. est, bien sûr, la méfiance de plus en plus grande du public à l'égard d'un discours contrôlé par le pouvoir d'État. C'est pourquoi un ancien historiographe comme Voltaire se livre, en marge de sa fonction de *gentilhomme de la chambre du roi*, à son *Histoire du parlement de Paris*. O. Ranum montre fort bien que c'est alors en toute liberté et sans le moindre propos susceptible de légitimer le pouvoir de Louis XV, que Voltaire entend prouver que la couronne royale doit reprendre son autorité pour lutter contre « l'étonnante anarchie » du parlement. Les situations politiques différentes introduisent des variantes. En Pologne, A. Naruszewicz rédige un véritable manifeste sur le métier d'historiographe : rejet de l'histoire traditionnelle, légendaire et descriptive, exaltation d'une histoire nationale tout entière favorable à une monarchie moderne, opposée à la république nobiliaire (Maciej Forycki). Ce fort volume traite d'un sujet essentiel et passionnant, fort bien délimité par Ch. Grell. On aurait seulement souhaité une relecture plus attentive afin d'élaguer certains articles un peu diffus.

Didier MASSEAU

Claude HARTMANN, *Charles-Héliou Marquis de Barbançois-Villegongis (1760-1822). Un noble éclairé du Bas-Berry. Agronome, amateur de science et de philosophie*, Paris, L'Harmattan (Coll. « Logiques historiques »), 2007, 111 p. + 6 ill.

Le Berry fut illustré au 18^e s. par quelques physiocrates qui, dans leurs domaines, propagèrent le progrès agronomique. Au duc de Béthune-Charost et à Heurtault de Lamerville, assez bien connus, il faut ajouter les marquis de Barbançois, propriétaires du domaine de Villegongis. Le père, Léon-François, introduisit les béliers mérinos espagnols dès 1776. Le fils Charles-Héliou avait en 1818 un troupeau de 2000 têtes et 140 hectares de prairies artificielles. Il fut le fondateur en 1801 de la Société libre d'Agriculture, Commerce, Sciences et Arts du Département de l'Indre ; hormis des ouvrages sur l'élevage et un *Petit Traité sur les parties les plus importantes de l'agriculture en France* dédié à François de Neufchâteau, il s'intéressa en amateur à l'électricité, à la filiation des animaux, à l'organisation de l'État, sans que cela lui valût l'estime de l'Académie des Sciences. On regrettera quelques erreurs dans les renvois aux annexes, dans des dates de décès p. 42 et note 55, un doublon entre les notes 42 et 43, des hors sujets sur la Vénus hottentote ou la famille Dupin. La liste des personnes citées n'apporte rien au lecteur un tant soit peu averti. La série 18 J des Archives départementales de l'Indre permettrait-elle une véritable étude du domaine ?

Claude MICHAUD

Éric J. HOBBSAWM, *Aux Armes, historiens. Deux siècles d'histoire de la Révolution française*, traduit de l'anglais par Julien Louvrier, Paris, La Découverte, 2007, 156 p.

Cet essai paru en anglais au moment du Bicentenaire de 1789, se voulait une défense et illustration de l'interprétation classique de la Révolution française ; il se situait alors dans un contexte polémique précis, celui de l'offensive « révisionniste » contre une supposée vulgate marxiste de la Révolution, dont nous sommes

heureusement sortis, près de vingt ans après. Version augmentée de trois conférences données par l'historien anglais à l'Université Rutgers (New Jersey), sa traduction tardive n'en garde pas moins un intérêt certain pour le lecteur français, puisque le livre propose un parcours historiographique de deux siècles d'interprétation de la Révolution française, qui plus est par un regard extérieur au contexte franco-français qu'il analyse. Le livre suit d'abord l'évolution du regard à la fois historique, idéologique et politique, des libéraux modérés du 19^e s. qui acceptent tout l'héritage de la révolution comme nécessaire à la montée en puissance d'une « classe moyenne », fondée sur l'idée de capacité liée à l'indépendance économique et à l'éducation. S'appuyant sur la perception qu'en ont eu les contemporains, il montre comment ceux qui au 19^e s. ont pris la révolution pour modèle, s'en recommandaient aussi pour la dépasser. Dans la seconde moitié du siècle, bien qu'elle fasse toujours l'admiration des républicains, la révolution n'est plus un exemple à suivre pour ceux qui la craignent ou qui la désirent, qu'elle soit contestée à droite ou que l'on redoute le césarisme. La révolution jacobine perçue comme la voie la plus radicale de transformation sociale n'est plus en phase avec la situation de la fin du siècle, avant de revenir dramatiquement sur le devant avec la révolution russe de 1917. Bien que celle-ci éclipse alors au niveau mondial la Grande révolution, étudiée en Russie par les historiens de la paysannerie, les parallèles politiques et les références contrastées dans les débats internes à la révolution russe donnent un second souffle au modèle français et à une réflexion générale sur la nature du processus révolutionnaire. Même si tous n'avaient pas la même lecture, l'analogie avec la France qui demeure vivante dans la Russie soviétique jusque dans les années Gorbatchov, montre que la révolution de 89 garde sa signification politique. L'auteur montre ensuite comment la révolution en vient à être analysée de plus en plus au 20^e s., à la lumière de nouvelles recherches, par plusieurs générations d'historiens comme un processus éminemment complexe et contradictoire, avant qu'une réaction historiographique de grande ampleur ne vienne ébranler la lecture jacobine et républicaine de la « révolution bourgeoise ». Les marxistes se l'étant appropriée plus qu'ils ne l'ont suscitée, la réaction qui prit parfois des caractères extrêmes dans le contexte franco-français, était aussi idéologique et politique. Et ce n'est pas le moindre des paradoxes que les révisionnistes libéraux s'en soient pris ainsi à l'interprétation élaborée et popularisée d'abord par les tenants d'un libéralisme modéré dont ils se considéraient eux-mêmes comme les héritiers. Si la situation fut très différente d'un Centenaire à l'autre, l'intérêt pour ces polémiques a bien faibli dans l'historiographie depuis 1989, en même temps que s'estompe la réfraction de la révolution dans le prisme de la politique contemporaine, même si elle est toujours considérée comme un événement de grande ampleur dont l'impact extraordinaire et durable est absolument évident. On peut questionner, dans la postface de 2007 à cette analyse stimulante de deux siècles de débats historiographiques et politiques, la pertinence de l'affirmation qui voudrait que les historiens français ne s'intéressent plus à l'histoire de la Révolution, et surtout la pertinence du critère d'évaluation via Google, alors que l'anglais est devenu l'outil privilégié d'intercompréhension dans le monde entier (p. 132). S'il faut compter, ne vaudrait-il pas mieux se reporter à la Bibliographie annuelle de l'histoire de France ? On y verrait que l'historiographie de la Révolution française, même si elle a perdu très naturellement de l'importance au profit de périodes plus contemporaines, demeure bien vivante en France, dans des travaux où l'approche sociale s'est aussi considérablement élargie et complexifiée. Mais on appréciera dans le dernier chapitre le témoignage personnel de l'éminent historien qui a bien connu en son temps le milieu universitaire français.

Raymonde MONNIER

Pierre HOUDION, *La Dernière princesse de Conti Fortunée-Marie d'Este 1731-1803*, Paris, L'Harmattan, 2007, 231 p.

De sa naissance le « 24 novembre 1731, dans la douceur humide de cette fin d'automne émilien... » et, dans le même style, jusqu'à sa mort chez les visitandines de Venise, on suit la vie de cette insipide et insignifiante princesse, Este par son père le duc de Modène, petite-fille du Régent par sa mère, et épouse séparée du dernier Conti. Tout au plus lui reconnaît-on « une attitude intellectuelle plutôt sympathique » (p. 107, ?). Les années d'émigration ne donnent même pas matière à s'émouvoir, car elle continua à vivre entourée de nombreux domestiques en vendant les diamants Conti et recevant une pension de son frère de Modène. L'émigration la conduisit à Chambéry, puis à Fribourg en Suisse, Landshut en Bavière, et à Presbourg/Bratislava, qui n'est pas en République tchèque (p. 155), mais la capitale de l'actuelle Slovaquie. Il semble d'ailleurs que la géographie de l'Europe centrale ne soit pas le point fort de l'auteur qui intercale la Bohême dans le parcours d'exil de la princesse (p. 4 de couverture) et situe « Vesprine », i.e. la ville hongroise de Veszprém sur le lac Balaton.

Claude MICHAUD

Bernard HOURS, *La Vertu et le secret. Le dauphin, fils de Louis XV*, Paris, Honoré Champion, 2006, 408 p.

Nous sommes encore tributaires, ainsi que le rappelle B. Hours, de l'image du *Dauphin, père de Louis XVI*, véhiculée par l'abbé Proyart dans une *Vie hagiographique* (1777) très largement diffusée jusque vers le milieu du 19^e s. Personne ne contestera la survivance de cette vision d'un homme réactionnaire, confit en dévotion, d'une fidélité conjugale exemplaire, en désaccord avec son père sur le plan moral et parfois politique. La force de l'auteur est de nous montrer que cette figure de papier a nui à son fils en imposant l'idée d'un prince idéal coupé des affaires, mais aussi qu'elle fait écran à une réalité bien plus complexe. Une large enquête dans les correspondances privées et les archives publiques permet de restituer toute sa profondeur à un Dauphin certes proche des jésuites et adversaire des encyclopédistes mais encore curieux de théologie comme de stratégie militaire et tout sauf insensible, semble-t-il, aux charmes de certaines dames de la Cour.

Catriona SETH

Jean-Pierre JESSENNE, *Les Campagnes françaises entre mythe et histoire (XVIII^e-XXI^e siècle)*. Paris, Armand Colin (Coll. « Les Enjeux de l'Histoire »), 2006, 286 p.

L'intérêt premier de l'ouvrage est le lien entre passé et présent, de la physiocratie aux aménagements de la DATAR, à la PAC, à la mondialisation. Toute la première partie analyse les stéréotypes sur les paysans et les campagnes, passe en revue les travaux des historiens ruralistes, s'efforce de définir la société rurale en relevant la variété du vocabulaire des conditions paysannes, tente une typologie, pour le 18^e s. en cinq catégories : les dominants, les ruraux indépendants, les ruraux précaires, les dépendants et les démunis. La Révolution française a brisé le système seigneurial, mais n'aurait-elle pas consolidé cette société hétérogène en maintenant les cinq groupes précédents ? La seconde partie suit le rythme de l'histoire ; nous retiendrons les deux chapitres de synthèse consacrés à l'Ancien Régime finissant et à la Révolution. Les décennies 1760-1789 virent l'accentuation des inégalités à l'intérieur du monde paysan, l'augmentation du nombre des dépendants, la contestation du système seigneurial. Mais le déclencheur, ce furent les crises agraires des années 1785-89. Les cahiers de doléances dénoncèrent le système seigneurial et l'inégalité fiscale. Villageois et paysans furent très bien représentés aux assemblées de bailliage et il y eut 40 paysans

aux États généraux. Ils participèrent bien plus que les urbains aux élections des municipalités. Mais dès 1791, le consensus se brisa sans qu'il y ait eu un basculement contre-révolutionnaire généralisé. La loi du 14 frimaire an II décréta le contrôle des autorités locales par des agents du gouvernement. La constitution de l'an III instaura une citoyenneté masculine presque universelle, mais restreignit drastiquement l'accès aux fonctions et verrouilla l'accès au contrôle des collectivités territoriales. L'instance cantonale (5400 cantons) devint la cellule fondamentale. En réaction, un ordre collectif villageois opposant s'installa aux marges de l'État républicain. Le divorce s'accrut sous le Directoire avec un État à la fois omniprésent (réquisition, levées, contraintes religieuses) et absent (problèmes de ravitaillement, pauvreté, brigandage). Le lien politique était donc brisé entre l'autorité politique et les communautés de vie. L'intégration, toujours relative, fut le lot du siècle suivant. Remercions l'auteur pour cette « compréhension historicisée et critique de la ruralité française ».

Claude MICHAUD

Françoise KERMINA, *Madame Tallien 1773-1835*, Paris, Perrin, 2006, 348 p. + 16 ill.

Cette alerte biographie de Thérésia Cabarrus, marquise de Fontenay sous l'Ancien régime, citoyenne Tallien au plus fort de la Révolution, « Notre-Dame de Thermidor » après la chute de Robespierre à laquelle son époux avait contribué, maîtresse du Directeur Barras et du munitionnaire Ouvrard, et pour finir princesse de Caraman-Chimay, cette dernière union bénie à Rome par Pie VII lui-même, se lit agréablement et réussit même, sinon à rendre le personnage sympathique, du moins à lui restituer des qualités de cœur qui l'amènent à user de son influence pour atténuer les rigueurs qui frappaient les ci-devants, sans que l'on puisse néanmoins affirmer qu'il s'agissait de gestes désintéressés. En toile de fond, la France de la Révolution et de l'Empire, dont les historiens diront qu'elle se borne ici aux intrigues amoureuses de certains, aux secrets d'alcôves des autres, à la beauté et la tenue des « Merveilleuses », à l'ambition personnelle, la vénalité et la corruption du personnel révolutionnaire. Thérésia Cabarrus ne joua pas toujours la meilleure carte, elle paria sur Barras alors que Bonaparte était une carte plus sûre, mais elle parvint toujours à rebondir pour conserver une position qui maintenait l'opulence de son train de vie. Le tourbillon de sa vie agitée ne l'empêcha pas de mettre au monde neuf enfants – le tableau de sa descendance, p. 333-34, est assez mal fait – issus de quatre pères différents ; quelle mère fut-elle, nous n'en saurons rien. On regrettera le manque de rigueur dans les références bibliographiques.

Claude MICHAUD

Françoise KNAPPER, Alain RUIZ (éds.), *Les Voyageurs européens sur les chemins de la guerre et de la paix. Du temps des Lumières au début du XIX^e siècle*, Bordeaux, Presses Universitaires de Bordeaux, 2006, 427 p.

Ce volume réunit les Actes d'un colloque qui fut organisé au Centre d'Étude et de Recherche sur l'Allemagne moderne de Toulouse en nov. 2002 par F. Knapper et A. Ruiz. Il s'agissait d'évaluer à partir de relations de voyages, de journaux de guerre rédigés par des officiers ou de mémoires politiques, la manière dont les individus ont traversé (et commenté) les nombreuses périodes de conflits que connut le 18^e s. européen, de la fin de la Guerre de Succession d'Espagne aux guerres de la Révolution française. L'originalité de cette thématique était qu'elle croisait aussi celle du voyage, la question étant de savoir comment et pourquoi on se déplaçait dans les territoires en guerre. Géographiquement, les contributions portent plutôt sur la Prusse, les royaumes de Saxe et de Bavière, l'Autriche et la Russie, c'est-à-dire sur les pays qui furent les principaux théâtres des opérations

militaires au 18^e s. Les motifs de voyage étaient nombreux : ils pouvaient être liés à la fonction même des voyageurs, officiers ou « observateurs privilégiés » (c'est-à-dire espions) comme le Prince de Ligne qui accompagna en 1787-1788 le général Potemkine en Crimée et envoya régulièrement des comptes rendus sur le mouvement de l'armée russe à Joseph II. Il existait aussi un « tourisme de guerre », pratiqué par de jeunes aristocrates pendant le Grand Tour, qu'étudie ici I. Kuczynski. Les expéditions militaires pouvaient enfin donner lieu à des recherches scientifiques : G. Laudin étudie ici la première grande exploration de la Sibérie, dirigée par Bering de 1725 à 1730 et commandée par Pierre 1^{er} qui donna un fondement anthropologique et politique à la « paix tartare ». Les aléas des guerres révolutionnaires ont permis parfois à de jeunes idéalistes de donner un sens à leur destin, par exemple à une jeune allemande qui salue la naissance de la « Société des Amis de la liberté et de l'Égalité de Mayence » en 1792 (V. Dallet-Mann). Mais d'autres documents livrent des réflexions désabusées ou douloureuses sur la guerre, « malheur déplorable mais ordinaire » comme dit l'*Encyclopédie*. L'italien Bellotto, qui fut peintre du roi de Saxe Auguste III, peint des vues de Dresde en ruines qui sont autant de témoignages du traumatisme subi, comme le montre S. Le Moel. À l'autre bout de l'Europe, S. Johnson, dans sa *Journey to the Western Isles*, évoque avec nostalgie l'ancienne grandeur des Highlanders écrasés par le duc de Cumberland lors de la sanglante bataille de Culloden en 1746 (C. Prunier). L'ensemble de ces contributions est donc assez hétérogène mais ouvre des pistes intéressantes dans un domaine encore peu exploré.

Lise ANDRIES

Jean-Marie LE GALL, *Le Mythe de saint Denis. Entre Renaissance et Révolution*, Seyssel, Champ Vallon (Coll. « Époques »), 2007, 540 p.

Aborder le mythe de saint Denis à l'étape des Lumières est tout à fait inadéquat, puisque c'est précisément le moment où la légende achève de se désagréger. Le patient travail de sape des érudits des siècles passés a atteint son but. On sait désormais qu'il y a eu deux saints Denis, l'Aréopagite, qui n'a pas quitté sa Grèce natale, et un autre Denis, réputé premier évêque de Paris. Quant à l'œuvre laissée par celui qu'il convient désormais de nommer le pseudo-Denis l'Aréopagite, on n'ignore plus qu'il s'agit d'une compilation qu'on date du V^e siècle. Devenue fort suspecte, elle ne mérite plus d'entrer dans les études sérieuses. Ne restent plus guère qu'un culte populaire et l'image grotesque qui fait rire les déniés du saint cheminant avec la tête sous le bras. Or il fut un temps où saint Denis, enrichi de toutes les traditions, a constitué un mythe unitaire d'une extraordinaire richesse dont le livre de Jean-Marie Le Gall dévoile les multiples composantes. On ne peut donc que renvoyer à une lecture complète de cet ouvrage considérable, qui fera date dans les études historiographiques par l'originalité de son approche.

Henri DURANTON

Edna LEMAY (dir.), *Dictionnaire des Législateurs (1791-1792)*, préface de Mona OZOUF – Notice nécrologique d'Edna LEMAY par Bernard GAINOT, Ferney-Voltaire, Centre international d'étude du XVIII^e siècle, tome 1 (A-G), tome 2 (H-Y), 2007, XXXIX-821 p.

Un monument. Voilà un grand recueil qui prend une place indispensable entre les vénérables dictionnaires utilisés naguère et toujours utiles, le remarquable *Dictionnaire des Constituants* (1991, 2 vol.) qu'on doit également à l'initiative de la regrettée Edna Lemay, et, à l'autre bout de la période, les 28 volumes consacrés aux *Grands notables du Premier Empire* (1978-2001) pilotés par L. Bergeron, bien à côté des Dictionnaires parus à l'occasion du bicentenaire : tous

ouvrages collectifs sans lesquels, recherche prosopographique, enquête érudite sur l'histoire de la France en révolution, seraient illusoire ou bancales. Avec le soutien d'un grand nombre de responsables de fonds documentaires ou de sociétés savantes, l'aide d'une vingtaine de collaborateurs, parmi lesquels se distinguent quinze historiens de haute qualification, E. Lemay a pu conduire une gigantesque enquête qui nous en apprend évidemment plus sur l'histoire de la Législative, vue à travers l'aventure politique des 768 députés qui furent partie prenante pendant dix mois de ses débats et comptaient de ses décisions, que la pourtant fort bonne synthèse de C.J. Mitchell, *The French Legislative Assembly*, parue en 1988. C'est que durant ce bref moment, entre fin septembre 1791 et août 1792, la Révolution s'engage dans la guerre, que l'Assemblée se voit contrainte d'assumer des responsabilités imprévues, que le processus de radicalisation révolutionnaire s'accélère à la base de la société, dans les esprits, au sommet de l'État, et que la dialectique politique s'empare de l'opinion à travers le relais des sociétés politiques, des clubs « jacobins » en particulier : comment pourrait-on rendre compte de tant de processus croisés sans connaître ni mesurer ce que furent les initiatives et les choix des principaux protagonistes de la marche en avant ? C'est à vouloir répondre à ces interrogations que E. Lemay a consacré les dernières années de sa vie (1928-2006). Considérons d'ailleurs la présente note de lecture comme un hommage respectueux et reconnaissant à la mémoire d'Edna Lemay qui salue avec émotion B. Gainot dans la notice nécrologique qui précède l'introduction aux deux volumes de notices, qu'elle avait rédigée *in extremis*. Ce *Dictionnaire des Législateurs* pourra naturellement faire l'objet de menues critiques ou de réserves pour la présentation donnée de tel ou tel personnage (par exemple pour les notices concernant des élus comme Forfait, Lindet, Brémontier, législateurs haut-normands), mais au vu de la précision des sources indiquées et de l'étendue des travaux consultés (y compris inédits), on ne peut que saluer la totale réussite que constituent ces deux volumes de haute tenue scientifique. Dans sa préface, M. Ozouf rend justement hommage à « l'équipe » à laquelle E. Lemay a « communiqué sa foi » : il aurait été non moins équitable de signaler que ladite équipe était constituée à 80 % de chercheurs relevant de l'*Institut d'histoire de la Révolution française* et de la Société des études robespierristes, de marquer, en outre, la part due au regretté Émile Ducoudray, récemment disparu, qui a mené à bien la rédaction de 74 notices ! D'autre part, toute occasion étant bonne pour relancer le procès en infamie de Robespierre, l'auteur de la préface ne craint pas de réduire à une misérable opération tactique, dictée par « la politique du pire », et soutenue « par la droite » de surcroît, la proposition de Robespierre, déclarée comme relevant de « l'intimidation démagogique », celle de faire voter par la Constituante l'inéligibilité des anciens constituants dont il était ! Comme quoi, le jugement historique s'efface quand la passion rétrospective aveugle... Concluons : malgré son coût, hélas, élevé, ce *Dictionnaire* est évidemment à placer dans toutes les bibliothèques pour devenir accessible aux chercheurs et aux étudiants autant qu'à tous les dix-huitiémistes.

Claude MAZURIC

Évelyne LEVER, *Madame de Pompadour*, Paris, Éditions Perrin (Coll. « Tempus »), 2003, 413 p.

Les biographies de M^{me} de Pompadour ne manquent certes pas : dans les années récentes, le duc de Castries, D. Gallet ou J. Levron, pour ne pas remonter jusqu'au mémorable P. de Nolhac, toujours d'actualité, ont sacrifié à l'exercice. La présente incarnation se distingue par le sérieux de l'enquête, fondée pour l'essentiel sur les témoignages des contemporains, et par son rythme alerte. Il n'y a pas de grande révélation à en attendre, sinon des fragments d'une correspondance inédite avec le duc de Richelieu, heureusement joints en appendice. Mais y a-

t-il du nouveau à découvrir sur un sujet tant labouré en tous sens ? Reste un plaisir de lecture qu'on aurait bien tort de boudier.

Henri DURANTON

Claude LIAUZU, *Histoire de l'anticonialisme en France du XVII^e à nos jours*, Paris, Armand Colin, 2007, 302 p.

Cl. Liauzu n'était pas un spécialiste du 18^e s. et son dernier ouvrage – publié après sa disparition – traite principalement de la période contemporaine. Pourtant cette synthèse de l'histoire des oppositions à la colonisation française déroge fort heureusement à la pratique trop courante chez les historiens de la colonisation qui consiste à ne pas intégrer à leur sujet la première colonisation, inaugurée à la fin du 16^e s. et dont l'apogée a été atteinte dans la seconde moitié du 18^e s., marquée par les guerres franco-anglaises, la traite négrière, l'esclavage et la prospérité des îles à sucre fondée sur la plantation. Or, et C. Liauzu le rappelle dans un long premier chapitre, des oppositions aux formes multiples de l'expansion coloniale se sont développées au cours de cette période, suivant en partie la voie ouverte par les humanistes de la Renaissance (Montaigne, Thomas More) et par Las Casas. Sans entrer dans les controverses récentes qui tendent à faire des philosophes du 18^e s. des complices par omission des esclavagistes, voire des esclavagistes eux-mêmes, ce chapitre retrace avec clarté les prises de position hostiles à la traite et à l'esclavage, formes les plus violentes de la domination coloniale d'alors. Les critiques ne se sont pas limitées à la dénonciation de l'esclavage, pour porter le débat sur la légitimité même de la conquête coloniale, notamment à partir de l'exemple de la destruction des civilisations autochtones par les conquistadors espagnols, mais également pour dénoncer les entreprises en cours dans le Pacifique ou l'Afrique australe... Ainsi, sans apporter d'éléments nouveaux pour les dix-huitiémistes, cette synthèse destinée à un large public étudiant et enseignant a le grand mérite d'intégrer à sa démarche le legs des débats des Lumières autour de la colonisation et de ses conséquences : si « anticonialisme » est un terme parfaitement anachronique appliqué au 18^e siècle, il n'en demeure pas moins que le combat philosophique contre les pratiques coloniales fut bien une des facettes du siècle et non des moindres.

Marcel DORIGNY

Raymond LITALIEN, Jean-François PALOMINO, Denis VAUGEOIS, *La Mesure d'un continent. Atlas historique de l'Amérique du Nord 1492-1814*, Québec et Paris, Septentrion et Presses de l'Université Paris-Sorbonne, 2007, 300 p.

La découverte puis l'exploration et l'exploitation du Nouveau Monde fut un processus long de plus de trois siècles, entre le premier voyage de Colomb en 1492 et la première traversée du continent nord-américain par voie terrestre par Mackenzie en 1793, dix ans avant l'expédition de Lewis et Clark qui ouvrit la voie à l'expansion rapide des nouveaux États-Unis vers l'ouest. Cette longue histoire est retracée à travers l'imposante cartographie réunie par les trois auteurs de cet *Atlas*. Le plan suivi est logiquement chronologique et le 18^e s. est particulièrement bien représenté dans ce florilège de cartographie historique, reproduisant des dizaines de cartes et de plans, explicités par un texte érudit. Pour le 18^e s., le recours à la cartographie de l'espace nord-américain présente l'avantage de mettre en évidence les rapports de forces qui s'équilibrèrent longtemps entre les puissances coloniales : l'Espagne, détentrice initiale de l'ensemble du continent en vertu d'un arbitrage remontant à 1494, était refoulée vers le sud-est et l'ouest qu'elle n'occupait pas ou peu ; la France détenait l'immense Louisiane, du Golfe du Mexique aux Grands Lacs, mais surtout la Nouvelle France, sur l'axe vital du Saint-Laurent, fleuron de la colonisation continentale d'alors ; enfin, l'Angleterre, solidement implantée sur la façade est du continent, entre Océan et Appalaches,

peuplait rapidement ses « Treize colonies » jusqu'à en faire une puissance locale sans commune mesure avec les terres françaises, chroniquement sous peuplées. L'importance des Nations indiennes est restituée à travers cartes et plans regroupés en un chapitre magistral (« Les Indiens et la cartographie »), montrant au lecteur d'aujourd'hui combien l'espace nord-américain est resté longtemps largement dominé par ces peuples, les puissances coloniales européennes, notamment la France et l'Angleterre, ayant systématiquement recours aux « alliances indiennes » (chapitre II, partie III) pour maintenir ou rétablir l'équilibre entre elles. L'*Atlas* accorde une place importante au fait urbain nord-américain : des plans de La Nouvelle Orléans, de Montréal et de Québec, notamment, illustrent cette présence urbaine précoce ; de même qu'une série de plans de forts et de postes militaires souligne la dimension défensive de la présence européenne sur ces terres. Enfin, une dernière partie présente la redistribution des territoires qui commença après la Guerre de Sept ans : fin de la Nouvelle France, indépendance des États-Unis, achat de la Louisiane, premières traversées du continent par voies terrestres. L'ouvrage se termine par la carte établie par Mathew Carey en 1814, qui tente de fixer les nouvelles limites des États-Unis après l'achat de la Louisiane française, mais en incluant dans le territoire de la République l'espace séparant l'ouest du Mississipi de l'océan Pacifique, ouvrant par là même la voie à l'expansion américaine « d'une mer à l'autre ». Au total cet ouvrage, d'une grande qualité éditoriale, sera un instrument précieux pour tous ceux qui s'intéressent à l'histoire complexe de la période coloniale en Amérique du nord, du 16^e s. jusqu'aux premiers élans de l'expansionnisme des États-Unis, début 19^e s.

Marcel DORIGNY

Camille PASCAL, *Le Goût du roi. Louis XV et Marie-Louise O'Murphy*, Paris, Perrin, 2006, 328 p.

M.-L. O'Murphy est une célèbre inconnue. Tout le monde connaît « l'odalisque blonde » de la Pinacothèque de Munich, cette adolescente allongée nue sur le ventre qui se remet d'un ne sait quel assaut sur un sofa défait. Avec sa réplique « brune » conservée au Louvre, François Boucher l'aurait peinte en 1752 pour faire rêver le roi ; aujourd'hui, la toile récompense de l'ennui d'une visite de musée les troupes d'écoliers. En vieillissant Louis XV rajeunissait de plus en plus le cheptel sans cesse renouvelé du Parc aux Cerfs. La petite O'Murphy méritait-elle une biographie ? Un peu vulgairement, l'auteur parle d'entrée de jeu de « cul ». Ce n'est pas élever le débat : certes, il traite essentiellement du prurit sexuel du Bien-Aimé, que l'on qualifierait plutôt d'orphelin solitaire qui ne sut jamais grandir. Mais on ne peut coucher avec un roi sans faire de la politique. Cadette de cinq sœurs qui faisaient le métier de « femme du monde » comme l'on disait alors, la « Morphise », ainsi qu'on l'appellera à la Cour, a de la fraîcheur, qui passe vite, et du tempérament, qui lui restera. Elle va être le jeu des intrigues de Cour, dont la plus puissante alors vise à se débarrasser de M^{me} de Pompadour, dont l'appétit sexuel tempéré a toujours laissé le roi sur sa faim. Évidemment, Casanova se flattera plus tard d'avoir fait peindre la « Morfi » – avant Boucher – et d'avoir servi d'entremetteur ; on peut en douter comme de nombreuses autres pages de l'*Histoire de ma vie*. L'intérêt du livre, qui fournit une large documentation tirée des archives notariales, est de conduire la biographie de la « Morphise » au-delà des premières années où elle plut au roi. Dès 1754, elle lui donne une fille, qui épousera un La Tour du Pin. Répudiée brutalement en nov. 1755, elle est mariée avec une dot confortable dans la noblesse désargentée, mais ancienne. Le mari meurt à Rosbach et elle se remarie rapidement au financier François Lenormant de Flaghac, homonyme et peut-être parent d'Étiolles, le mari de M^{me} de Pompadour... Elle semble d'abord vivre très bourgeoisement à Riom, ville de son nouveau mari. Mais le roi ne l'a pas

oubliée : l'auteur révèle des documents sur la naissance, en 1768, d'un nouvel enfant, dont l'ascendance royale semble confirmée. Ensuite, elle devient la maîtresse de l'abbé Terray, contrôleur général des Finances. Les vieilles habitudes l'ont reprise à Paris où elle arrondit une belle fortune, tout en prenant des amants de plus en plus jeunes – juste retour des choses. Sous la Révolution, elle épousa même un membre de la Convention, de trente ans son cadet, en joignant l'utile à l'agréable dans une période où elle connut les cachots révolutionnaires ! Elle avait bien mérité la messe d'absoute dont la bonne société de la Restauration lui fit hommage à Saint-Roch en décembre 1814. Il y avait du Rastignac dans « Morphise ».

François MOUREAU

Pierrick POURCHASSE, *Le Commerce du Nord. Les échanges commerciaux entre la France et l'Europe septentrionale au XVIII^e siècle*, Presses universitaires de Rennes, Rennes, 2006, 391 p.

L'auteur se donne pour objet, dans cet ouvrage, de prendre la mesure de ce que put être la part du commerce français dans la Baltique au 18^e s. La période chronologique compte évidemment pour beaucoup dans le choix du sujet car c'est l'époque où les principaux ports de la façade atlantique se sont lancés à corps perdu dans le commerce des produits coloniaux, où le mirage des richesses du monde tropical exploitées selon le principe du grand domaine à main d'œuvre esclavagiste est dominant. Or les relations de la France avec les pays du Nord n'ont pas, pour autant, disparu : elles sont même de plus en plus nécessaires à la bonne marche du royaume. Il y a là d'abord, comme l'écrit l'auteur, « une réserve de munitions navales pour l'occident » : les meilleurs mâts, chanvre et goudron sans lesquels les arsenaux ne peuvent correctement armer les navires. Et, plus que cela, les seigles et les froments indispensables pour éteindre les disettes citadines toujours menaçantes, qui s'entassent sur les quais des ports de la Baltique, les fers suédois et russe et, moins connues, la graine de lin et la roque nécessaire au pêcheur breton pour la pêche à la sardine. Tout cela s'échange depuis bien longtemps contre les « sels de la baie » et les vins de France. Mais ce qui fait le paradoxe du commerce français avec le Nord c'est l'absence quasi complète du pavillon national dans ces échanges : avec une balance commerciale favorable l'essentiel du trafic reste aux mains des flottes étrangères. Il s'en suit toute une série de difficultés dont la moindre n'est pas l'absence quasi totale, jusqu'aux travaux de l'auteur, d'études en français sur cette question. De sorte que l'ouvrage qui nous est proposé est autant pour nous une ouverture sur l'ensemble des bibliothèques nordiques jusque là peu fréquentées, pour cette période du moins par les chercheurs français, qu'une initiation à une enquête dont le principal objectif est de comprendre les raisons de cette situation. Ces raisons tiennent essentiellement à l'absence d'une véritable politique économique de l'État dans ce domaine, tout comme au manque d'ambition du monde négociant français qui se contente de petites réussites face aux réseaux structurés et dynamiques des Néerlandais et des Britanniques. Un ouvrage éclairant et bienvenu.

Jean BOISSIÈRE

Jean-Louis QUENTIN, Jean-Claude WAQUET (éds.), *Papes, princes et savants dans l'Europe moderne. Mélanges à la mémoire de Bruno Neveu*, Genève, Droz (École Pratique des Hautes Études E.P.H.E. Sciences historiques et philologiques), 2007, XII + 443 p.

Cet hommage au grand spécialiste d'histoire ecclésiastique et religieuse, des relations diplomatiques avec Rome, de la culture savante, mort en 2004, réunit 18 communications en français, italien et anglais, en sus de quatre articles sur son œuvre et sa vie. Huit se rapportent au 18^e s. P. VISMARA suit la discussion

sur *Dogma e disciplina nell'Italia del Settecento*, de Muratori à la bulle *Auctorem Fidei* qui condamnait le synode de Pistoia. Muratori définissait la discipline ecclésiastique comme la modalité concrète pour réaliser ce en quoi on croit. Cette discipline d'une Église inscrite dans le temps de l'histoire et l'espace des États était-elle aussi intangible que le dogme ? Tous ses éléments ne venaient pas directement du Christ et des apôtres. *Quid* du célibat ecclésiastique ? Dans la réforme de l'Église, quel rôle reconnaît au pouvoir temporel ? Les relations de ce dernier avec la papauté furent toujours difficiles comme le rappelle S. de Dainville-Barbiche à propos du gallicanisme politique, principalement la réception des actes pontificaux en France : le Parlement de Paris renouvela en 1716 l'obligation de lettres patentes enregistrées ; les répercussions des affaires de Parme en France l'amènèrent à promulguer l'arrêt du 26 fév. 1768 qui élargissait l'interdiction aux actes privés, en particulier les dispenses de mariage. Une accalmie intervint après la disgrâce de Choiseul et l'avènement de Clément XIV. Mais les articles organiques de 1802 reprirent l'arrêt de 1768. Après l'évocation des Savoie-Carignan à Paris entre 1718 et 1750, chevaux, opéra, jeux et dettes pour le prince, éventuel rôle d'agent double pour son épouse (J. Rogister), l'histoire érudite et culturelle que B. Neveu avait cultivée est illustrée par J.-L. Quentin qui suit la réception en Angleterre de Le Nain de Tillemont, pillé par les non-jureurs de 1688-89, avant que les latitudinaristes n'abandonnent un auteur trop crédule et intolérant ; indirectement c'est Archibald Brown, plagiaire de Tillemont dans sa très antipapiste *Histoire des papes* (1748), qui le fit connaître, avant Gibbon. Autre exemple de plagiat, celui de l'abbé de La Bletterie, auteur du *Traité de la nature du gouvernement romain sous les Empereurs...*, envers le professeur romain G. V. Gravina, auteur d'un *De romano imperio* (1713) (J.-L. Ferrary). Tillemont en Angleterre, Gravina en France, mais aussi Quesnel en Italie, dont Pietro Stella énumère les traductions des œuvres sous Benoît XIV, pontificat d'ouverture culturelle ; on édita aussi Duguet ou Mésenguy, à Naples ou à Turin. La politique de Pietro-Leopoldo, celle de son frère Joseph II en Lombardie relancèrent la vogue de Quesnel dont le *Nouveau Testament en français avec des notes sur chaque verset* fut publié entre 1786 et 1796. Rome et la curie ne furent pas totalement étrangers à la « république des lettres » et M. Rosa évoque l'influence des mauristes, le cercle du cardinal Passionei, la correspondance érudite du prélat avec Magliabechi, Fontanini ou G. Cuper de Deventer. *In fine* M. Fumaroli suit le parcours de Seroux d'Agincourt, cas rare d'un noble d'épée passant du divertissement aristocratique au loisir studieux. Inspiré par l'exemple de Caylus, nourri des œuvres de Mariette ou Bouchardon, familier du *Recueil Crozat*, il émigra à Rome où il élaborait son *Histoire de l'Art par les monuments depuis sa décadence au IV^e s. jusqu'à son renouvellement au XVI^e s.*, embrassant toute la période médiévale qu'il contribua à réhabiliter, en même temps qu'il prônait le retour à l'antique. Au total, un volume digne de celui qu'il honore.

Claude MICHAUD

Serge M. RIVIÈRE, Kumari R. ISSUR (dir.), *Baudin-Flinders dans l'océan Indien. Voyages, découvertes, rencontres / Travels, discoveries, encounter*, Paris, L'Harmattan, 2006, 288 p. + ill.

La rivalité des expéditions Flinders et Baudin est surtout connue pour leur exploration parallèle de l'Australie, où N. Baudin avait été envoyé par l'Institut dans un but scientifique et par Bonaparte, premier consul, dans l'espérance que l'Australie était composée de deux îles. La déception fut grande et Port-Jackson (Sydney) resta le pivot de la colonisation britannique. Le colloque anniversaire organisé à Maurice pour commémorer les deux escales de Baudin à l'Île de France, en mars 1801 et en août 1803, étudiée, après un premier colloque à

Sydney (*Australian Journal of French Studies*, « The Baudin Expedition 1800-1804 », Vol. XLI, Number 2, 2004), la réception que le navigateur reçut d'une île qui voyait en lui le représentant mal venu de la Révolution, fût-elle consulaire. L'esclavage y régnait et les « naturalistes » venus de métropole étaient considérés avec suspicion. Averti de cette circumnavigation à coloration scientifique qui ne trompait personne, l'Amirauté britannique envoya Matthew Flinders à la poursuite de Baudin. Leur « rencontre » eut lieu en avril 1802 sur la côte méridionale de la Nouvelle-Hollande (future Australie). Après avoir herborisé et mis en exécution les recommandations de la Société des observateurs de l'homme, Baudin rebroussa chemin : il mourut à l'Île de France en septembre 1803, et le récit de l'expédition (1807) par F. Péron et Ch. Lesueur, ses compagnons, prit soin d'oublier le navigateur. Plusieurs contributions du volume concernent proprement la situation politique et sociale de l'Île de France. D'autres envisagent l'apport scientifique d'une expédition dont de nombreuses archives encore inédites sont conservées au Havre et au Muséum dans l'attente de recherches futures.

François MOUREAU

Jan SCHNEIDER, *Johann Friedrich Reichardt et la France*, Paris, L'Harmattan, 2006, 561 p.

Une biographie des plus classiques d'un de ces Allemands qui s'enthousiasma pour la Révolution française à ses débuts et qui fut vite déçu par les excès du jacobinisme et la tournure dictatoriale du régime consulaire et impérial. Reichardt (1752-1814) débuta sa carrière de compositeur et de musicien comme maître de chapelle de Frédéric II. S'il ne connut en ce domaine jamais de grand succès, il n'est toutefois pas ignoré des musicologues, Fischer-Dieskau lui consacra même quelques pages. Mêlé au milieu éclairé berlinois, il fit un premier voyage en France en 1792, où il observa les méthodes des jacobins à l'Assemblée et dans les clubs. Dès lors, son idéal politique fut celui d'un démocrate modéré qui pouvait s'accommoder aussi bien d'une république modérée que d'une monarchie constitutionnelle. Néanmoins il n'en fallait pas plus pour qu'il soit renvoyé en 1794 de son poste berlinois, et les nécessités matérielle tout autant que ses convictions politiques l'engagèrent à lancer à Hambourg, ville favorable à la liberté de la presse, l'entreprise éditoriale de la revue *Frankreich*, qui tint le public allemand lisant – le tirage est évalué à 1000 à 3000 exemplaires – informé des événements de France. De 1795 à 1805, ce furent 12224 pages qui furent imprimées à Altona, et dont l'analyse fait l'essentiel de l'ouvrage. Les principaux collaborateurs furent Piter Poel, second rédacteur en chef, Cramer, Hensler, beaux-fils de Reichardt ; à leurs côtés, un réseau d'informateurs en France et quelques plumes connues comme Campe ou Kerner. Au fil des numéros, nous suivons à la fois les désillusions des rédacteurs au spectacle d'une révolution qui trahit les idéaux de 1789 – Reichardt fit 5 voyages en France, le dernier en 1802-1803 lui permit de dénoncer l'imposture pseudo-démocratique de Bonaparte – et les progrès de la censure qui oblige à ruser, principalement en utilisant le passé pour critiquer le présent. Sous l'Empire, Reichardt ne fut pas étranger à la naissance d'un nationalisme allemand et d'une francophobie qui n'avait rien de raciale : si la France n'était plus la patrie des Lumières, le relais ne pouvait-il être pris par l'Allemagne ? En dépit d'un certain opportunisme du côté de Frédéric-Guillaume III ou du roi Jérôme, l'auteur conclut à l'engagement indéfectible de Reichardt pour la démocratie des premières années de la révolution et le cosmopolitisme des Lumières.

Claude MICHAUD

Natalie SCHOLZ, Christina SCHRÖER (dir.), *Représentation et pouvoir. La politique symbolique en France (1789-1830)*, introduction de Jean-Clément MARTIN, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2007, 300 p. + ill.

Le volume recueille les actes du colloque qui s'est tenu en juin 2004 à l'Institut historique allemand de Paris, à l'initiative du centre de recherche « Sonderforschungsbereich 496 » de Münster, à partir d'une réflexion sur « la communication symbolique et les systèmes de valeurs sociaux du Moyen Âge à la Révolution française. » Composé chronologiquement (« La Révolution », « Consulat et Empire », « Restauration »), il est précédé d'une introduction par J.-Cl. Martin qui porte sur l'ensemble de la période et précise la notion de « représentations ». Les études mettent en évidence plusieurs points forts de la représentation, et manifestent les lieux ou les supports où les représentations s'expriment de façon privilégiée : le théâtre (Ph. Bourdin, à propos des « tréteaux patriotiques » ; R. Schmidt, sur le soldat-citoyen mis en scène) et la théâtralité (Sh. Kroen remet en cause l'idée reçue d'une « théâtralité totalitaire » de la Révolution et montre que la pratique participative inventée par la Révolution a « accompagné les Français vers la démocratie tout au long du 19^e s. »). Les cérémonies funèbres (B. Gainot, sur les honneurs rendus aux généraux de la République ; B. Frederking, qui montre, à travers les funérailles du duc de Berry, comment la monarchie adapte le cérémonial), l'apparat militaire et les décorations (N. Petiteau, sur les étendards, aigles, blasons napoléoniens, leur charge symbolique pour les militaires, la façon dont la Restauration a géré cet héritage), les banquets publics (H.-U. Thamer démonte la « fiction d'unité » des banquets révolutionnaires, les procédures de politisation et séparations). L'iconographie : gravures (Chr. Schröer nuance l'image que nous avons aujourd'hui du Directoire, en analysant les gravures qui représentent les nouvelles élites ; R. Reichardt suit « l'imaginaire de la Constitution de 1789 à 1830 », à travers la façon dont elle a été diversement gravée, ornée, entourée de symboles), caricatures (A. Duprat sur la caricature napoléonienne et la constitution au début du 19^e s. d'un langage politique codé), peinture (E. A. Fraser, sur les « massacres de Scio » de Delacroix), faisceau convergent de moyens iconographiques (A. Owzar, sur la représentation de Napoléon et de l'Empire dans les régions occupées de l'Allemagne). Sont aussi abordées l'écriture de l'histoire (É. Barrault, sur Lacretelle historien de la Révolution rallié à l'Empire), la constellation des effets symboliques (N. Scholz montre comment la « monarchie sentimentale » de Louis XVIII s'appuie, pour l'expression d'un pathos spécifique, sur différents types de supports), l'implication de la politique et de la psychologie (J. B. Margadant, à propos du duc d'Orléans).

Claude RÉTAT

Claire SIBILLE (dir.) *Guide des sources de la traite négrière, de l'esclavage et de leurs abolitions*, établi avec le concours des services d'archives publics, préface de Renaud DONNEDIEU DE VABRES, avant-propos de Martine DE BOISDEFRE, Paris, Archives nationales et La Documentation française, 2007, 625 p.

Alors que l'histoire de l'esclavage, de la traite négrière et des processus d'abolition deviennent objets d'importantes recherches en France, les instruments de travail indispensables sont rares et surtout dispersés. Sous l'impulsion des recommandations pressantes du *Comité national pour la mémoire de l'esclavage*, créé par le président de la République en 2004, les services des Archives de France ont mené en moins de trois années un gigantesque travail de recension de l'ensemble des sources concernant ces sujets conservées dans les dépôts publics, tant en France métropolitaine que dans les différents départements d'outremer. Le gros volume publié au début de 2007 est ainsi l'œuvre collective de plusieurs dizaines de conservateurs du patrimoine, directeurs ou directrices

d'archives départementales, notamment les deux directrices des archives de Martinique et de Guadeloupe (D. Taffin et H. Servant) qui ont assuré la chronologie et l'important glossaire, en collaboration avec J. de Cauna. Outre les Archives nationales de Paris et d'Aix en Provence, le service historique de la Défense, les archives des chambres de commerce des villes portuaires ainsi que celles de Paris et de Toulouse ont contribué à cette recension, sans oublier la participation de plusieurs services d'Archives municipales des principaux ports et de Toulouse. Le thème de ce Guide n'est naturellement pas limité au seul 18^e s., mais celui-ci occupe une place centrale dans cette douloureuse histoire puisque plus des deux tiers des déportés de l'ensemble de la traite négrière européenne – et plus encore pour la seule traite française – l'ont été entre 1700 et 1800 ; le 18^e s., apogée de l'esclavage colonial, fut aussi le siècle de l'essor de l'antiesclavagisme, puis de la première abolition. Il est donc inutile de souligner davantage combien un tel *Guide* concerne les spécialistes des Lumières et de la Révolution française : il ne s'agit pas d'un inventaire des sources elles-mêmes (ce qui demanderait des dizaines de vol.), mais d'une synthèse qui met sous les yeux des chercheurs (voire des amateurs) l'immensité de ces sources, les localise et surtout donne un aperçu précis et clair de leur contenu. L'ordre de présentation des fonds permet de se repérer aisément : archives du pouvoir central (Archives nationales, CAOM, Affaires étrangères), puis archives des pouvoirs locaux métropolitains (amirautes, intendances, départements à partir de 1790), les archives municipales viennent ensuite, puis le fonds des archives notariales et, enfin – mais c'est un ensemble de toute première importance – les fonds des départements d'outremer, les ex-colonies à esclaves. L'ensemble est d'une grande rigueur et d'une grande concision, suivant en cela les règles de l'érudition propres aux Archives. Index et bibliographie (on pourra cependant regretter que cette bibliographie soit trop sélective) complètent cet instrument de travail indispensable.

Marcel DORIGNY

Laure STARCKY (éd.), *Louis XVI et Marie-Antoinette à Compiègne*, catalogue établi par Christian BAULEZ, Yves CARLIER, Stéphane CASTELLUCIO etc., Paris, Éditions de la Réunion des musées nationaux, 2006, 224 p.

L'ouvrage fait mémoire d'une importante exposition tenue à Compiègne au tournant des années 2006-2007. Il s'agit, cela dit, de bien plus qu'un catalogue richement illustré. En effet, outre une « reconstruction » des appartements du Roi, de Marie-Antoinette et de leurs proches à Compiègne, il comprend sept articles ou essais sur des sujets divers. À côté d'une présentation générale rappelant ce que fut « Compiègne sous Louis XVI et Marie-Antoinette » (E. Starcky) ou d'une évocation de l'étiquette (S. Castelluccio), l'on y trouve de précieux propos sur l'ameublement, aussi bien des approches monographiques des productions de Beauvallet (G. Scherf), de Sauvage (J. KuhnMunch), de Benneman (J. Pichelin) ou de Boulard (J. Condamy), qu'une considération plus générale du Garde-Meuble de la reine par Ch. Baulez, spécialiste incontesté de la question. C'est donc un ouvrage qui réjouira tant le spécialiste que le curieux, l'amateur de beaux meubles comme l'historien. Les reproductions photographiques permettent aussi bien de découvrir le motif d'un tissu imprimé que d'admirer des détails de marqueterie. Leur qualité contribue au plaisir du lecteur.

Catriona SETH

Timothy TACKETT, *Le Roi s'enfuit. Varennes et l'origine de la Terreur*, Préface de Michel VOVELLE, Paris, Éditions La Découverte/Poche, 2007, 286 p.

Il serait un peu rapide et superficiel de dire, à propos de cet ouvrage, qu'il s'agit « d'un livre de plus » sur la fuite de Louis XVI à Varennes. Certes, les détails du voyage de la famille royale, depuis les préparatifs jusqu'à l'arrestation

à Varennes et le retour pathétique jusqu'au palais des Tuileries, sont relatés avec minutie et cette relation est en partie fondée sur les archives locales peu utilisées jusqu'alors. Mais le travail de T. Tackett ne se limite pas à cet aspect assez bien connu de l'escapade royale. L'intérêt du livre est ailleurs et porte principalement sur deux points importants. D'une part, l'auteur a étudié avec soin les réactions des députés siégeant à l'Assemblée constituante face à la crise politique majeure déclenchée par la désertion du roi à travers leurs correspondances avec leurs commettants provinciaux. Se dresse ainsi sous les yeux du lecteur un tableau des villes et villages de France au moment où la crise politique s'étend à l'ensemble du pays. Certes le massacre du Champ de Mars à Paris, le 17 juillet, constitue bien l'évènement central de la crise, le plus dramatique et le plus lourd de portée politique à brève échéance, mais Tackett montre combien furent nombreuses les réactions des pouvoirs locaux, tout comme des sociétés populaires et des simples citoyens, telles que les mettent en scène les lettres destinées aux députés : il y eut très rapidement « nationalisation » de l'évènement et de l'exigence républicaine que l'on aurait tort de ne voir émerger que du seul côté des Cordeliers parisiens ou des « intellectuels » de la Gironde, avec Condorcet comme figure emblématique. D'autre part, Tackett met en relation la fuite du roi (la « Terreur tricolore » qui s'abattit sur le mouvement républicain après la restauration du monarque dans la plénitude de ses droits et dans le massacre du Champ de Mars qui en fut la conséquence la plus meurtrière) avec la Terreur mise à l'ordre du jour par la Convention nationale en 1793 et en l'an II : les arrestations arbitraires, la censure des journaux républicains, la fermeture des sociétés fraternelles et des clubs réputés républicains, ouvraient la voie au régime de « salut public » de 1793, dans le contexte de la guerre civile et étrangère. Pour Tackett, « les semaines qui suivirent Varennes préfigurent la psychologie et les procédés de la Terreur » ; l'ironie de ce constat réside dans le fait qu'en 1791 cette Terreur inaugurale fut le fait des tenants d'une monarchie maintenue – malgré l'évidente défection du roi – et qu'elle fut alors dirigée contre les républicains affirmés.

Marcel DORIGNY

M.B. VILLAR GARCÍA, P. PEZZI CRISTÓBAL (éds.), *Los Extranjeros en la España moderna*, Actas del I Coloquio Internacional. Málaga 28-30 de Noviembre de 2002, Málaga, Gráficas Digarza, 2003, 705 p.

Ce colloque important qui concerne un sujet sur lequel il existe peu de bibliographie s'est déroulé selon 3 axes principaux : il s'est intéressé à l'appartenance géographique des colonies étrangères en Espagne et à leur évolution aux 17^e et 18^e s., à l'étude de leurs activités professionnelles, et de façon plus large aux échanges culturels, artistiques, scientifiques et littéraires entre l'Espagne et ces colonies. Au fil des contributions, il apparaît que les étrangers venus en Espagne étaient majoritairement des Français mais aussi des familles originaires des anciennes Flandres espagnoles et, plus curieusement, d'Irlande. Dans ces deux derniers cas, le motif principal des migrations était d'ordre politique et religieux. Samuel Fannin montre ici que le Traité de Limerick signé en 1691 et la défaite des Catholiques conduisirent à l'exil 15.000 soldats irlandais qui s'engagèrent dans les troupes françaises et espagnoles. Si la colonie étrangère la plus importante au 18^e s. à Cadix était d'origine française, plusieurs familles irlandaises s'y installèrent aussi, obtinrent la naturalisation espagnole et fondèrent des maisons prospères d'exportation de vins. Un certain Ambrosio O'Higgins devint même vice-roi du Pérou à la fin du 18^e s. Le commerce avec les Indes occidentales était cependant interdit par la Couronne espagnole aux étrangers. Comme le rappelle A. Garcia-Bauero Gonzalez, cette interdiction ne fut levée qu'au moment de la réunion des Cortes de Cadix en 1813. Beaucoup de migrants n'étaient pas des marchands prospères, loin de là. R. Escobedo étudie la contre-

bande de tabac dans les ports espagnols au 18^e s., pratiquée par des Anglais et des Portugais, et J.-P. Amalric l'immigration de misère venue de France par les Pyrénées, une immigration essentiellement masculine, issue de pays de montagne aux forts excédents démographiques et aux ressources alimentaires limitées : ferblantiers et chaudronniers venus d'Auvergne, petits colporteurs de livres et de tissus quittant le haut Comminges pyrénéen et traversant la frontière. Cette immigration originaire des pays occitans et partageant donc une communauté de langue avec l'Espagne durera au moins trois siècles, jusqu'au Second Empire.

Lise ANDRIES

HISTOIRE DES SCIENCES

Anna ENQUIST, *Le Retour*, Paris, Actes Sud, 2007, 489 p.

L'explorateur anglais James Cook (1728-1779) s'éloigne de sa femme et de ses enfants des mois, voire des années pendant ses tours du monde. Conscient des effets négatifs d'une si longue séparation, et dans le but de conserver une trace écrite des activités respectives de chacun, James dit alors à sa femme Elizabeth, « Tu peux rédiger un journal de la maison comme moi je tiens un journal de bord ». La principale narratrice fictive de ce roman, en l'occurrence Elizabeth, réagit mal en considérant qu'« elle s'était senti humiliée ». Ainsi le ton est donné tout au long d'une fiction sociale où le partage entre l'espace domestique et l'espace public est à la fois sans cesse présent et sans cesse mis en cause, alors que nous sommes dans une situation apparente de distance extrême, le mari voyageant, la femme restant à la maison familiale près de Londres pour s'occuper des enfants. D'une occupation à l'autre d'Elizabeth, nous découvrons ainsi une femme dont l'activité de l'esprit est beaucoup plus étendue que celle de son mari, quelque peu emprisonné dans son idée fixe, au cours de ses explorations, d'une observation sociale externe des hommes et des choses, comme nous le montre le roman au fil de son déroulement. C'est donc à Elizabeth que nous devons la découverte, au fil des pages, de ce personnage particulièrement énigmatique. Issu d'un milieu modeste, J. Cook commence sa carrière sans avoir le rang de capitaine, tout en assumant la charge, dans la mesure où il n'appartient pas à une haute lignée, et la termine chargé d'honneurs. Cette fulgurante ascension, il la doit certes à son courage et son esprit inventif, mais aussi à la faveur du roi, jamais démentie (« Le roi George s'intéresse à la navigation, dit James, il finance nos expéditions et exige d'être informé dans le détail »). « James est une énigme », écrit Elizabeth, une énigme sociale dirions-nous. Et c'est en femme plus cultivée que lui, plus éduquée donc, l'aidant à rédiger ses livres à partir de son journal de bord, lui prodiguant ses conseils pour son discours d'entrée à l'Académie des Sciences en 1776 (« Où allait-elle chercher tout ça ? Comme si elle savait ce qu'il fallait faire. Pourtant elle le savait » reconnaît James en son for intérieur), qu'elle nous fait découvrir ce personnage énigmatique pour lui-même, alors qu'il acquiert une forte visibilité sociale. Et c'est à ce titre, dans la complexité même du personnage, que se concrétise, dans ce roman, le mécanisme de promotion sociale au sein de la société londonienne, et ses effets sur le Moi de James, un mélange d'honneur ressenti et de violence exercée, mais là hors du couple. L'intrigue rebondit, dans la seconde partie du roman, lorsque Cook mort, dans une rixe avec « les sauvages », Elizabeth en cherche les vraies raisons. Nous laisserons au lecteur le soin de renouer les fils de cette intrigue finale où se précisent les limites de l'observation sociale des terres lointaines, et des hommes qui les peuplent, par un homme certes imaginatif, mais marqué par la violence de la société anglaise dont il est issu.

Jacques GUILHAUMOU

André GUILLERME, *La Naissance de l'industrie à Paris. Entre sueurs et vapeurs (1780-1830)*, Paris, Champ Vallon, 2007, 432 p.

Faute de ressources énergétiques – la Seine est très encombrée, le combustible importé est rare –, Paris semble prendre le tournant de l'industrialisation, dès 1780, avec un handicap certain. Pourtant, en 1830, c'est une capitale industrielle de premier plan grâce à l'usage démultiplié d'une énergie de transformation sur une base fossile et organique. Certes peu de machines, mais beaucoup de matière organique collectée, stockée, transformée par la répétition des gestes et l'habileté du petit métier. À partir de sources diverses (en particulier les revues spécialisées, les rapports des témoins experts, les comptes-rendus de contestations et d'arbitrages), A. Guillerme nous propose, d'une partie à l'autre, un parcours technique très minutieux, et qui s'avère difficile à résumer : tout du moins la simple lecture des index des matières, lieux et personnes en montre l'ampleur et précise la grande diversité des acteurs concernés. L'apport de ce livre tient aussi, au-delà de ses données techniques, à la multiplication des annotations sur le vécu social des Parisiens, à partir des objets qui les entourent, les accompagnent, voire les distinguent, et que la production industrielle introduit massivement. Ces objets produits se situent dans des lieux plus ou moins clos, plus ou moins illuminés pour en faire des signes de classe. La quête du plaisir a ses objets propres, par exemple dans les salons. Le signe de la misère a aussi les siens, par exemple avec les objets résistants à l'humidité, au choc et au temps, mais faits d'alliage que l'auteur qualifie d' « or du pauvre ». L'essor sans précédent de l'orfèvrerie témoigne aussi de la montée de la puissance publique, principal commanditaire. Compte tenu de l'intérêt récent des sociologues pour les objets, et leur potentiel d'action, cet ouvrage d'érudition et d'histoire technique peut être lu aussi comme un témoignage précieux sur le rôle social des objets et de leur production dans la première société industrielle parisienne.

Jacques GUILHAUMOU

Yves LAISSUS, *Buffon. La nature en majesté*, Paris, Gallimard (Coll. « Découvertes Gallimard », série : Sciences et techniques), 2007, 128 p. + ill.

Buffon, sa vie, son œuvre : voilà une recette simple et efficace pour attirer le grand public curieux, recette qui, ici, réussit d'autant mieux que la vie et l'œuvre sont racontées sous un jour toujours avantageux pour le naturaliste, et sont illustrées par des documents iconographiques de natures diverses et très attractifs. Y. Laissus, ancien directeur de la Bibliothèque du Muséum d'Histoire Naturelle de Paris, livre ici ses grandes qualités d'archiviste. Les quatre chapitres du volume traitent de la jeunesse de Buffon, de son intendance à ce même Muséum, alors Jardin du Roi, de ses activités à Montbard, et enfin de l'*Histoire naturelle* ; l'ensemble est complété par un groupe de documents annexes parmi lesquels figurent des extraits de la correspondance de Buffon et de l'*Histoire naturelle*. Ce petit livre donne une bonne vue d'ensemble des activités diverses du grand naturaliste bien situées dans les contextes scientifique, institutionnel et philosophique de l'époque. L'auteur montre la cohérence et l'unité des entreprises multiples menées par Buffon même si, en apparence, elles sont sans rapport entre elles. Mais, à Paris comme à Montbard, Buffon met toute activité à profit pour le développement de sa science et de son œuvre. Dans le détail, on peut regretter l'absence de la source de certaines citations comme de tout commentaire analytique des planches de l'*Histoire naturelle*, dont, entre autres, huit sont reproduites aux pages 92-93. Il faut préciser que l'ouvrage s'adresse implicitement à un public porté principalement sur l'histoire des sciences, car une portion congrue est réservée à la dimension littéraire de l'*Histoire naturelle*. Les morceaux qui en sont extraits (qu'ils figurent dans le corps du texte d'Y. Laissus, ou parmi les documents annexes) sont des textes théoriques illustrant les idées de Buffon

les plus porteuses aux yeux de la science moderne. Les historiens des sciences seront ravis et comme on peut espérer une belle réussite de la remise à la disposition du grand public de *l'Histoire naturelle*, ce volume arrive à point nommé pour élargir encore le choix parmi les éditions et rééditions récentes de morceaux choisis de l'œuvre de Buffon.

Maëlle LEVACHER

Jérôme LAMY, *L'Observatoire de Toulouse aux XVIII^e et XIX^e siècles. Archéologie d'un espace savant*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2007, 538 p. + sources manuscrites, sources imprimées et bibliographie.

On connaît l'histoire du couteau dont on a changé le manche, puis dont on change la lame : s'agit-il à la fin du même objet ? C'est un peu l'histoire de l'Observatoire de Toulouse, à propos duquel J. Lamy a « travaillé autrement la chronologie » : « Les continuités partielles, d'une époque à une autre, sont le résultat de jeux d'échelle particulièrement complexes. Elles ne tissent pas de fil continu qui irait de la tour des remparts » (c'est-à-dire du primitif observatoire de Toulouse sous l'Ancien Régime) « à l'institution scientifique républicaine » des dernières années du 19^e s. Au plan de la méthode comme du contenu, le livre de J. Lamy, issu d'une thèse de doctorat en histoire des sciences soutenue en 2004, est exemplaire : il évite la continuité unique comme il échappe aux schémas de rupture simplistes ; la clarté de la présentation (I, « Le foisonnement des Lumières, 1734-1789 », II, « La science bureaucratisée, 1789-1870 », III, « L'Observatoire et la République, 1870-1908 ») ainsi que celle du discours, résulte d'une grande maîtrise de la multiplicité des niveaux et de leur agencement. S'appuyant sur la notion de « régimes de savoir », l'historien donne ici une somme riche de documents comme de réflexion. L'Observatoire de Toulouse, grand pôle régional de l'astronomie, a toujours cherché à maintenir son identité spécifique : mais tout y a changé, les lieux (par trois fois), les hommes et leur mode de formation et de travail, les instruments, les méthodes, les statuts et les cadres administratifs... C'est cet ensemble d'ensembles en mutation (« l'Observatoire ») que J. Lamy prend pour objet. Il ne s'agit pas seulement d'une histoire de l'astronomie (et des sciences qui s'y annexent), telle qu'on pourrait tracer les lignes à travers un cas régional particulièrement brillant et représentatif, mais bien de l'histoire d'un « lieu », physique d'abord (ses murs, son emplacement, sa terre et son ciel, ses contraintes et ses exigences : la course à l'anachorétisme de l'astronome, sa lutte avec l'urbanisme grandissant, est en particulier retracée d'une manière saisissante, ou encore l'aménagement des lieux et la disposition architecturale), point de convergence ou de composition d'un grand nombre de facteurs (politique, économique, social, culturel...), enfin un lieu qui n'est pas seulement physique, cet « espace savant », régi par des modes de travail, de communication, de formation, de vulgarisation, qu'évoque le sous-titre de l'ouvrage. C'est aussi l'histoire des hommes qui participent de ce lieu, celle d'un « corps » d'astronomes, tel qu'il s'insère dans la société, et autour duquel gravite et se façonne une micro-société. Les effets d'échanges et d'interaction sont remarquablement décrits : l'astronome et son instrument d'observation (qui devient un microscope, quand la photographie sert de relais à l'observation), le sujet et son objet, si mêlés au fond que le premier calque ses rythmes sur le second, comme en témoignent, par exemple, « les vacances lunaires de M. Rossard ». La capacité d'envisager le même objet sous une multitude d'aspects et d'en composer une cohérence historique qui ne soit pas réductrice, la finesse dans l'articulation d'une synchronie et d'une diachronie caractérisent le livre de J. Lamy, de plus très agréable à lire.

Claude RÉTAT

Simone MAZAURIC, *Fontenelle et l'invention de l'histoire des sciences à l'aube des Lumières*, Paris, Fayard, 2007, 380 p.

L'invention de l'histoire des sciences en France est généralement renvoyée au renouvellement du « règlement » de l'Académie des Sciences en 1699, et à la rédaction qui s'ensuit d'une *Histoire de l'Académie royale des Sciences* par Fontenelle à partir des *Éloges* des Académiciens décédés. Cependant il apparaît, à la lecture de cet ouvrage, que cette fondation est tout autant d'ordre théorique, à partir du moment où Fontenelle énonce que « les sciences ne font que naître ». Adoptant un point de vue tout autant configurationnel que contextuel, S. Mazauric précise ainsi que « Condition de possibilité de la naissance de l'histoire, l'émergence de la science moderne est ainsi devenue simultanément le principal objet dans la mesure où c'est cet événement fondateur qui constitue finalement, d'un point de vue épistémologique, l'objet unique de l'histoire qu'il construit » (p. 266). La construction historique, déployée d'un chapitre à l'autre, nous mène ainsi du récit de la fondation, puis du renouvellement de l'Académie des Sciences à des considérations plus spécifiques sur l'histoire des mathématiques et de la physique, en passant par le fait de l'institution elle-même, et de la conception de la science qui s'y déploie. Par ailleurs, le répertoire des sources et leur analyse montrent que l'invention de l'histoire des sciences est avant tout une configuration multiple, polymorphe qui renvoie « à un véritable nœud de significations inextricablement mêlées » au sein du type d'histoire que Fontenelle propose. Au-delà de la construction de l'histoire de l'institution académique elle-même, Fontenelle s'efforce aussi de mettre en œuvre une stratégie de communication lui permettant de rendre visibles les sciences hors de l'espace assigné par leur seule production académique, et de favoriser ainsi leur inclusion au sein de la culture de la société d'Ancien Régime. Les *Éloges* acquièrent donc une fonction sociale, y compris dans la manière dont Fontenelle pratique la rhétorique de la révélation, sans pour autant sacrifier la science, mais par le seul fait de ce que l'historien Q. Skinner appelle « une redescription rhétorique » à visée utilitaire. La contextualisation des mêmes *Éloges* dans le fameux débat des Anciens et des Modernes permet de montrer en quoi Fontenelle s'efforce de célébrer la nouveauté produite dans les différentes disciplines scientifiques. S. Mazauric en vient même à proposer une analyse lexicale de l'invention d'une catégorie historiographique identifiable dans l'usage du terme de « révolution ». En fin de compte, si Fontenelle s'insère bien dans « un moment cartésien » pour formuler une philosophie de l'histoire des sciences, il n'en reste pas moins qu'il ne propose à aucun moment une théorie unitaire et constituée, sans pour autant sombrer dans une histoire érudite, et que l'on peut donc rapprocher sa démarche de ce qu'on appelle, avec M. Foucault, l'histoire épistémologique.

Jacques GUILHAUMOU

LITTÉRATURES

Isabelle BROUARD-ARENDS, Laurent LOTY (dir.), *Littérature et engagement pendant la Révolution française*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes (Coll. « Interférences »), 2007, 202 p.

S'il prête éventuellement à discussion, ce recueil d'essais a le grand mérite de poser des problèmes théoriques que soulève la notion d'engagement de la littérature sous la Révolution, alors même que celle-ci n'a pas encore atteint l'autonomie qu'elle va acquérir dans les années 1800, lorsque le savoir scientifique se séparera définitivement de la métaphysique et de la morale. Assumant clairement l'anachronisme de ce questionnement, les auteurs envisagent tour à tour les changements de rythme qu'impose à tous les genres et, en particulier au

théâtre, le surgissement d'une actualité politique des plus labiles, et enfin, les relations multiples qui unissent la science, les pratiques scientifiques et les pouvoirs politiques en cette période de bouleversement. Surgit une idée forte : l'engagement sous la Révolution prend des formes beaucoup plus complexes qu'une tradition historiographique ne l'a prétendu. Comme le dit Ph. Corno, l'engagement « ne saurait se réduire à une position auctoriale clairement exprimée, et peut se cacher là où on l'attend le moins ». *Paméla ou la Vertu récompensée*, une pièce de François de Neufchâteau, à laquelle le gouvernement révolutionnaire impose un remaniement, témoigne d'une leçon ambiguë qui s'impose au prix d'une grande puissance des affects (M. Poirson). Apparaissent aussi, disent les auteurs, des effets de sens à retardement, tant l'écart est grand entre la rapidité avec laquelle les idées sont transmises et les représentations toujours longues à évoluer. Les contraintes de la censure, à partir de 1791, invitent les dramaturges à manifester leurs opinions par des voies singulièrement détournées : des allusions parfois déguisées à l'actualité dans des pièces apparemment désengagées provoquent les vives réactions d'un nouveau public prompt à s'enflammer. L'utopie, troisième volet du recueil, est un autre moyen d'évoquer de manière distanciée la réalité présente et de tenter d'infléchir ainsi les conduites. Quant au problème intéressant et complexe de l'engagement des scientifiques sous la Révolution, il fait l'objet d'une analyse nuancée et convaincante. Si Lavoisier fut exécuté par le tribunal révolutionnaire en 1794, n'est-ce pas, en partie, parce que sa dévotion à la chimie risquait d'être confondue avec l'alchimie, se demande J. V. Douthwaite. Alors même que de nombreux scientifiques servaient les intérêts de la Révolution, celle-ci ne marquait-elle pas une méfiance à l'égard d'un discours scientifique, sur le point d'être séparé d'un discours généraliste et politique à la fois ? Reprenant en final la problématique d'ouverture, Y. Citton émet l'idée que chez A. Chénier, comme chez Isabelle de Charrière, « l'engagement est à comprendre non tant comme articulation à un programme explicitement politique, que comme branchement sur la puissance des affects ». Voici donc un ouvrage important offrant souvent des analyses pertinentes, en dépit de quelques obscurités et de passages plus convenus. Une question pourrait être creusée : l'appel constant aux affects et la croyance absolue à la puissance du verbe doivent-ils être pensés comme une radicalisation de ce qui existait déjà dans la littérature sentimentale des dernières années de l'Ancien Régime ou comme un effet Révolution offrant des traits spécifiques ?

Didier MASSEAU

Colette CAZENOVE, *Au Malheur des dames. Le roman féminin au XVIII^e siècle*, Paris, Honoré Champion, 2006, 418 p.

L'ouvrage se penche sur ce qui est devenu un objet d'étude très apprécié au cours des dernières décennies. L'auteur se pose d'emblée la question du roman de femme et du roman féminin afin de donner une légitimité à son approche. Elle voit dans la vie des romancières et leurs difficultés, souvent, à se faire entendre, l'un des aspects déterminants de leur carrière comme l'une des marques de fabrique de leurs œuvres. Une évocation thématique lui permet ensuite de considérer la femme et l'amour, puis le mariage et la mort. Les principales figures évoquées ici sont M^{me} Riccoboni, M^{me} d'Épinay, M^{me} de Charrière et, dans une moindre mesure, M^{me} Cottin. Dès leur jeunesse, elles auraient puisé dans leurs propres vies l'idée que le sort de la femme s'accompagne nécessairement d'épreuves, comme le démontrent leurs héroïnes. Il y aurait ainsi, par le biais de la fiction, une prise de conscience qui, sans constituer un féminisme avant-coureur, a ouvert le chemin à d'autres voix et à des conquêtes nouvelles.

Catriona SETH

Tomasz CHACHULSKI, *Opóźnione pokolenie. Studia o recepcji "głębokiej" Jana Kochanowskiego w poezji polskiej XVIII wieku (Génération tardive. Étude sur la réception 'profonde' de Jan Kochanowski dans la poésie polonaise du 18^e siècle)*, Warszawa, Wydawnictwo IBL PAN, 2006, 266 p.

Quel intérêt, pour un lecteur étranger, à s'enquérir d'un poète de la Renaissance polonaise qui aurait contribué, grâce à la première édition de ses *Œuvres complètes* moderne, en 1767, à un renouveau d'inspiration parmi les poètes de l'époque stanislavienne (1764-1792, disons), individus aussi variés qu'une jeune poétesse catholique fervente Konstancja Benislawska, épouse et mère, qui a grandi dans un milieu jésuite, qu'un poète « sentimental » et indépendant jusqu'à la moëlle des os, Franciszek Karpiński, que le prince évêque de Warmie, Ignacy Krasicki, favori du roi Stanislas-Auguste et flatteur de Frédéric II son nouveau souverain après le premier partage de la Pologne, ou que, enfin, le tragique érudit latinisant Franciszek Dionizy Kniaznin, le chantre d'Orphée ? Gloires locales, comme celui dont la réception, ou l'inspiration, « profonde » est l'objet de cette étude ? Il importe de parer les doutes de P. Casanova dans sa récente synthèse : rien sur la présence de la littérature polonaise dans la première phase de la « globalisation » des circuits littéraires, sous la Renaissance. Or, J. Kochanowski à qui implicitement – y compris pour se démarquer – les poètes du 18^e s. se réfèrent, fut un familier de l'Europe, qui avait pu noter « *Ronsardum vidi* ». Certes, il est porteur surtout des valeurs de la Renaissance polonaise, avec son essor de la pensée politique dans l'esprit du civisme républicain, chantant les beautés de la vie rustique, mais tournée aussi vers les communs modèles anciens remaniés par l'humanisme. Les poètes de la « génération tardive », nourris surtout de l'héritage baroque du 17^e s., qui se débattaient contre les nouveaux défis politiques et sociaux, pour l'autonomie de l'artiste, la dignité de la foi et la quête du bonheur individuel, problèmes que le 16^e s. avait connus dans un autre contexte, choisissent pour leur guide, chacun à sa manière, un témoin consacré de la grandeur de leur mission : leur verbe inspiré en serait bien la preuve.

Iza ZATORSKA

Anne DEFRANCE, Jean-François PERRIN (dir.), *Le Conte en ses paroles. La figuration de l'oralité dans le conte merveilleux du classicisme aux Lumières*, Paris, Desjonquères, 2007, 504 p.

L'équipe internationale de *Féeries* continue avec succès son entreprise d'exploration scientifique du conte merveilleux à l'âge classique. Le premier ouvrage rassemble les actes d'un colloque consacré à « la parole feinte ou figurée » dans le conte, c'est-à-dire aux modalités énonciatives (dialogisme, polyphonie) et aux enjeux esthétiques (poétique de la parole et arts du discours) de l'oralité littéraire exhibée par le conte. Sont reproduites trente-deux contributions : des études centrées autour d'auteurs, Perrault (R. B. Bottigheimer), Mlle Lhéritier (S. Raynard), M^{me} d'Aulnoy (P. Hourcade), M^{me} de Villeneuve (A. Defrance), Galland (M. Couvreur), Caylus (J. Boch), Hamilton (J.-F. Perrin), Guellette (C. Bahier-Porte, M.-F. Bosquet), Mailly (N. Courtès), Lussan (N. Decourt), Diderot (A. Gaillard), Leprince de Beaumont (Latapie), Rétif (H. Coulet) ; des réflexions sur la présence de la rhétorique dans les contes (C. Noille-Clauzade, C. Ramirez, R. Robert) ou de récurrences lexicales (F. Gevrey) ; des enquêtes transversales sur la réception des contes de fées « classiques » (L. C. Seifert), sur les divers modèles (J.-P. Sermain) et usages de l'oralité féerique (J. Mainil), sur la scénographie du conte libertin (M. Bokobza Kahan) et le merveilleux biblique (R. Gosin). L'adaptation théâtrale (C. Ramond, M. Poiron, N. Rizzoni, R. Jomand-Baudry) et musicale (B. Pintiaux) a aussi attiré la curiosité des contributeurs. La variété et la richesse de ces observations montrent la complexité et la fécondité d'un phénomène central du conte féerique mais aussi l'inscription du genre dans

un vaste réseau d'échanges et d'oppositions entre genres contemporains. Elles doivent nous permettre de comprendre la spécificité de l'oralité dans le conte merveilleux et son évolution au 18^e s. ; en un mot, de percevoir son historicité.

Nicolas VEYSMAN

Henri DURANTON (dir.), *Le Pauvre Diable. Destins de l'homme de lettres au XVIII^e siècle*, Saint-Étienne, Publications de l'Université de Saint-Étienne (Coll. « Lire le Dix-huitième siècle »), 2006, 336 p.

Placé sous le signe d'un Voltaire dont la violence de la condamnation de ces *pauvres diables* a, pour H. Duranton « valeur d'exorcisme », ce recueil des textes d'un colloque tenu en 2005 à Saint-Étienne est né de l'idée d'une confrontation entre la littérature satirique, ces « épigrammes et chansons qui sans relâche alimentent la rumeur publique et donnent de l'homme de lettres une image dévalorisée » et « ce que l'on sait aujourd'hui de la situation de l'écrivain dans la société d'Ancien Régime depuis le 16^e s. ». Il se propose de « traquer l'homme de lettres, aussi bien dans sa vie la plus quotidienne que dans les représentations que lui-même et le public s'en faisaient », mais aussi d'interroger le rapport dialectique entre la revendication de dignité de l'homme de lettres et le « fonds contraire de préjugés à l'encontre de cet être hybride ». Dans des textes liminaires croisant symboliquement approches historienne et littéraire, D. Roche pose ainsi la nécessité d'« interroger d'une même façon inséparable le réel et ses images [...] sans vision réductrice des monuments littéraires et de la création du langage », et J.-Cl. Bonnet en appelle, dans la continuité de ces « années soixante-dix [qui] inaugurèrent une période de pluridisciplinarité fructueuse » à la « nouvelle génération de chercheurs » qui « revendique l'ancien héritage de la poétique tout en pratiquant une herméneutique ouverte qui lui permet de dialoguer avec les sociologues, les historiens, et d'autres disciplines ». Si l'on peut regretter, avec le préfacier, que trop peu d'historiens et de spécialistes de l'histoire du livre aient participé à l'enquête – l'ouvrage de A. Lilti sur *Le Monde des salons* (2005) apparaît comme un contrepoint indispensable – ces vingt-cinq études, qu'on ne peut toutes citer, n'en sont pas moins très riches, et parcourent aussi bien le champ des institutions (Théâtre et Académie) que des œuvres ou des destins personnels. La distance entre l'existence et la représentation est étudiée à travers les vies de divers « pauvres diables » (H. Duranton), et autres « journalistes faméliques » (J. Sgard), aussi bien que des œuvres de Lesage (C. Bahier-Porte) ou Dulaurens (M. Bokobza-Kahan), et M. Poirson interroge finement cet écart entre la situation matérielle des auteurs et les constructions fictionnelles, et montre comment cette « non-congruence entre pratiques sociales et représentations artistiques », ces dernières produisant des effets de sens, interdit d'utiliser des grilles simplistes. Ch. Cave suit, dans la correspondance de Voltaire, qui y définit son travail et son statut, une véritable stratégie de légitimité et de rupture, une « dynamique » de l'image et du champ littéraire, la construction de la carrière et d'une représentation fondée sur le mouvement et une « multiplicité organisée » et cohérente. Le parcours d'autres auteurs célèbres, comme Robert Challes (P. Stewart) et Pierre Bayle (A. McKenna) témoignent de « l'énergie méthodique » déployée pour passer du statut d'« écrivain du roi » sur un vaisseau à celui d'écrivain, ou des conditions de la conquête de l'écriture philosophique. En étudiant les « peintres écrivains », A. Henry-Gobet s'interroge sur la « possibilité même d'un mixte », et l'évolution, au cours du siècle, de ces pratiques. Avec la correspondance de M^{me} de Graffigny, « témoin exceptionnel » qui en fut aussi « membre à part entière », Ch. Simonin nous fait pénétrer dans les coulisses de la République des Lettres, le « monde des lettres en robe de chambre », mais découvrir aussi les aléas quotidiens des auteurs. T.G. Taconnet n'est qu'une simple silhouette, mais qui se construit et est construit par la postérité théâtrale

en personnage populaire (I. Martin). Pour le théâtre encore, mais du côté des institutions, J.-M. Hostiou étudie le rôle contradictoire de la Comédie Française dans la carrière des « comédiens-poètes » et des « auteurs académiciens », les « portraits » de ces derniers étant aussi l'objet de l'étude de J.-N. Pascal sur les discours de réception. C'est du côté de la production textuelle qu'est étudiée, dans sa diversité, mais dans le sens aussi de la revendication de plus en plus affirmée de la dignité de l'écrivain, la figure de l'homme de lettres, telle qu'elle apparaît dans le roman-mémoires (D. Orsini), les préfaces de Baculard d'Arnaud (M. Nuel) ou les écrits théoriques de d'Alembert et Duclos (O. Ferret, D. Masseur). Et l'urgence, « au mitan du siècle », de préciser ce statut de l'homme de lettres, de le légitimer, est bien mise en lumière par F. Salaün dans le cas de Diderot, exemplaire par sa perception particulièrement complexe des conditions de l'émergence possible de cette légitimation aussi bien que par son « obsession » de la reconnaissance. Les « regards de moralistes » de Vauvenargues, Marivaux et Rousseau, leurs débats avec les contemporains, sont enfin analysés par H. Krief comme devant aider « la génération de la Révolution française à penser les rapports entre le politique, l'éthique et les Lettres ».

Nicole JACQUES-LEFÈVRE

Allan HOLLAND, *Manon Lescaut de l'abbé Prévost. 1731-1759. Étude bibliographique et textuelle. Avec le fac-simile de l'édition d'Amsterdam-Leipzig, Arkstée & Merkus. 1742*, Genève, Slatkine Érudition, 3^e édition revue et mise à jour, 2007, 211 p. + 344 col.

Il y a vingt ans, je rendais compte ici même de la première édition du livre d'A. Holland (*DHS* 18, p. 531). On doit saluer aujourd'hui une édition définitive de cet ouvrage, qui couronne plusieurs décennies de recherches sur les éditions de *Manon* publiées du vivant de Prévost : 27 éditions ou émissions que l'auteur a eues en main et dont il restitue pas à pas l'histoire, à la fois matérielle et textuelle. L'édition de 1742 de *Manon Lescaut*, dont A. Holland avait depuis longtemps souligné l'intérêt, a bien été revue par le romancier ; une précieuse indication relevée par D. Smith dans un catalogue d'Arkstée et Merkus en apporte la preuve : « Nouvelle édition augmentée par l'auteur » (cité p. 122). Aucun éditeur de *Manon Lescaut* ne pourra désormais l'ignorer. L'on doit enfin souligner la fidélité de Slatkine à son auteur, qualité rare de nos jours.

Jean SGARD

Constantin D. MALAPHANTIS, *Johann Heinrich Pestalozzi, Lienhard et Gertrud. Un roman pédagogique* (en grec), préface de Anna TABAKI, Athènes, éditions Poreia, 2006, 428 p.

L'œuvre de J. H. Pestalozzi au siècle des Lumières a attiré l'attention de deux personnalités emblématiques de la vie politique et intellectuelle de la Grèce. Il s'agit d'A. Korais et de J. Capodistrias qui ont contribué, chacun à sa manière, à introduire les idées de Pestalozzi dans l'éducation grecque. Ainsi, jusqu'à présent, en tant qu'éducateur, Pestalozzi a gardé toute son actualité en Grèce et a fait l'objet de plusieurs ouvrages. *Lienhard et Gertrud* est une œuvre à la fois littéraire et pédagogique, et c'est ce double objectif que se propose de cerner C. D. Malaphantis. À part la présentation de la vie et de l'œuvre du pédagogue suisse, l'auteur éclaire dans son intéressante étude introductive le problème de la pédagogie au temps des Lumières. Les thèmes étudiés concernent les conceptions de Pestalozzi, la littérature populaire dans son rapport avec le roman de Pestalozzi, ainsi que le contenu idéologique de *Lienhard et Gertrud*. Dans cette édition, on reprend l'édition fac-similée de la traduction en grec de 1954 d'Euripide S. Constantinopoulos. Le livre comporte également une ample bibliographie et un utile index.

Roxane ARGYROPOULOS

Paola MARTINUZZI, *Le Pièces par écriteaux nel teatro francese della Foire (1710-1715). Modi di una teatralità*, Venezia, Le Bricole, 2007, 325 p.

Les *pièces par écriteaux* constituent un genre de représentation théâtrale non officiel, caractérisé surtout par la centralité de la gestualité pantomimique par rapport au texte verbal et par l'implication active du public dans la représentation, étant appelé à interagir avec les acteurs (par exemple en chantant des textes écrits sur des *écriteaux*). En France, elles se développèrent au sein du Théâtre de la Foire en opposition aux genres plus traditionnels du Théâtre Français et en tant que choix artistique conditionné par les interdictions et les décrets avec lesquels on essaya d'entraver les activités alternatives au théâtre officiel. Le décret du 17 avril 1709, en particulier, qui interdit à l'Opéra de vendre aux compagnies de la Foire le privilège sur les genres musicaux et chorégraphiques, est à l'origine de l'invention des *divertissements muets en écriteaux*. Dans son étude, l'auteur s'intéresse à certaines de ces pièces écrites et jouées dans les théâtres français de la Foire de Saint-Germain et de Saint-Laurent entre 1710 et 1715. Dans la 1^{re} partie, l'auteur analyse les *pièces par écriteaux* en tant que genre original, en en remarquant la particularité par rapport aux autres genres théâtraux et en les introduisant au sein du débat culturel de l'époque, comme expression d'une exigence de rénovation du langage théâtral classique. Non réductibles à un ensemble homogène de textes (on y retrouve, en effet, plusieurs genres, parmi lesquels les *travestissements burlesques*, les *parades*, les *pièces à tiroirs*, les *féeries*, etc.), les *pièces par écriteaux* partagent la recherche d'originalité dans la représentation, souvent obtenue grâce à l'élaboration de thèmes et *topoi* propres à la tradition théâtrale. Dans la 2^e partie, après avoir recomposé une liste complète des scénarios des pièces représentées dans les Théâtres de la Foire de Saint-Germain et de Saint-Laurent entre 1710 et 1715, l'auteur en déchiffre et en transcrit quatre (*Les Petits-Maîtres* et *Arlequin et Mezzetin morts par amour*, attribués à Lesage, *Arlequin Grand Turc* attribué à S.-J. Pellegrin, et l'anonyme *Les Amours de Colombine et d'Arlequin*), jusqu'à présent disponibles seulement sous forme manuscrite et récupérées dans le Fonds Français du Département des Manuscrits de la BnF. L'auteur en ajoute cinq autres (parmi lesquels deux de Lesage, une de Fuzelier, une de J.-B. Raguenet et une anonyme), qui n'ont jamais été réimprimées après leur première édition. Puis l'auteur procède à leur analyse, à leur contextualisation et, finalement, à leur interprétation, en remarquant leur rôle d'œuvre originelle et critique contre les formes du théâtre du Régime. Un petit appendice iconographique, constitué par dix gravures tirées du traité du chorégraphe G. Lambranzi sur les danses théâtrales, complète le volume.

Piero SCHIAVO

Isabella MATTAZZI, *Il Labirinto cannibale. Viaggio nel Manoscritto trovato a Saragozza di Jean Potocki*, Milano, Arcipelago, 2007, 112 p.

Livre « sans corps », « constellation nébuleuse de thèmes et de figures de l'imagination », le *Manuscrit trouvé à Saragoisse* rassemble plusieurs genres littéraires propres aux 17^e et 18^e s. : du roman picaresque au conte fantastique, du roman d'apprentissage au conte philosophique et libertin, pour ne citer que les plus représentatifs. Ce livre est aussi controversé en ce qu'il concerne ses vicissitudes éditoriales, qui encore aujourd'hui sont motif de débat et de différents essais de reconstruction. En se servant surtout de la version de 1810 (61 journées) reproposée par F. Rosset et D. Triaire, ainsi que du second volume de la même édition (qui reproduit l'édition partielle de 1804, proposant 45 journées), et sans oublier l'édition, très utilisée, à la charge de R. Radrizzani (64 journées), l'auteur pénètre le labyrinthe de ce roman à l'aide de différentes pistes (ses labyrinthes, ses nourritures, ses serrures, ses miroirs, ses liquides), à travers lesquelles il le

décompose pour le recomposer à chaque fois de façon plus intelligible, mais jamais définitive. Son analyse du roman, en effet, porte à la fois sur les deux types de regards possibles face à un labyrinthe (en anglais, « maze-viewer » et « maze-trader ») : celui d'*en haut*, possédant une vision globale et omnisciente, et celui qui le parcourt *du-dedans*, suggérant des pistes mais tout en restant sujet à des détours et à des tâtonnements inévitables dans une réalité perpétuellement changeante et hors du temps comme celle des personnages du *Manuscrit*.

Piero SCHIAVO

Stéphan PASCAU, *Henri-Joseph Dulaurens (1719-1793). Réhabilitation d'une œuvre*, Paris, Honoré Champion (Coll. « Les Dix-huitième siècles »), 2006, 543 p.

Dulaurens reste connu aujourd'hui de quelques amateurs pour de petits ouvrages satiriques et anti-religieux qui eurent un grand succès et où la veine voltairienne se teintait d'anecdotes assez lestes. Seul son roman d'*Imirce*, éloge de la sagesse libertine contre les rêveries d'*Émile*, a suscité de récentes études. Si l'auteur tente une « réhabilitation » de son œuvre, il réussit surtout une solide monographie qui ne nous laissera plus rien ignorer de son héros. Car c'est tout autant à une réhabilitation de l'homme que nous convie l'auteur, qui a exploré les fonds d'archives les plus divers. Pour ce qui est de l'œuvre publiée en presque totalité clandestinement et donc anonymement ou sous pseudonyme, il a distingué, avec des arguments très forts, ce qui lui revient en toute certitude, ce qui est peut-être de sa plume et ce qui lui a été faussement attribué. Par ailleurs, il partage son œuvre en deux étapes, la première quand il mène une vie aventureuse à la solde des libraires (*Le Balai*, *La Chandelle d'Arras*, *Imirce* ou *la Fille de la nature*), la seconde, dont les soixante-dix éditions du *Compère Mathieu*, après son incarcération pour vingt-et-un ans à Mayence avant de mourir dans la démence à Marienborn en 1793. Chaque œuvre est étudiée dans sa genèse et sa signification. Plusieurs ouvrages de ton voltairien pourraient lui être attribués, dont la seconde partie de *Candide* (1760) donnée généralement à Thorel de Campigneulles. Avec des arguments assez convaincants, il lui octroie aussi le *Mémoire pour Abraham Chaumeix contre les prétendus philosophes Diderot et d'Alembert* (1759), brochure satirique et paradoxale souvent donnée à Morellet. L'auteur révèle surtout le manuscrit inédit du *Dictionnaire de l'esprit*, qu'il rédigea pour Esslinger, un libraire de Francfort : ce recueil de mots d'esprit peu orthodoxe fut la cause de son arrestation et de sa condamnation à Mayence. L'influence du *Compère Mathieu* sur *Jacques le Fataliste* reste plus discutable. L'œuvre de Dulaurens, « pauvre diable » de la bohème littéraire, témoigne du recyclage réussi des modèles voltairiens. Sous la Révolution, le « Compère Mathieu » inspira ou « signa » périodiques, pamphlets et écrits obscènes.

François MOUREAU

Jean-Michel RACAULT, *Mémoires du Grand Océan. Des relations de voyage aux littératures francophones de l'Océan Indien*, Paris, PUPS, 2007, 288 p.

Cet ouvrage, comme les précédents de l'auteur, témoigne d'un véritable bonheur d'écriture. Le livre s'interroge ici sur les mythes littéraires de l'Océan Indien qui ont pu donner naissance aux littératures francophones des Mascareignes, c'est-à-dire l'archipel regroupant l'île Maurice, autrefois île de France, l'île de la Réunion ou île Bourbon et l'île Rodrigues. On sait que ces îles étaient désertes à l'arrivée des navigateurs européens, une situation inédite dans l'histoire des conquêtes coloniales qui a suscité à propos de ces territoires l'image d'un monde édenique d'avant la chute, caractérisé par la fertilité de son sol, le jaillissement des sources et la douceur du climat. Dans l'imaginaire littéraire de ces îles, la « grande île », c'est-à-dire Madagascar, joue en revanche le rôle de contrepoint, de lieu démoniaque. L'ouvrage d'Étienne de Flacourt sur Madagas-

car, écrit une vingtaine d'années avant le massacre de la garnison de Fort Dauphin et l'évacuation de l'île en 1674, insiste déjà sur les pratiques de magie et la férocité qui prévalent dans le pays. Plus tard l'*Histoire générale des pirates*, attribuée à Defoe, fait état d'une république de pirates, appelée Libertalia, qui se serait installée dans le nord de l'île au début du 18^e s. Mais cette histoire est peu vraisemblable et rejoint d'autres rêveries comme celle qui consiste à croire qu'au cœur du « Grand Océan » se trouvait autrefois un immense continent aujourd'hui englouti dont seules les Mascareignes seraient la partie émergée : cette nouvelle localisation de l'Atlantide apparaît dans l'œuvre du réunionnais Jules Hermann à la fin du 18^e s. et, en filigrane, dans *Le Chercheur d'or* de Le Clezio. Ce sont évidemment les deux ouvrages de Bernardin de Saint-Pierre (il alla à l'île de France de 1768 à 1770 en qualité de capitaine-ingénieur), le *Voyage à l'île de France* en 1773 et surtout *Paul et Virginie* en 1788 qui fixent pour longtemps le mythe littéraire de ces îles. Or on aurait tort de voir dans ces œuvres la représentation idyllique d'un paradis sur terre. Dans le *Voyage à l'île de France*, le voyageur souffre de la monotonie de son existence et regrette le pays natal. Il est horrifié par la cruauté de la société esclavagiste, un aspect de la vie des îles qui introduit une véritable dissonance dans le mythe édénique. Quant au roman de *Paul et Virginie*, il présente, selon l'auteur, une vision contrastée de l'île de France : la configuration circulaire de l'île en fait d'abord le lieu de la concentration sur soi-même et de l'enfance, et la rend propice à l'installation d'une « petite société » proche de celle de La Nouvelle Héloïse. Mais bientôt l'orage dévaste le jardin des enfants, Virginie ressent les premiers troubles de l'amour, l'innocence est perdue. L'auteur évoque également les premières œuvres qui, à la suite du texte fondateur que représenta *Paul et Virginie*, s'inscrivent déjà dans une identité créole, en particulier les poésies d'A. de Bertin et de Parny à la fin du 18^e s. Voici donc un livre intelligent et agréable à lire qui invite à voyager dans des contrées lointaines à la frontière entre l'imaginaire et la réalité.

Lise ANDRIES

Lise SABOURIN (dir.), *Conversation entre les Muses*, Nancy, PUN (Coll. « Centre d'Étude des Milieux Littéraires »), 2006, 250 p.

Sous le joli titre de *Conversation entre les Muses*, L. Sabourin a réuni un ensemble d'études consacrées aux liens entre la littérature et les arts. Le volume fait la part belle au Siècle des Lumières avec cinq articles qui adoptent des perspectives riches et variées. Parmi les découvertes proposées au lecteur il y a une étude des rapports entre Dom Calmet et les artistes de son temps (A. Gérard). P. Ménissier poursuit l'enquête autour de l'image du philosophe Voltaire et du rôle des peintres et graveurs dans sa constitution. Le dialogue entre texte et gravures dans les romans féminins de la deuxième moitié du 18^e s. et leur vertu pédagogique est traité par S. Miech. Une ouverture géographique est offerte par T. Sirotchouk dont le chapitre évoque les Lumières russes, alors que C. Depasquale propose un premier inventaire des images littéraires et artistiques de l'île de Malte. La multiplication des approches est parlante et l'ensemble, d'une lecture aisée et agréable, apporte d'efficaces contributions à une réflexion en cours.

Catriona SETH

Philip STEWART, Stéphanie GENAND, *Cleveland d'Antoine Prévost d'Exiles*, Neuilly, Atlante, 2006, 220 p.

Érik LEBORGNE, *Figures de l'imaginaire dans le Cleveland de Prévost*, Paris, Desjonquères, 2006, 291 p.

Jean-Paul SERMAIN (dir.), *Cleveland de Prévost. L'épopée du XVIII^e siècle*, Paris, Desjonquères, 2006, 316 p.

Voici trois des nombreuses études consacrées au *Cleveland* inscrit au programme de l'agrégation. Le premier, expressément destiné aux étudiants, décline

une analyse des problématiques littéraires (« Un roman historique », « Débuts », « Passion et sentiments », « Trois sociétés heureuses », « Soi et autrui », « Cleveland philosophe »), confiée au spécialiste de Prévost qu'est P. Stewart, et une étude de la langue (lexicologie, morphologie et stylistique) à S. Genand.

L'ouvrage d'É. Leborgne, moins didactique, propose au lecteur averti une plongée dans les « couches archaïques » de l'imaginaire romanesque de Prévost et entreprend d'identifier les forces souterraines qui structurent la fantasmatique prévostienne et assurent sourdement la cohérence du roman.

J.-P. Sermain choisit de s'interroger sur le genre de *Cleveland* partagé entre roman et épopée. Les contributeurs (J. Sgard, J. Chalmagnac, D. Orsini, J. Berchtold, P. Stewart, M. Kozul, Y. Salaün (†), N. Kremer, M. Escola, P. Pelckmans, J. Herman, A. Zagamé) montrent comment Prévost procède à une conversion romanesque du genre épique. Non pas inversion parodique à la manière de Marivaux, mais « transformation interne » qui fait de *Cleveland* une épopée de l'individu moderne et de l'actualité proche qui articule « exploration de la vie intérieure » avec la critique politique. Une épopée du 18^e s. qui exprime les revendications nouvelles de l'individu et remplit la fonction épique de refonder l'identité collective.

Nicolas VEYSMAN

ART ET MUSICOLOGIE

Sylvie BOUISSOU, Denis HERLIN, avec la collaboration de Pascal DENÉCHEAU, *Jean-Philippe Rameau. Catalogue thématique des œuvres musicales. Tome I : Musique instrumentale. Musique vocale religieuse et profane*, Paris, CNRS Éditions-Bibliothèque nationale de France, 2007, 370 p. + ill.

Ce « Rameau avant Rameau » rassemble l'œuvre la plus sinistrée du grand musicien dijonnais. Et pourtant elle concerne la première partie d'une longue carrière qui ne devint parisienne que très tardivement. Une large part de ces œuvres composées en province par l'organiste de la cathédrale de Clermont est perdue, dont la totalité de sa musique pour orgue. Il écrit aussi des cantates quand la mode en est passée à Paris. Sa musique religieuse est redécouverte aujourd'hui, même si sa musique de clavecin – un grand succès de librairie à son époque – a traversé les siècles pour quelques pièces célèbres qui ont souvent fait oublier les autres. Le catalogue thématique est un modèle du genre, après une longue présentation du propos et de la méthode, chaque pièce est documentée : datation, copies, éditions avec reproductions d'exemples musicaux. L'ouvrage prouve ce que l'on soupçonnait pour d'autres musiciens : la musique gravée était souvent corrigée et amendée par le musicien au cours des années, mais l'on conservait la même page de titre, trompeuse pour l'amateur pressé ou le musicologue négligent. On signale les œuvres perdues, les fausses attributions et les attributions « ambigües » ; les arrangements et les parodies, si nombreux au 18^e s., ont été exclus. Il reste un ensemble savamment analysé dans tous ses détails d'édition ou de copie qui sera d'une utilité absolue pour les professionnels de la musique.

François MOUREAU

Catherine CESSAC, *Jean-Féry Rebel, 1666-1747, Musicien des Éléments*, Paris, CNRS Éditions, 2007, 186 p. + ill. (exemples musicaux).

On doit à C. Cessac plusieurs études de compositeurs français (Charpentier, Jacquet de la Guerre, Clérambault) des 17^e et 18^e s. Elle nous offre aujourd'hui la première monographie consacrée à Jean-Féry Rebel, violoniste virtuose quelque peu oublié et pourtant digne d'intérêt, et on ne peut que lui en savoir gré. Membre

d'une dynastie de musiciens attachés à la cour, J.-F. Rebel (1666-1747), disciple de Lully, était violoniste et compositeur de la Chambre et de la Chapelle du roi. À partir de diverses sources, l'auteur propose une peinture intéressante des charges et obligations des musiciens de la cour et retrace les étapes de la carrière de Rebel. Les témoignages contemporains comme le portrait que l'on a du compositeur par A. Watteau attestent de l'estime dont il jouissait à l'époque. Cette réputation provenait au premier chef de ses talents de virtuose au violon, qui en font « le premier compositeur de sonates françaises à être spécialiste de l'instrument » avant J.-M. Leclair. L'auteur propose un catalogue complet de l'œuvre de Rebel et analyse brièvement toute sa production – la musique vocale (notamment la tragédie *Ulysse*), les pièces et sonates pour violon et enfin la musique de danse. Cette dernière comprend en particulier ses deux chefs-d'œuvre, *Les Caractères de la danse* et *Les Élémens* (inutilement ré-orthographiée « *Éléments* » par l'auteur). À propos des premiers nommés, l'auteur livre d'intéressantes remarques sur les grandes interprètes M. Sallé et M.-A. Cupis de Camargo qui « marquèrent de leur personnalité et de leur conception de la danse ces *Caractères de la danse*, véritable quintessence de l'art chorégraphique ». Hélas, sans doute emportée par son enthousiasme pour l'objet de son étude, l'auteur entend curieusement de démontrer que la première pièce des *Éléments*, « Le Chaos », serait une pièce de rupture par rapport à l'esthétique de son temps. Ainsi, ce qui se présente comme le point d'orgue critique de cette étude de Rebel s'avère sans doute en être la partie la plus discutable. Dans sa propre préface à sa partition, Rebel justifie lui-même l'introduction à sa suite selon les préceptes les plus communément acceptés de l'imitation musicale. Il entend, écrit-il de représenter « cette confusion qui régnoit entre *Les Élémens* avant *L'instant* où, assujettis à des lois invariables, ils ont pris la place qui leur est prescrite dans *L'Ordre de la Nature* ». Il est difficile de voir ce qui permet d'affirmer qu'en représentant cette confusion par le chaos de l'harmonie – un bloc harmonique ou « cluster » contenant la totalité des notes du ton de ré mineur attaqué brutalement par toutes les cordes – Rebel raisonnerait « en termes purement musicaux ». Au contraire, il semble qu'on ait bien dans cette saisissante introduction orchestrale un exemple parfait de geste rhétorique mimétique. Prêter à la démarche de compositeur de Rebel une originalité et un caractère novateur que lui-même, d'ailleurs, ne revendiquait pas, ne sert pas la cause de ce musicien au demeurant attachant, et les comparaisons du « Chaos » de Rebel avec certains effets de *La Création* de Haydn ou de *L'Or du Rhin* de Wagner n'éclairent pas grand-chose. Saluons donc surtout le travail de recherche et de défrichage effectué par l'auteur tout en regrettant que la réflexion théorique sur la notion d'imitation musicale reste pour le moins incertaine, sinon erronée.

Pierre DUBOIS

Jérôme DELAPLANCHE, *Joseph Parrocel 1646-1704. La nostalgie de l'héroïsme*, Paris, Arthéna, 2006, 376 p., 33 x 25 cm + nb. ill. couleur et noir et blanc.

Peintre de batailles, J. Parrocel est moins connu que Ch. Parrocel (1688-1752), son fils et lui aussi batailliste. D'autres Parrocel, dont Étienne le Romain, ont honoré la Provence artistique qui fut le berceau de la famille. On connaît peu de chose de la vie de Joseph avant son arrivée à Paris. Son art est très marqué par une certaine Italie, celle de J. Courtois dit le Bourguignon et de Salvator Rosa : scènes de combat, soldats au repos, violents contrastes de couleurs. Il dut se trouver à Rome vers 1667 chez Courtois : le séjour romain était assez habituel pour les artistes de la France méridionale davantage tournés vers l'Italie – Gênes, Florence, Rome – que vers Paris. C'est pourtant à Paris qu'on le retrouve en 1676 où il est reçu comme peintre de batailles à l'Académie de peinture. Son art a tout pour déplaire à Le Brun qui, sous Colbert, contrôle les commandes

royales. Parrocel travaille pour des particuliers, comme M. Titon, qui léguera à son fils, Évrard Titon du Tillet, l'auteur du *Parnasse français*, vingt toiles du peintre. À défaut de Colbert, Parrocel bénéficie de la protection de Louvois qui a besoin de ce type de peintre pour décorer les palais royaux de peintures représentant en gloire les victoires innombrables du roi : Parrocel est recruté pour les Invalides, puis pour Versailles et Marly. L'auteur divise la carrière de Parrocel en quatre périodes : les deux dernières entre 1684 et 1704 sont marquées par une diversification de son œuvre liée à la désaffection partielle du pouvoir pour un art que les guerres présentes rendaient de plus en plus difficiles à magnifier. Excellent chrétien, un peu béruillien, Parrocel se consacre à la gravure de la vie et des miracles du Christ et à un Missel de Paris illustré : ses eaux-fortes ont une vivacité qui remplace par le trait ce qu'il procurait par la couleur. Plus laborieusement, il peint de nombreux fonds pour les portraits de Hyacinthe Rigaud. Son œuvre personnelle devient alors plus variée : scènes de chasse, haltes amoureuses de chasseurs en costumes à l'orientale ou à l'espagnole. L'auteur voit en lui un artiste qui annonce les fêtes galantes à la Watteau en costume troubadour. La bibliothèque personnelle de Parrocel montre d'ailleurs la passion qu'il avait pour l'histoire médiévale. Encore une originalité d'un artiste qui pratique avec détermination un « beau désordre » et le « pittoresco », manière de peindre sur laquelle l'auteur s'attarde : l'exagération des couleurs et le clair-obscur sont accentués par des pratiques d'atelier singulières comme l'utilisation de la poudre d'or et, selon le *Mercur* de juillet 1739, par l'application de pierreries sur les cuirasses peintes. Le kitsch n'est pas loin. Il reste un peintre qui va au-delà du simple surnom de « Parrocel des batailles » que l'on lui a donné, un artiste puissant, un peu répétitif, qui travaille le plus souvent directement sur la toile sans dessin préparatoire. Le catalogue de ses peintures et de son œuvre gravé est accompagné de celui de ses dessins – une vraie révélation –, que l'auteur compare, à juste titre, avec la manière d'un Delacroix. Comme toujours dans la collection Arthena, la qualité des reproductions en couleur – ici essentielle – forme un ensemble parfait avec une étude qui va souvent, pour différents sujets comme le « pittoresco » ou le poncif dans la peinture de bataille, largement plus loin que la simple monographie d'artiste.

François MOUREAU

Pierre ENNÈS, *De Vincennes à Sèvres, l'année 1756*, Paris, Éditions de la Réunion des musées nationaux, 2006, 64 p., ill. + un CDRom.

Le transfert à Sèvres de la manufacture de Vincennes en 1756 fut l'événement fondateur de la grande tradition de la porcelaine française. La Manufacture royale de porcelaine fondée par arrêt du Conseil en 1753 était composée de seize intéressés issus de la finance et liés à M^{me} de Pompadour. Théoriquement la production était réservée au roi qui en faisait la publicité à Versailles lors des fêtes de fin d'année et était le propriétaire exclusif des secrets de fabrication de la porcelaine. En parallèle au magasin de vente de la Manufacture, dont celui des « pièces de rebut », les marchands-merciers parisiens écoulèrent le reste de la production, parfois montée en bronze doré par leurs soins. Le « bleu céleste » et le « bleu lapis » furent rapidement les couleurs propres à Sèvres et firent la réputation de ses décors. Plus de deux cents employés, des peintres aux manœuvres, travaillèrent dès l'origine à Sèvres. On y recruta pour le modèle des sujets peints les artistes les plus adaptés, dont des éventailistes parisiens déjà actifs à Vincennes. Le bâtiment était organisé en fonction des diverses activités : de la réception des matières au rez-de-chaussée à la peinture et à la dorure sous les combles. Le CDRom propose de nombreux clichés des bâtiments, de la production de 1756 et un état des ventes réalisées la même année (pour l'essentiel à crédit !).

La copie aurait méritée d'être révisée, entre autres, pour l'orthographe et pour quelques singularités : Louis XV, « jeune » en 1753, etc. !

François MOUREAU

Gazette des atours de Marie-Antoinette. Garde-robe des atours de la reine. Gazette de 1782, Paris, Réunion des Musées nationaux-Archives nationales, 2006, 22, 5 x 34 cm, 46 et 43 p. + ill.

Ce livre-objet est composé de deux parties placées dans une reliure cartonnée dont le décor du papier imite les tissus du 18^e s. La première est consacrée à une présentation des vêtements commandés par Marie-Antoinette, dauphine puis reine, en liaison avec le registre de 1782 tenu par la dame d'atours de la reine, la comtesse d'Ossun et qui, conservé aux Archives nationales, est reproduit photographiquement dans la seconde partie de l'ouvrage. Ce qui frappe surtout est la contradiction entre l'image d'une reine dépensière et la modestie des tissus dont les échantillons étaient présentés à la souveraine. Le commentaire suggère une évolution du goût dans les années 1780 avec l'apparition des « marchandes de mode » qui vendent davantage leur imagination et leur savoir-faire que le luxe des matières qu'elles travaillent. Le glossaire technique de la « gazette » intéressera les linguistes. Les échantillons de tissus annotés ont ces couleurs un peu pâles qui leur donnent une singulière présence.

François MOUREAU

Guillaume GLORIEUX, *Le Château de Condé. Une demeure de plaisance au siècle des Lumières*, Paris, SOMOGY, 2004, 127 p.

Le château de Condé en Brie est un superbe témoignage de l'art de la Régence et du début du règne de Louis XV. G. Glorieux fournit une excellente biographie du marquis de La Faye (1674-1731) qui, issu d'un milieu de finances, eut jusqu'en 1716 une brillante carrière diplomatique, puis se tourna vers les arts et les lettres, fut élu en 1730 à l'Académie française. Libertin d'esprit, proche de la comtesse de Verrue, du Régent, d'Houdar de la Motte, de Voltaire, collectionneur averti de tableaux, porcelaines et meubles, mécène de Lancret et de Bonventure de Bar, il dut sa fortune à l'affaire de Law (il avait revendu à temps et investi dans l'immobilier) et ayant acheté le château de Condé en 1719, il en remania radicalement l'architecture et en fit un lieu de fêtes galantes. Pour la décoration il employa Servandoni qui fit du grand salon un chef-d'œuvre baroque, et Oudry qui, vers 1725, reprit, avec son atelier, pour la salle à manger le *Loup mort* et le *Chevreuil mort* de la Wallace collection, et les compléta de deux de ses plus étranges et violentes compositions (*Chien gardant un cygne* et *Cygne se retournant vers une nature morte*). On trouvera encore dans le château d'autres œuvres des deux artistes, d'intéressants paysages anonymes et des décorations dans le goût de Watteau. Le travail de G. Glorieux dans ce livre d'art superbement illustré a été exemplaire : d'une érudition sans faille, il a réuni des analyses d'œuvres documentées, intelligentes et sensibles et évoqué de façon très convaincante les orientations esthétiques des nouvelles élites, au temps de la Régence et du début du règne de Louis XV.

s.n.

Ronald LESSENS, *André-Ernest-Modeste Grétry ou le Triomphe de l'Opéra-Comique (1741-1813)*, Paris, L'Harmattan (Coll. « Univers musical »), 2007, 273 p. + ill.

Musicien liégeois devenu musicien de la Cour de France, Grétry est un artiste que l'on redécouvre depuis quelques années dans son pays natal et en France : les duos magnifiques de *Zémire* et *Azor* retentissent à nouveau au théâtre et *Richard Cœur de Lion* n'est plus seulement connu pour un air de nostalgie monarchique. Cette nouvelle biographie donne en annexe la liste de ces reprises

et des enregistrements. Ph. Vendrix avait publié en 1992 un très savant recueil sur Grétry ; l'ouvrage de R. Lessens est davantage une promenade au long de la vie et de l'œuvre mêlés du musicien. Formé à la musique d'Église comme cela était habituel, Grétry prit vite le goût de l'opéra, de Pergolèse en particulier, et fit le voyage d'Italie, où il apprit les rudiments de l'art de la scène lyrique. Mais c'est à Paris, où régnait l'opéra-comique, que Grétry, après un détour par Ferney, entreprit la carrière que l'on sait. L'auteur égrène la liste des productions de Grétry à la Comédie-Italienne et à la Cour (Fontainebleau). Ce catalogue manque un peu de variété, sinon de nouveauté. Il est agrémenté d'exemples musicaux. Incidemment, on y rencontre les librettistes favoris de Grétry, Marmontel, puis Sedaine, de belles protectrices comme Mmes du Barry et de Montesson. La protection constante de la reine, marraine d'une des filles de Grétry, ne fut pas une recommandation dans les temps troublés de la fin des années 1780. Il se consacra alors à des travaux d'écriture que l'auteur traite un peu brutalement de « recyclage ». Retiré à Montmorency dans l'Ermitage de Rousseau, Grétry eut une fin de vie assez douce : membre de l'Institut, de la première promotion de la Légion d'honneur, il s'y éteignit en 1813. Ce livre d'un amateur éclairé est un nouvel hommage du patriotisme liégeois au grand musicien.

François MOUREAU

Daniel RABREAU, Christophe HENRY (éds.), *Corésus et Callirhoé de Fragonard. Un chef d'œuvre d'émotion*, Bordeaux, William Blake & Co – Art & Arts (Coll. « Annales du Centre Ledoux »), 2007, 168 p. et 14 p. h. t.

Bel objet éditorial et intellectuel que ce recueil qui fournit le matériel et les hypothèses interprétatives. Du côté du matériel, on trouvera les sources grecques de l'anecdote venue de Pausanias, le commentaire de Diderot et des autres salonniers de 1765, la réception critique aux 19^e et 20^e s., avec la bibliographie et l'iconographie qui s'imposent. Du côté de l'interprétation, quatre auteurs s'interrogent sur l'obscurité d'une œuvre qu'on peut dire incompréhensible, sur l'énigme de cette toile exceptionnelle dans la carrière du peintre. I. Michel-Evrard rassemble les résonances littéraires et iconographiques d'un sujet qui met aux prises Eros et Thanatos. M.-P. Martin analyse la théâtralité et la situation des divers spectateurs de la scène. Etudiant le traitement par Fragonard de la peinture d'histoire et sa dénonciation de la superstition, L. Pierre se demande si on ne peut pas considérer l'œuvre comme un manifeste pictural, tandis que Ch. Henry risque la passionnante hypothèse que le texte de Diderot serait le programme *a priori* de la toile et que l'érotisme y devient une forme nouvelle du sacré. En postface, le directeur du Centre souligne la place de la sculpture et de l'architecture dans cette peinture et engage à méditer l'étonnante réussite de *Corésus* par rapport à l'échec du *Septime Sévère* de Greuze.

Michel DELON

Christophe ROUSSET, *Jean-Philippe Rameau*, Arles, Actes Sud (Coll. « Classica »), 2007, 173 p.

Claveciniste et chef d'orchestre de réputation mondiale spécialisé dans les interprétations « historiques », C. Rousset a beaucoup contribué, avec son ensemble *Les Talens Lyriques*, à la redécouverte de la musique de J.-P. Rameau. Un livre de sa main sur ce compositeur majeur du 18^e siècle s'annonce donc *a priori* comme une bonne idée : on s'attend en effet à y trouver « une approche intime » de Rameau, « le regard du praticien familier de son œuvre » comme l'annonce l'avant-propos. Hélas, le résultat n'est nullement à la hauteur de cette attente. On ne reprochera pas à l'auteur de n'avoir pas tenté d'écrire une « monographie exhaustive » de Rameau, puisqu'il annonce d'emblée que tel n'était pas son but. En revanche, l'écriture – comme la musique – est un métier qui a ses exigences

et requiert de la rigueur : on peut à juste titre s'étonner qu'un ouvrage aussi imparfait dans sa forme trouve éditeur. Ce n'est pas le style de l'auteur qui est en cause : Rousset écrit une langue claire et vive et la lecture de son texte est toujours plaisante. L'un des aspects les plus intéressants du livre est le grand nombre de citations d'époque de Rameau lui-même ou de ses contemporains – admirateurs ou détracteurs – qu'on y trouve : mais comment peut-on tolérer que la même citation revienne à deux, parfois trois reprises, en divers endroits du texte, sans aucune justification ou mise en garde, comme si l'auteur avait oublié qu'il avait déjà cité l'extrait en question ? Comment se repérer dans un système de notes de bas de pages illogique, imprécis et confus ? Comment prêter grand crédit scientifique à un ouvrage sans bibliographie qui ne semble tenir aucun compte de la recherche existante sur le compositeur (l'ouvrage majeur de C. Kintzler, *Jean-Philippe Rameau, Splendeur et Naufrage de l'esthétique du plaisir à l'âge classique*, 1988, est ainsi souverainement ignoré) ? Que reste-t-il au bout du compte : essentiellement, un collage malhabile de citations (intéressantes), un résumé de l'argument des ouvrages lyriques de Rameau (!), et une suite d'affirmations élogieuses non étayées : « Les danses et les airs de Zéphyre [dans *Zéphyre*] y sont d'une rare beauté », le divertissement final de *Daphnis et Églé* est « de grande qualité », etc. ! Si le résumé extrêmement clair que l'auteur fait du système harmonique de Rameau témoigne bien entendu de sa bonne compréhension des enjeux théoriques, nulle part on ne trouve cet éclairage « technique », de l'intérieur, qu'un chef tel que Rousset aurait certainement pu apporter sur ces partitions extraordinaires du plus grand compositeur français du 18^e siècle. Ce même ouvrage, s'il n'avait porté la signature d'un très grand interprète de notre époque, n'aurait pas été publié en l'état. À chacun son métier, hélas !

Pierre DUBOIS

Benno SCHUBIGER, Dorothea SCHWINN SCHÜRMANN, Cecilia HURLEY (éds.), *Sammeln und Sammlungen im 18. Jahrhundert in der Schweiz/ Collections et pratiques de la collection en Suisse au XVIII^e siècle*, Genève, Slatkine (Coll. « Travaux sur la Suisse des Lumières »), 2007, 536 p. + ill. et cahier couleur.

Les actes bilingues du colloque de Bâle (oct. 2003) de la société suisse sœur d'étude du 18^e s. proposent un volume imposant qu'il sera difficile de résumer. La Suisse des Lumières ne passe pas pour un lieu où le collectionnisme était reçu comme il pouvait l'être dans les pays où monarchie et aristocratie en faisaient une valeur sociale. Austère, modèle vivant des vertus d'économie de la bourgeoisie protestante ou catholique, apparemment en dehors des grands circuits du commerce d'art, le Suisse n'a rien, semble-t-il, à cette époque qui le prédispose à jouer le mécène ou le collectionneur dispendieux. Les actes de Bâle permettent de réviser largement ce jugement. On y découvre une étonnante diversité dans le collectionnisme, liée certes à des contingences locales (religions, langues, proximité d'aires culturelles étrangères), mais qui couvre l'essentiel de pratiques connues ailleurs : à l'instar du grand négoce, l'aristocratie, qui a pratiqué ou qui pratique le mercenariat, collectionne, comme dans les capitales européennes, la peinture, les antiques et les objets d'art présents sur le marché international ; la bourgeoisie est plus attentive aux objets qui évoquent son environnement immédiat et aux cabinets de curiosité qui la font rêver ou réfléchir ; les plus patriotes se consacrent à des collections d'archéologie locale qui justifient la singularité helvétique ; la bibliophilie au sens moderne est encore assez rare, malgré un intérêt nouveau pour les manuscrits et pour l'archéologie du livre imprimé dont la Suisse fut l'un des territoires d'élection. Les artistes suisses recommencent à voyager, selon une tradition un peu oubliée depuis la Renais-

sance ; les artistes étrangers découvrent un nouvel espace, la montagne. Tout est donc en place pour que la Suisse devienne un espace protégé qui importe de l'extérieur et favorise la production intérieure. La collection n'est pas d'ailleurs un simple objet de délectation égotiste ; dans l'idéologie dominante des républiques bourgeoises, le « *Kunstkammer* » (le cabinet de curiosités) est un lieu d'étude et de discussion : la Suisse est alors l'un des hauts lieux des sciences de la nature. Les 22000 dessins et gravures de Lavater, dont de magnifiques Dürer admirés par Goethe, servaient aussi aux projets physiognomoniques du savant zurichois. Une dernière session est consacrée aux lieux de conservation : à l'apparat, on préfère les armoires où s'ensevelissent les collections, les « *arca* » – meubles fermés offrant divers tiroirs de rangement.

François MOUREAU

Jean YITTEZ, *Tapis de la Savonnerie pour la chapelle royale de Versailles*, Paris, Éditions de la Réunion des Musées nationaux, 2006, 63 p. + ill.

Intégralement de pierre blanche, la chapelle de Versailles fut décorée d'un sol en marbres polychromes, mais cet ensemble particulièrement glacial en hiver fut recouvert de tapisseries aux couleurs éclatantes. La manufacture parisienne de la Savonnerie, spécialisée dans les tapis au point noué « façon de Turquie et du Levant » et qui était en passe de faire faillite, fut relevée en 1709 par cette commande. Une première campagne eut lieu de 1709 à 1728, suivie, jusqu'à la Révolution, de plusieurs campagnes de retissage. De la première série subsistent seules deux pièces ; elles sont plus nombreuses pour les retissages. Le catalogue de l'exposition de Versailles (sept.-déc. 2006) propose quelques-unes de ces pièces tissées, mais surtout des dessins préparatoires de diverses tapisseries et du mobilier qui ornait la chapelle. Sous la Révolution, les tapisseries marquées des insignes royaux disparurent pour partie, d'autres furent cédées à des créanciers de la République et, pour deux d'entre elles, servirent de cadeau à des « puissances barbaresques ».

François MOUREAU